

Mémoire sur l'éducation des bêtes à laine, et les moyens d'en améliorer l'espèce. / Par Ad. Duquesnoy, Maire de Nancy.

Contributors

Duquesnoy, Adrien-Cyprien, 1759-1808.

Publication/Creation

A Nancy : Chez la Veuve Bachot, imprimeur, rue de la Constitution, no. 232, [1792]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/nrkpvnrp>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>





M É M O I R E

S U R

L'ÉDUCATION DES BÊTES A LAINE,

ET LES MOYENS D'EN AMÉLIORER L'ESPÈCE.

PAR AD. DUQUESNOY, Maire de Nancy.

..... Superat pars altera curæ
Lanigeras agitare greges; hirtasque capellas;
Hic labor; hinc laudem, fortes sperate colori.
Virg. Georg. lib. III, v. 286.

..... Il est temps que je chante
Des chèvres, des brebis la famille bëlante;
O vous, heureux bergers, veillez à leurs besoins;
Leurs toisons et leur lait vous paieront de vos soins,
Et moi puissé-je orner cette aride matière.
(*Traduc. de Delille.*)

A N A N C Y,

Chez la Veuve BACHOT, Imprimeur, rue de
la Constitution, n.º 232.

STANDARD

THE

STANDARD

STANDARD

STANDARD

STANDARD

STANDARD

STANDARD

STANDARD

STANDARD

STANDARD

STANDARD

STANDARD

STANDARD

AVERTISSEMENT.

CE Mémoire est le fruit de plusieurs années d'étude et d'observations faites à la campagne, où j'ai passé le premier temps de ma vie; je viens de les mettre en ordre, et je les publie, parce que je les crois utiles.

Depuis long-temps on gémit en Lorraine (1) du dépérissement de l'agriculture, de l'abâtardissement de toutes les races d'animaux utiles; on a paru à diverses époques chercher des remèdes à ces maux; mais le Gouvernement ne trouvoit ces remèdes que dans des lois réglementaires qui entravoient l'industrie, qui enchaînoient la propriété, ou dans des encouragemens partialement distribués, etc. etc.

L'Assemblée Nationale a plus fait pour l'agriculture, le 4 août 1789, que le gouvernement n'auroit pu faire dans des siècles. Il ne faut à

(1) J'emploierai quelquefois cette ancienne dénomination, parce que beaucoup de mes idées se reportent au temps où elle existoit, & parce que mon travail n'est pas destiné pour un seul département, mais pour toutes les parties de cette ancienne province.

ceux qui cultivent les champs que la LIBERTÉ, elle leur est rendue, ils vont en jouir (2).

Les orages de la révolution passeront, et plus vite peut-être que n'osent l'espérer ses amis, dont un petit nombre calcule l'effet irrésistible de la raison, de la justice et de la vérité; alors nous jouirons en paix de ses bienfaits, et nous mettrons au premier rang la liberté rendue à la terre, et cette phrase simple du code rural: *le territoire de la France dans toute son étendue est libre comme les propriétaires qui l'habitent.*

Alors on sentira le charme de la propriété, alors chacun travaillera pour en acquérir une portion; tous les moyens factices d'existence sont détruits, il faut vivre de son travail.

Les hommes vont par cela seul devenir meil-

(2) « La fertilité dépend moins du sol que de ses habitans :
 » quelques contrées, quoique situées sous le climat le plus favorable à l'agriculture, produisent moins que d'autres en terres
 » inférieures, parce que le gouvernement y étouffe la nature
 » de mille manières. Par-tout où la nation est attachée à sa
 » patrie, par la propriété, par la sûreté de ses fonds & de ses
 » revenus, les terres fleurissent & prospèrent; par-tout où les
 » privilèges ne feront pas pour les villes, & les corvées pour
 » les campagnes, on verra chaque propriétaire amoureux de
 » l'héritage de ses pères, l'accroître & l'embellir par une culture
 » assidue; y multiplier ses enfans à proportion de ses biens
 » & ses biens à proportion de ses enfans ».

(*Hist. ph. & polit.*, t. 4, p. 611, in-4.^o, édit. de 1780.)

leurs et plus heureux ; l'oisiveté et l'ignorance sont les sources uniques des malheurs et des crimes ; un peuple instruit et occupé est nécessairement bon , il est nécessairement libre (3).

On enchaîne aisément les paresseux , on trompe , on égare aisément les ignorans.

Un des effets nécessaires de la révolution est de répandre l'instruction et l'amour du travail ; cela seul la fait juger , cela seul répond aux vaines déclamations avec lesquelles on l'attaque , cela seul compense et bien au-delà les maux passagers qu'elle occasionne , les sacrifices qu'elle nous commande.

Nécessairement nos mœurs deviendront plus simples , parce que , forcés de vivre dans nos foyers et dans nos champs , nous aimerons la vie domestique , parce que le temps des jouissances mensongères se passe , et qu'il n'est plus un autre moyen de trouver le bonheur.

« Il faut donc , comme le dit M. Condorcet ,
» chercher à inspirer ces vertus douces qui

(3) « Ceux qui veulent que *le paysan ne sache ni lire ni écrire* , se sont fait sans doute un patrimoine de son ignorance ,
» & leurs motifs ne sont pas difficiles à apprécier ; mais ils ne
» savent pas que lorsqu'on fait de l'homme une bête brute ,
» l'on s'expose à le voir à chaque instant se transformer en bête
» féroce. Sans lumières , point de morale ».

(*Travail de Mirabeau sur l'éducation , page 34.*)

„ consolent , qui conduisent à la raison , qui
 „ sont à la portée de tous les hommes , qui con-
 „ viennent à tous les âges de l'humanité , et
 „ dont l'hypocrisie même fait encore quelque
 „ bien. Il faut sur-tout les préférer à ces vertus
 „ austères qui , dans les ames ordinaires , ne
 „ subsistent guères sans un mélange de dureté ,
 „ dont l'hypocrisie est à la fois si facile et si
 „ dangereuse ; qui souvent effrayent des tyrans ,
 „ mais qui rarement consolent les hommes ,
 „ dont enfin la nécessité prouve le malheur
 „ des nations de qui elles embellissent l'his-
 „ toire (4) „

Le caractère naturel des Français les préserve
 suffisamment d'une austérité réelle , et les pro-
 grès de la raison les garantissent des dangers
 d'une austérité hypocrite.

Mais c'est sur-tout par la vie champêtre qu'on
 les rendra meilleurs , sans les rendre moins ai-
 mables , plus libres , plus indépendans , sans les
 rendre moins soumis aux lois.

Ce sont ces motifs qui me déterminent à
 publier ce mémoire ; mon objet est de fixer
 l'attention sur un des points les plus importants
 de l'économie champêtre ; c'est sur-tout dans

(4) Vie de Voltaire par M. Condorcet. Collection complète
 des Œuvres de Voltaire , t. 70 , p. 172.

ce pays qu'il est nécessaire de s'en occuper, le haut prix des laines, les besoins de nos fabriques, la nécessité d'un travail actif, tout nous prescrit d'améliorer l'espèce des bêtes à laine.

De très-bons ouvrages ont été publiés sur cet objet, et l'on s'apercevra souvent en lisant celui-ci que j'ai sans cesse sous les yeux; *l'instruction pour les bergers, par M. Daubenton*, et les excellens articles du *cours complet d'Agriculture de M. l'Abbé Rozier* (5).

Je n'ai pas l'orgueil de croire que je fais mieux ou aussi bien que ces deux Ecrivains, mais j'ai le desir de repandre les vérités trop peu connues que renferment leurs livres; peut-être ai-je ajouté quelques preuves nouvelles à celles qu'ils ont données, peut-être aussi mes idées sont-elles plus immédiatement applicables au sol que j'habite. Il me paroît au moins que ces Ecrivains ont trop négligé de combattre des erreurs qu'ils ignoroient, mais qui malheureusement sont invétérées parmi nous.

Je compte publier encore quelques autres

(5) Je n'ai pas cité ces deux ouvrages chaque fois que j'ai fait usage des idées qu'ils renferment, parce que j'aurois été obligé de copier trop fréquemment: ceux qui les ont lu, les reconnoîtront aisément; il suffit à ceux qui ont besoin qu'on leur cite des autorités, de savoir que celles-là m'ont presque toujours guidé dans mon travail.

mémoires sur plusieurs parties de l'économie rustique ; j'éprouve en me livrant à des travaux de ce genre , je ne sais quel charme qui distrait du spectacle des maux présents de la révolution , pour ne fixer les regards que sur le magnifique avenir qui se prépare pour l'empire français ; et je suis bien loin de renoncer à l'espérance de cultiver paisiblement un champ dans ma vieillesse.

« Hoc est in votis : modus agri non ita magnus ,
 » Hortus ubi , et tecto vicinus jugis aquæ fons ,
 » Et paulum sylvæ super his foret ».

(*Horat. sat. VI. lib. 2.*)



M É M O I R E

S U R

L'ÉDUCATION DES BÊTES A LAINE.

« Magna et pecori gratia

» Vel in placamentis

» Deorum , vel in usu

» Vellerum. »

(*Pline , Hist. nat. Liv. VIII. c. 47.*)

LA richesse du laboureur ne consiste pas seulement dans le produit immédiat de ses terres ; les denrées ne sont pas son unique trésor ; les terres fécondes ne sont pas les seules dont il puisse faire profit ; il n'est point de terrain si ingrat , si disgracié de la nature , dont on ne puisse tirer parti en y semant le genre de denrées qui lui convient , en y adaptant le genre de culture qui lui est propre , et sur-tout en y plaçant l'espèce de troupeaux qui doit le mieux y réussir.

Les agriculteurs intelligens ne l'ignorent pas ; ils retirent un bénéfice immense de leurs troupeaux , quand le pays qu'ils habitent est favo-

nable à leur éducation (1). Mais il n'est aucun pays où les troupeaux ne prospèrent plus ou moins; il faut savoir seulement combiner l'espèce de troupeaux avec l'espèce de pâture.

Je ne m'occuperai pas ici du grand bétail; je parlerai seulement des bêtes à laine, c'est l'unique objet des observations qu'on va lire (2): je tâcherai de ne présenter que des idées d'une

(1) « Le meilleur de tous les produits de la campagne, au rapport de Caton, étoit les bestiaux : aussi lorsqu'on lui demandoit quel objet produisoit plus de profit, il répondoit : les troupeaux, si vous les conduisez bien ; et après celui-là, les troupeaux, si vous les conduisez médiocrement bien. » (*Cours complet d'agriculture*, t. I, p. 287.)

(2) J'ai aussi recueilli quelques observations sur l'amélioration du grand bétail; je tâcherai de les mettre en ordre, et je les rendrai publiques. Je me borne à dire aujourd'hui que ce qu'on pourroit faire de mieux pour rétablir l'espèce des chevaux et celle des bœufs, ce seroit de cultiver avec des bœufs; on pourroit en donner une foule de preuves. Mais tout homme qui observe doit sentir, 1.^o que les bœufs consomment moins et travaillent plus; qu'ils sont utiles dans leur vieillesse et même après leur mort; 2.^o que la race des chevaux s'abâtardit parce qu'on les fait travailler trop tôt et trop fort; 3.^o que la consommation de la viande augmente par l'affoiblissement des préjugés religieux, par la destruction des ordres monastiques, peut-être aussi parce que les fortunes se divisant, l'aisance se répand sur un plus grand nombre de familles.

Chacune de ces idées seroit susceptible d'un grand développement; je ne fais que les indiquer.

exécution facile , et sur-tout je m'attacherai à être clair et vrai.

Ce mémoire sera divisé en quatre chapitres :

Le premier contiendra l'exposé des pratiques que suivent les habitans de ce pays dans l'éducation des bêtes à laine.

Dans le second , j'examinerai les effets qui résultent de ces pratiques , et je les comparerai à celles que prescrivent les meilleurs auteurs d'économie rustique.

Je ferai voir dans le troisième que la quantité des bêtes à laine , qui a diminué depuis dix ans , devoit augmenter ; qu'elle tendoit à augmenter ; et j'indiquerai les causes qui ont empêché cette augmentation.

Dans le quatrième chapitre , je proposerai les moyens qui semblent les plus convenables pour conserver , multiplier et améliorer l'espèce des bêtes à laine ; je traiterai dans ce chapitre les questions les plus importantes sur les moyens de perfectionner la laine , de lui donner le même degré de douceur et de blancheur qu'aux laines qu'on fait venir à grands frais de l'étranger ; je ferai voir la possibilité de rendre les brebis aussi fortes , aussi nombreuses dans cette partie du royaume que dans les pays qui possèdent le plus abondamment cette espèce de richesse.

CHAPITRE PREMIER.

Exposé des différentes pratiques employées dans ce pays pour élever les bêtes à laine.

LA plupart des habitans de la campagne n'ont été guidés jusqu'aujourd'hui que par une routine aveugle, sans principes, sans règle, et uniquement parce que leurs pères agissoient ainsi; lorsqu'on les interroge sur les méthodes qu'ils suivent dans l'éducation des bêtes à laine, sur l'origine des différens usages, les motifs de plusieurs opinions; ils répondent qu'ils l'ont vu faire, qu'ils l'ont ouï dire (3).

(3) Cette routine existe pour toutes les professions, et ce défaut commun à toute l'espèce humaine doit être plus sensible dans un gouvernement qui enchaîne et captive l'industrie. Quand on n'est pas très-sûr de travailler pour soi et pour ses enfans, on ne se livre pas avec courage à des spéculations nouvelles et d'un succès incertain. C'est sur-tout en agriculture que ce mal se fait apercevoir, parce que cet art, plus qu'un autre, exige de grands travaux, et a besoin d'être soutenu par de grandes espérances.

Quand le gouvernement commence à s'éclairer, parce que la nation s'éclaire, il entrevoit la nécessité d'encourager l'agriculture; mais il ne peut rien voir en grand. Le goût, les prin-

C'est-là un des principaux obstacles que j'ai rencontré, lorsque j'ai cherché à me procurer les renseignemens qui font l'objet de ce chapitre.

cipes, les préjugés ou l'intérêt du ministre en place, déterminent les encouragemens pour telle culture ou telle industrie; tantôt on la protège, tantôt on l'abandonne, et on ne laisse pas l'énergie nécessaire au plus puissant de tous les encouragemens, la LIBERTÉ, la liberté absolue d'user, d'abuser de sa propriété. Ce grand avantage ne peut se trouver que dans un gouvernement qui repose sur des bases solides; on ne peut en jouir dans toute son étendue pendant les troubles; mais la constitution, en s'affermissant, nous les assure.

Cette jouissance sera encore hâtée par la nécessité où l'on se trouvera d'employer de grands capitaux, jusqu'ici versés, comme on disoit, *dans les coffres du roi* ou dans de grandes charges: les campagnes y gagneront; elles gagneront sur-tout à la résidence à laquelle vont être forcés les grands propriétaires, par l'impossibilité de demeurer ailleurs. C'est fini pour jamais des villes qui n'avoient qu'une existence factice, fondée sur des professions inutiles ou nuisibles, comme la robe, le clergé; c'est fini des villes qui ne réussiront pas à animer leur commerce et à l'étendre; elles se dépeupleront au profit des campagnes.

Tant de causes contribueront à y répandre la lumière, à faire abandonner la *routine* qui est le seul guide qu'on y connoisse; et le *paysan*, dans trente ans, ne ressemblera nullement au *paysan* d'aujourd'hui, qui est déjà si supérieur à celui de 1789.

Alors la pratique de l'agriculture perfectionnera la théorie; alors on fera de véritables expériences; l'or appréciera les systèmes des écrivains, et l'art fera de véritables progrès.

« L'art du labourage transmis aux Grecs, s'éclaira par l'ex-

Il faut diviser en deux classes ceux qui élèvent des bêtes à laine ; les uns sont des *admodiateurs* aisés , quelques - uns même intelligens , bons économes , qui ont des troupeaux considérables ; la plupart avoient droit de les tenir à part , ils jouissent d'immenses clôtures qui peuvent augmenter tous les jours ; ils sont à même de suivre des pratiques constantes , de faire même des expériences , de choisir les pâturages qui conviennent le mieux à leurs bestiaux : il est facile de les éclairer , ils profiteront bien vite des instructions qu'on leur destinera.

La seconde classe est celle des habitans peu aisés de la campagne , gens que la misère , l'op-

» périence ; et quantité d'écrivains en ont recueilli les préceptes.
 » Des philosophes célèbres , tels que Démocrite , Archytas ,
 » Epicharme nous ont laissé des instructions utiles sur les tra-
 » vaux de la campagne ; et plusieurs siècles auparavant Hésiodè
 » les avoit chantés dans un de ses poèmes : mais un agriculteur
 » ne doit pas tellement se conformer à leurs décisions , qu'il
 » n'ose pas interroger la nature , et lui proposer de nouvelles
 » lois. Ainsi , lui dis-je alors , si j'avois un champ à cultiver ,
 » il ne suffiroit pas de consulter les auteurs dont vous venez
 » de faire mention. Non , me répondit-il ; ils indiquent des
 » procédés excellens , mais qui ne conviennent ni à chaque
 » terrain , ni à chaque climat ».

(*Voyage du jeune Anacharsis* , t. 3 , p. 194 , in-4.º)

Voyez au reste sur ce qui fait l'objet de cette note , la première partie de l'art. *agriculture* du dictionnaire de M. l'abbé Rozier ; il dit tout ce qu'on peut dire.

pression, des besoins sans cesse renaissans, des humiliations de toute espèce tenoient dans l'ancien régime loin de toute industrie, de toute instruction.

Hélas! pourquoi se seroient-ils instruits? pour mieux sentir le poids de leurs maux.

Pourquoi auroient-ils acquis? pour enrichir le fisc.

Mais aujourd'hui qu'ils sont tirés de l'avilissement sous lequel on les faisoit végéter, aujourd'hui qu'ils sont devenus des hommes, qu'ils ont une patrie, il faut les y attacher par le bonheur; c'est pour eux sur-tout qu'il faut travailler, c'est eux qu'il faut instruire; les hommes aisés ont des moyens d'apprendre; le pauvre en a si peu!

Cet écrit, sans doute, ne pourra être lu par le possesseur de quelques bêtes à laine; mais s'il renferme quelques vérités, elles lui parviendront bientôt par le moyen des bons citoyens qui habitent la campagne (4).

(4) On observera peut-être, qu'en parlant des hommes qui habitent la campagne, je n'ai parlé que des *admodiateurs* ou gros fermiers et des manouvriers, et que je n'ai rien dit ni des propriétaires, ni des petits laboureurs.

Mais 1.^o rien n'est plus rare en *Lorraine* qu'un propriétaire qui réside; les grands tenanciers étoient tous des abbés commendataires, des évêques, des gens de robe, qui consommoient à Paris, ou au moins dans une ville le produit de leur ferme, et

Je vais exposer, sans aucune réflexion, la méthode que l'on suit généralement dans ce

ils ne s'occupaient guères à y faire des améliorations durables, pourvu qu'elle leur rapportât de l'argent, ou qu'on leur payât de bons pots de vin. La destruction de cette redoutable corporation qu'on appeloit *clergé*; la vente de ses biens est un des plus grands bienfaits de la révolution envers l'agriculture.

Le très-petit nombre de très-petits propriétaires qui habitoient la campagne, rougissoient de tenir la charrue; et dès qu'un homme avoit amassé quelque chose, son fils *faisoit ses études*, comme on disoit alors; il se faisoit prêtre ou avocat, et devenoit un homme inutile, insolent et ingrat envers ses parens.

Il ne faut donc pas compter les propriétaires dans le nombre de ceux qui habitaient la campagne.

2.^o Les petits laboureurs qui exploitent une petite métairie, ne diffèrent guères des manouvriers, ou, pour mieux dire, ils ne sont que des manouvriers; la plupart d'entr'eux possèdent quelques mauvais chevaux dont ils n'ont pas payé le prix; ils n'ont aucun troupeau; et si, le prix de bail payé, il leur reste un léger profit sur leur exploitation, il suffit à peine à nourrir eux et leur famille.

L'excès des contributions, le poids des rentes seigneuriales, la courte durée des baux forcée par un détestable régime fiscal, les corvées, l'insolent mépris des classes élevées; voilà les causes principales de cette misérable situation.

Les causes cessent, l'effet cessera moins promptement sans doute qu'on ne peut le désirer, mais très-certainement.

C'est un fait incontestable et sur lequel on essaieroit en vain d'élever des doutes, que depuis vingt ans l'agriculture a fort déperî en *Lorraine*; chacun a pu s'en convaincre par ses yeux: on indique quelques-unes des causes de ce malheur dans le procès-verbal de l'assemblée provinciale de Lorraine, tenue en

pays :

pays : il est quelques pratiques locales que j'ignore ; je ne présente que des faits généraux.

Les agriculteurs qui veulent monter un troupeau , le mettent communément sur pied au mois d'octobre.

Les jours de rosées fortes ils donnent aux brebis quatre bottes de foin de 20 livres chacune par cent de bêtes ; les jours d'hiver où on ne peut les faire sortir , parce que la neige est trop abondante ; on leur donne deux fois de la paille et une fois du foin ; lorsqu'il y a de la gelée , on les promène depuis 9 ou 10 heures du matin , et on leur donne de la paille de pois seulement chaque deux jours.

Au printems on leur donne du foin une fois seulement , et dans les beaux jours on ne leur donne plus aucune nourriture que celle qu'elles peuvent elles-mêmes brouter dans les champs.

novembre 1787, page 264. Mais alors il n'étoit pas permis de tout dire ; on n'osoit pas même tout voir. Dans les vingt années qui ont précédé cette époque , le nombre des laboureurs est fort diminué en *Lorraine* , et les bras suffisoient à peine à la culture des terres.

Depuis 1789 le dépérissement a cessé , parce que les premiers biens de la révolution se font déjà sentir aux champs , parce qu'elle est essentiellement faite pour eux. Maintenant elle va prospérer rapidement , et il faudra faire une autre division des habitans de la campagne que celle que j'ai adoptée : on y verra beaucoup de fortunes médiocres ; ce sont les plus utiles celles qui vivifient et enrichissent le plus la République.

Pendant que les brebis sont pleines, on leur donne une livre de paille de pois par jour; quelques-uns les laissent avec les moutons, mais d'autres, et à la vérité le plus petit nombre, pensent que les moutons, en leur disputant la nourriture, les pressent et les font avorter.

Lorsque les brebis ont mis bas, on les retient à l'étable pendant trois jours, puis on les met au pâturage avec le reste du troupeau.

Pendant l'hiver, lorsqu'on est obligé de les tenir enfermées, on leur donne de la paille et du foin; à peu-près une livre de son de blé, et de la farine d'avoine; après 4 ou 5 jours on leur retranche cette dernière nourriture, quelle que soit la saison.

On ne prend pour sevrer les agneaux aucune précaution; on attend que la mère soit épuisée de lait et qu'elle les abandonne, ce qui arrive communément à 4 ou 5 mois.

On châtre les agneaux entre 2 ou 3 mois; on ne suit guères d'autre méthode que d'ouvrir les bourses avec un couteau; on enlève les testicules, puis on frotte la place avec de l'huile; quelques-uns y ajoutent de la cendre froide; on les retient ensuite 3 ou 4 jours à l'étable, puis on les laisse aller avec le reste du troupeau.

Il ne faut pas omettre d'observer que quelques économes n'attendent pas pour sevrer les

agneaux, le moment où la mère les quitte volontairement, ils les séparent à quatre mois, quelquefois même plutôt; les tiennent quinze jours dans un pâturage à part, jusqu'à ce qu'ils aient oublié leur mère; alors ils les réunissent et n'y voyent aucun inconvénient.

On a pendant l'hiver la plus grande attention de tenir les brebis chaudement; on les enferme dans une bergerie qui ne reçoit le jour que d'un côté, par une ouverture très-petite, que l'on condamne même quelquefois avec de la paille; le dessus de l'étable est couvert d'un amas de fourrage destiné à nourrir les bêtes à laine et les autres bestiaux. On croit le froid mortel aux brebis, et on l'évite avec le plus grand soin.

On tond les brebis deux fois l'année; la première fois vers le milieu du mois de mai, la seconde au mois de septembre. On lave les brebis la veille, quelquefois même le jour de la tonte, et on ne laisse pas à leur toison le temps de sécher.

On entasse la laine dans un grenier, on la serre sur le champ, sans séparer la laine de moutons de celle de brebis, la laine mère de celle de la queue, des cuisses et des autres endroits du corps, mais sur-tout du ventre.

Dans les troupeaux possédés par des hommes riches, on donne un bélier à 25 brebis, au plus

à 30 ; mais il n'y a ni règles , ni proportions observées dans les troupeaux communs.

Lorsqu'on mène paître les brebis , on évite avec soin les chaumes d'avoine , sur-tout lorsque les graines tombées commencent à germer : les laboureurs assurent que cet aliment donneroit aux brebis une maladie qu'on nomme *pourriture* , dont je m'occuperai plus bas ; il suffit d'observer ici que les laboureurs attribuent cette maladie à une nourriture grasse , et qu'ils prétendent que les brebis ne peuvent vivre que sept ou huit ans au plus dans les terres qui produisent un fourrage gras.

Quelques économes donnent de la litière aux brebis tous les jours , mais ils n'enlèvent le fumier que lorsqu'ils les tondent , c'est-à-dire deux fois l'année : la plupart donnent de la litière beaucoup plus rarement.

On prétend qu'on rend les brebis plus vigoureuses en leur donnant dans les mois de février et de mars , une poignée d'avoine en vert , tous les jours à midi avant de leur faire prendre l'air. Dans le grand nombre de laboureurs et d'économes que j'ai consultés , j'en ai trouvé peu de cette opinion ; presque tous pensent qu'il n'y a d'autres moyens pour rendre les brebis vigoureuses que le soin , la nourriture , et sur-tout l'attention à ne laisser porter qu'à deux ans.

Quelques personnes mettent des tabliers aux bœliers : on sépare les jeunes brebis du reste du troupeau. Cette dernière précaution , qui est très-sage , paroît assez négligée.

On ne connoit pour les bêtes à laine d'autre nourriture que le foin commun , tel qu'on le recueille dans nos prairies , la paille de blé , la paille de pois , et quelquefois du son ; mais il paroît , d'après les faits que j'ai observés , que l'on fait le plus grand usage de la paille de pois , que c'est même , dans beaucoup de cantons , la base principale de leur nourriture.

Tels sont les faits généraux que j'ai pu rassembler sur l'éducation des bêtes à laine ; je ne me suis pas borné à consulter , j'ai vu par mes yeux , et je puis attester qu'aucune partie de l'économie rustique n'est plus négligée , quoique nul pays ne soit plus propre à ce genre de bétail que celui-ci , que nulle part les pâturages ne soient meilleurs ; quoique cette *province* ait besoin de relever son agriculture , son commerce et son industrie ; quoique l'argent y soit très-rare et qu'il y circule difficilement : on néglige le moyen le plus efficace et le plus sûr d'occuper utilement un grand nombre d'hommes qui languissent dans la misère et dans l'oisiveté , source intarissable de maux et de crimes.

C H A P I T R E I I.

EXAMEN des pratiques détaillées dans le chapitre précédent. Effets de ces pratiques.

QUEL succès pourroit résulter d'une éducation aussi vicieuse ? Comment les bêtes à laine mal soignées , mal nourries , prospéreroient-elles ? Il est prouvé que depuis vingt ans le nombre en est diminué ; heureux encore que l'espèce ne soit pas absolument détruite.

Entrons dans quelques détails.

L'usage est, comme je l'ai dit, d'enfermer les brebis presque toute la journée, pendant l'hiver, et toute la nuit pendant toutes les saisons.

On les place dans des étables fort basses, étroites, presque sans air ; elles n'ont qu'une ouverture très-petite que l'on bouche encore soigneusement avec de la paille pendant les froids ; elles sont couvertes par le foin et la paille amassés pour l'hiver ; on y entasse les brebis en beaucoup plus grand nombre qu'il ne faudroit.

Une telle méthode est très-nuisible ; c'est

une des principales causes du dépérissement de ces animaux utiles.

Rien de plus dangereux pour tous les êtres animés , que d'être enfermés un certain espace de temps : la privation d'un air libre est un supplice même pour les plantes ; tout le monde voit que des plantes enfermées dans des serres , dès caves ou même des chambres très-ouvertes , s'inclinent et se tournent d'elles-mêmes vers les soupiraux , les vitres ou autres endroits d'où vient l'air ; elles dépérissent bientôt , si on ne les fait sortir souvent (5).

On a dit que la respiration de l'homme est un poison pour l'homme , on s'est beaucoup étendu sur les dangers que courent les personnes rassemblées dans une église , dans une salle de spectacles. Rien en effet n'est plus dangereux ; mais si les vapeurs que forme la respiration de plusieurs hommes assemblés sont si nuisibles , croit-on que celle des animaux le soit moins ? Il est assez vraisemblable que la respiration n'est malfaisante que parce que l'air se corrompt dans les poumons et en sort corrompu ; les brebis respirent comme l'homme , c'est

(5) Les hommes instruits me pardonneront sans doute de multiplier les preuves de plusieurs vérités qui depuis long-temps sont évidentes pour eux ; je n'écris pas pour les hommes instruits , mais pour ceux qui ont besoin de l'être.

le même mécanisme , l'effet doit donc être le même ; mais en supposant pour un moment qu'il seroit moindre , il en résulteroit toujours un grand danger.

Cet inconvénient n'est pas le seul encore que produit la conformation vicieuse des étables.

Depuis quelque temps on a beaucoup écrit sur le danger des vapeurs méphitiques qui s'élèvent des fosses d'aisance , des égouts ; on a fait sur cette matière de nombreuses expériences qui viennent à l'appui de la théorie : ces vapeurs sont produites par un amas de matières corrompues qu'un air ambiant et renouvelé ne purifie en aucune manière. Les étables dans lesquelles le fumier reste entassé pendant six mois ne doivent-elles pas être remplies de vapeurs méphitiques ? Il n'est peut-être personne qui , en s'approchant d'une bergerie , sur-tout pendant l'hiver , n'ait senti une forte odeur de soufre , signe indubitable de la présence des vapeurs méphitiques (6).

Un des grands principes de l'économie animale , est la circulation libre de l'air dans tous les lieux , dans ceux sur-tout où sont rassem-

(6) Il est démontré que les plus terribles dangers que courent les ouvriers qui travaillent dans les mines , sont produits par un air stagnant , qui a perdu son élasticité , étant chargé de particules sulfureuses , d'une odeur d'*hepar sulfuris*.

blés beaucoup d'êtres vivans ; une masse prodigieuse d'exhalaisons cadavéreuses s'en élèvent ; l'air n'est bientôt qu'une masse empestée si un courant d'air continuellement renouvelé ne vient les balayer. Un air sans circulation est une eau stagnante qui empoisonne tous les êtres utiles qui y vivent : les seuls qui puissent y conserver leur existence, sont des êtres immondes, mal-faisans, également nuisibles aux animaux utiles et aux personnes qui les soignent.

Des animaux tenus sous un bocal périssent subitement faute d'un nouvel air ; que penser donc de ces bergeries sans ouvertures, où sont entassées des multitudes de brebis ? bientôt l'air s'échauffe, des vapeurs s'élèvent de leurs corps, d'un fumier infect, peu renouvelé ; les excréments s'entassent, en exhalent de nouvelles, ce qui n'est déjà que trop capable de nuire aux brebis et d'altérer leur laine ; l'urine, la sueur excitée par tant de précautions meurtrières, s'arrêtent à une surface épaisse de laine, s'y mêlent, la teignent, la rongent et en altèrent d'autant plus la qualité que le fumier de brebis est très-chaud, que cette chaleur vient surtout du grand nombre de parties sulfureuses et alkalines qu'il contient ; aussi ne voit-on jamais sortir de brebis de l'étable que leur toison ne soit souillée par le fumier qui s'y est attaché, et qu'on en arrache avec les plus grands efforts.

Quand pendant l'hiver on fait prendre l'air aux brebis, on les fait passer subitement de leur étable dans la rue ou dans les champs, tout à coup la transpiration s'arrête, et il en résulte ces maladies cutanées si fréquentes, la lèpre, la gale ect. et un nombre infini d'autres maladies mortelles pour la plupart.

Je finirai sur cet objet par une remarque du savant observateur M. Daubenton. La sueur est bien plus à craindre pour les animaux ruminans que pour les autres; les bêtes à laine étant en sueur quand elles ruminent ont une double évacuation de sérosité; leur sang s'épaissit et s'échauffe; la laine est privée d'une partie de sa nourriture; et à ce que dit M. Daubenton, j'ajoute que la laine ne reçoit qu'une mauvaise nourriture, puisque les humeurs sont viciées par le séjour des bêtes dans un air corrompu et mal-sain.

Faut-il faire sentir le danger qu'il y a de laisser confondues avec le reste du troupeau celles des brebis qui sont atteintes de maladies? On ne les sépare pas cependant, on leur donne la même nourriture, elles mangent au même râtelier. La plupart des maladies des bêtes à laine sont contagieuses; et si par leur nature elles ne l'étoient pas, elles le deviendroient bien tôt, l'air n'étant pas purifié, ou plutôt étant si étrangement corrompu.

La tonte des brebis ne se fait pas moins négligemment que tout ce qui concerne le reste de leur éducation.

On a vu dans le premier chapitre qu'on ne lave les brebis que deux fois l'année avant de les tondre; et immédiatement après les avoir lavées, sans donner à la toison le temps de sécher, on la coupe.

La laine lavée avec si peu de soins est nécessairement chargée d'un très-grand nombre de parties hétérogènes, qui en altèrent la qualité en augmentant le poids du volume en pure perte pour les acheteurs.

La mal-propreté extrême dans laquelle on laisse vivre les brebis, ne pourroit être réparée ou palliée que par un lavage fréquemment réitéré dans les mois de mai, juin, juillet et août, suivant que le moment de la tonte seroit déterminé par la chaleur. Cette opération si simple, si facile, donneroit non-seulement à la laine une qualité supérieure, elle en augmenteroit la quantité. Personne n'ignore que les bêtes à laine transpirent beaucoup, sur-tout dans les bergeries très-chaudes où on les enferme. La sueur s'amasse insensiblement sur leur peau, y forme une croute épaisse que les sucs nourriciers qui doivent faire croître la laine ne peuvent plus pénétrer.

Si la paresse des économes ou le défaut de

temps ne leur permettent pas de laver les brebis au moins tous les quinze jours dans les quatre mois que je viens de nommer, il me semble d'une indispensable nécessité de les laver tous les jours, au moins tous les deux jours pendant les quinze qui précèdent la tonte; ce seroit le moyen de dégager en partie leur toison de cette quantité innombrable d'ordures qui s'y amassent.

Il ne faut pas être bien éclairé pour concevoir que ce lavage blanchit et adoucit la laine. Le lavage produit sur la laine en pied le même effet que lorsqu'elle est coupée; et l'on sait combien le lavage contribue à la beauté de la laine: il enlève cette crasse qu'on appelle *æcipe*; enfin il est pour la laine ce que des lessives fréquentes sont pour le fil ou la toile.

J'indiquerai ailleurs la manière dont il faut procéder au lavage, l'espèce d'eau qu'il faut choisir; je reviens maintenant à la tonte.

Il n'est personne qui ne croie cette opération très-aisée, c'est cependant tout le contraire: il est dangereux de blesser les brebis, de déchirer les chairs en abattant la toison; et il n'est pas rare de voir des brebis sortir écorchées des mains du tondeur.

Il importe de combattre ici un préjugé trop répandu dans ce pays, qu'il est nécessaire de tondre les brebis deux fois.

On pourroit d'abord opposer à cet usage celui

qui est adopté non-seulement dans toute la France, mais dans toute l'europe, de ne tondre les brebis qu'une fois dans le mois de mai, de juin ou de juillet, suivant que la saison est favorable; s'il ne résulte aucun inconvénient de cet usage général, ne seroit-on pas fondé à conclure qu'il n'en résulteroit point pour nous? ce raisonnement paroît décisif, mais je vais plus loin.

C'est une opinion générale, que le froid est mortel aux brebis; qu'il est important d'employer tous les moyens pour les en préserver: cependant on tond les brebis à l'approche de l'hiver, au mois de septembre, temps où déjà l'air est très-réfrédi; la laine n'a et ne peut avoir le temps de croître assez pour mettre les brebis à l'abri des impressions du froid, dont le vrai préservatif est cette toison; c'est celui de la nature: tout autre est dangereux, peut-être même mortel; avec son secours seul ces animaux peuvent braver toutes les saisons, tous les climats, comme je le prouverai ailleurs. C'est la plus étrange inconséquence de dépouiller les brebis d'un vêtement très-chaud, tissu par les mains de la nature, pour y substituer le secours d'un art, sinon dangereux, au moins insuffisant.

On prétend qu'il est nécessaire de tondre deux fois les brebis, parce que sans cette précaution

la laine tomberoit, et que les brebis deviendroient galeuses; c'est du moins ce que j'ai ouï avancer par beaucoup d'habitans de la campagne; je n'hésite pas à assurer positivement le contraire.

Sans parler ici de la preuve tirée de l'usage différent, bien plus répandu que celui que je combats, n'est-il pas sensible que les brebis courent moins de risques d'être blessées par les ciseaux, écorchées par les épines, lorsqu'elles ne sont tondues qu'une fois? ce sont cependant les deux causes les plus fréquentes de la gale.

Mais où a-t-on pris que la laine des brebis tomberoit si on ne les tondoit deux fois? C'est là un de ces préjugés barbares introduit par quelque homme avide d'augmenter le produit de ses bestiaux, adoptés ensuite par des paysans grossiers et ignorans, et que les gens éclairés et les bons écrivains n'ont pas combattu, parce qu'il ne leur a pas été connu.

La vraie source de cet usage, je viens de l'indiquer, c'est le desir d'avoir plus de laine; mais d'abord je doute beaucoup que la quantité de laine soit plus grande dans un cas que dans l'autre: avant de le penser, je voudrois de faits bien certains, des comparaisons bien faites, bien multipliées de l'un et de l'autre produit.

En second lieu, je suppose pour un instant la récolte plus abondante dans un cas que dans

l'autre , il est certain que la qualité est de beaucoup inférieure ; la laine de deux tontes est nécessairement plus courte que la laine d'une tonte ; elle ne peut dès-lors être employée à des ouvrages aussi précieux , à des étoffes aussi fines.

Un des principaux obstacles à l'établissement des manufactures dans cette province , est la mauvaise qualité des laines ; cette mauvaise qualité vient en grande partie de cet usage que je combats : les ouvriers intelligens et honnêtes ne cessent de s'en plaindre , et il est certain que les ouvrages fabriqués de laine courte ont bien moins de solidité , moins de résistance que ceux fabriqués de laine longue ; la raison s'en découvre facilement.

Il est impossible de filer aussi unie de la laine courte que de la laine longue ; le fil ne peut donc être aussi fort.

Tout concourt à faire proscrire ce pernicieux usage ; la santé , la conservation des brebis , la qualité , la bonté des étoffes , c'est un des points sur lesquels il importe le plus d'instruire les habitans de la campagne.

Quand j'ai recherché les causes de l'extrême mal-propreté dans laquelle on retient les brebis , ceux des économes à qui j'ai demandé pourquoi ils ne nétoyoient leurs brebis que deux fois l'année , m'ont donné comme une excellente

raison, qu'il falloit laisser pourrir le fumier. On ne s'arrêtera pas à la combattre : qu'importe en effet que le fumier soit plus ou moins pourri ? ne faut-il pas d'abord faire vivre les brebis qui le produisent ? ne nourrit-on les brebis que pour le fumier ? n'est-ce donc pas pour en tirer une nourriture saine ? n'est-ce pas sur-tout pour jouir de cette toison précieuse, premier bien de l'homme, de la nature, et qui est encore un des trésors les plus assurés de la société ? combien cette toison utile n'est-elle pas altérée par le fumier ?

C'est un très-grand abus de ne pas séparer les brebis des moutons, en tout temps ; quelques moutons sont mal châtrés, il leur reste un peu d'ardeur, ils s'épuisent en vain, et fatiguent les brebis au point de les faire quelquefois avorter.

N'ai-je pas eu raison de le dire ? quels succès peuvent résulter de la méthode usitée dans ce pays pour l'éducation des bêtes à laine ? comment y prospéreroient elles ? comment s'y multiplieroient-elles ? elles sont mal logées, mal soignées ; on les prive d'air pendant l'hiver, on craint pour elles un froid qui n'est dangereux que parce que nous leur enlevons le préservatif que la nature leur avoit donné ; on les laisse vivre ou plutôt croupir dans un marais infect d'urine, d'excrémens, de fourrage corrompu ;

et l'on s'étonne de la supériorité des laines étrangères ! on ne devroit s'étonner que d'une chose, c'est qu'il nous reste encore des bêtes à laine.

Combien d'abus, de vices d'éducation je n'ai pas examiné et qu'il importe de prévenir ? mais en vérité on ne se livre qu'avec peine à ce travail ingrat et rebutant, et je me hâte de passer à l'examen des moyens propres à vaincre les obstacles qui s'opposent à l'augmentation, à la multiplication des bêtes à laine.



C H A P I T R E I I I.

Que la quantité des bêtes à laine a diminué depuis dix ans.

Obstacles qui s'opposent à leur augmentation ; moyens de vaincre ces obstacles.

IL faut distinguer en deux classes les obstacles qui s'opposent à l'augmentation des bêtes à laine ; les uns viennent de la nature, les hommes sont le fait des hommes.

Il n'y a qu'un mot à dire sur les premiers, c'est qu'il n'en existe point de tels en *Lorraine*. Un coup-d'œil rapide sur la situation des différentes parties de cette *province* suffira pour en convaincre tout observateur non prévenu.

Qu'on la parcourt dans quelle direction ce soit, on ne peut y faire un pas sans y rencontrer des collines d'une pente douce, couvertes d'une herbe fine entremêlée de serpolet ; nul pâturage n'est plus propre aux bêtes à laines. nulle part elles ne prospèrent autant quand elles ne rencontrent pas d'ailleurs des obstacles invincibles.

Si cet ouvrage étoit un poëme, s'il s'agissoit de faire des descriptions, si sur-tout j'avois

le talent des Delille, des St. Lambert, je peindrois de la manière la plus brillante et la plus vraie de riches coteaux émaillés de fleurs, couverts de serpolet, dont la couleur terne et sombre contraste agréablement avec l'éclat de la verdure. O si l'homme connoissoit sa richesse, s'il savoit profiter des trésors que lui prodigue la nature, s'il savoit saisir le bonheur qu'elle a placé à côté de lui, quels nombreux troupeaux couvriroient nos collines, quelle activité donneroit au commerce l'augmentation des laines, quel prodigieux débit n'en feroit-on pas ? Non, je le répète, la nature n'a mis dans le pays aucun obstacle à l'augmentation des bêtes à laine; que ne puis-je en dire autant de l'homme ! faut-il qu'il crée des difficultés où il n'en existoit pas !

Déjà la révolution en a détruit une des plus puissantes et des plus difficiles à vaincre, elle a amélioré le sort des habitans de la campagne; elle a diminué le fardeau des charges qui pesoient sur eux; elle les a délivrés de la milice, de la corvée, et sur-tout de la *gabelle*, ce fléau destructeur.

Mais le plus grand bienfait de la révolution sous ce rapport, c'est qu'elle a détruit tous les moyens factices d'existence, c'est qu'elle tend à égaliser les fortunes, c'est qu'elle forcera les grands terriens à résider dans leurs propriétés,

pour en augmenter le produit, et sur-tout pour y chercher une considération qui n'existe plus ailleurs; ces causes seules, en dirigeant vers l'agriculture tous les travaux, amélioreront l'espèce des bêtes à laine.

D'ailleurs, on ne craindra pas de travailler ni de s'enrichir, quand on sera sûr de jouir paisiblement et sans crainte de partager le produit de ses sueurs avec un décimateur, un seigneur, un traitant, etc. etc. etc. La révolution qui tôt ou tard régénérera nos mœurs, qui n'est bonne que parce qu'elle régénère nos mœurs, qui ne sera durable que parce qu'elle nous rapproche de la nature; la révolution a vaincu les plus grandes difficultés qu'on pouvoit craindre dans l'amélioration de l'agriculture et le perfectionnement de ses diverses branches. Que falloit-il attendre en effet d'un gouvernement qui ne voyoit, dans l'augmentation de l'agriculture ou du commerce, qu'un moyen d'avoir de l'argent? *De l'argent! mot affligeant, mot profond*, dit M. Necker, *et que semble indiquer la mesure de ce qu'on attend du peuple* (7).

(7) Introduction à l'administration des finances, p. 76, in-4.^o

J'ai cru pouvoir dire du peuple ce que M. Necker dit du ministre des finances; car si la cour ne demandoit au ministre que de l'argent, le ministre de son côté ne demandoit pas plus au peuple. On le dispensoit de toute vertu, de tout honneur,

Que falloit-il attendre d'un gouvernement qui s'étoit fait redouter au point que j'ai vu, en

de toute probité, pourvu qu'il paie; et quand l'argent paie tout, quand il est tout, plus on en a, plus on en desire.

« Les Suéones, aussi bien que nous, honorent les richesses, » dit Tacite, ce qui les a fait tomber sous la domination d'un » seul. Là ce n'est plus une monarchie tempérée et limitée par » quelques restrictions, c'est le pur despotisme ».

Est apud illos et opibus honos, eoque unus imperitat: nullis jam exceptionibus, non precario jure parendi.

(*De moribus Germanorum* 44. Traduct. de la Blettrie, revue par le p. Dotteville, 1788.)

M. Dureau de la Malle, dans un discours préliminaire, placé à la tête d'une traduction de Tacite, imprimée en 1790, attribue tous les crimes des empereurs Romains à leur besoin d'argent, et leur besoin à leurs extravagantes prodigalités, à leur infame avarice. Il est difficile de ne pas être de son avis, quand on lit avec attention Suétone, Tacite. M. Dureau de la Malle voit bien, dans l'impossibilité où se trouvoient les empereurs d'asseoir des taxes légales, et dans le détestable système de constitution qui gouvernoit Rome alors, la cause pour laquelle ils égorgeoient ceux dont ils vouloient hériter; ne pouvant pas avoir d'argent par une voie légale, ils se métamorphosoient en voleurs et en assassins. Mais comment un peuple si fier s'est-il laissé si cruellement opprimer? comment l'amour de la liberté a-t-il fait place à la plus honteuse patience dont l'histoire ait conservé le souvenir? lisez et vous le verrez; parce que les citoyens étoient divisés, et parce que, las de leurs troubles intestins, ils ont reçu comme un bienfait le joug de Sylla et celui de César: c'est ainsi que les Anglois ont obéi à Cromwel; c'est ainsi que nous finirions nous-mêmes si la convention nationale ne rallioit pas enfin tous les partis. Il n'est pas un homme bien intentionné qui puisse en douter.

1783, les paysans trembler de donner sur l'état de leurs bêtes à laine, des renseignemens que demandoit l'administration, ils craignoient que les informations que l'on prenoit n'eussent pour cause une augmentation d'impôts?

Heureusement tout est changé; et quand les agitations de la révolution seront calmées, quand à l'esprit révolutionnaire qui doit exister encore, aura, par l'effet seul du temps, succédé le véritable esprit public, tous les efforts, tous les travaux vont se tourner vers les champs; alors on verra se multiplier les prairies artificielles.

Le défaut de pâturage est en effet un des plus grands obstacles à l'augmentation des bêtes à laine: ce n'est pas que les paquis ne soient abondans dans cette province, ils le sont et beaucoup; mais quel profit peut en faire le bétail?

Tous les villages ont de vastes communes, mais elles sont administrées comme le sont dans tous les pays de la terre les biens qui *étant à tous ne sont à personne*. Ces paquis sont hérissés d'épines, ne produisent aucune plante utile et bienfaisante, ou du moins celles que la nature y feroit croître sont étouffées par les plantes nuisibles, d'autres sont inondées, etc.

La grande question de la division des communes a long-temps occupé les esprits; la révolution a fait disparaître un des grands motifs qui s'opposaient au partage, en supprimant le

droit qu'avoit le seigneur de s'en approprier le tiers : la question devient encore plus facile à discuter depuis que le code rural a reconnu le droit qu'a tout propriétaire de clôre son héritage, et depuis qu'il a fait espérer la suppression absolue du droit de parcours, l'un des grands maux qui nous soient restés des temps de barbarie et d'ignorance, où les principes de la propriété étoient méconnus, où le peuple encore dans son enfance, n'existoit que du produit de ses troupeaux, et ne connoissoit pas l'agriculture.

M. l'abbé Rozier dit : *les communaux ont été utiles et ne le sont plus. Tant que la France a été peuplée par un très-petit nombre d'hommes libres, et que le reste de la nation étoit serf, il falloit bien de toute nécessité que le seigneur concédât des terres à ses esclaves, afin de fournir à leur subsistance et à la dépaissance des troupeaux de tout genre.*

Les circonstances étant changées, les motifs d'utilité ne subsistent plus.

Si l'opinion de M. l'abbé Rozier étoit vraie en 1785, elle l'est beaucoup plus aujourd'hui.

J'ajouterai encore qu'en partageant les communes, on augmente le nombre des propriétaires, c'est-à-dire, celui des hommes qui tiennent véritablement à la patrie ; qu'on diminue le nombre de ceux qui n'ayant rien, sont

trop souvent dans la tentation d'envahir la propriété d'autrui; enfin on donne une valeur à des terres négligées et sans culture.

Je ne dissimulerai pas cependant que le partage des communes a été nuisible à beaucoup de villages; que l'agriculture y a dépéri par l'anéantissement absolu des troupeaux : mais il faut rechercher si ce mal ne vient pas beaucoup moins du partage des communes, que du mauvais emploi des communes partagées; il me semble que si depuis long-temps on avoit dirigé les travaux champêtres vers l'augmentation des prairies artificielles, vers la culture des herbes propres au fourage, si dans un temps où l'autorité pouvoit tout, faisoit tout, gouvernoit tout, on eût mis pour condition du partage l'obligation d'en convertir une partie en prairies artificielles, il n'en seroit résulté aucun inconvénient. Mais dans la manie réglementaire qui tourmentoit l'ancien gouvernement, rarement il avoit pour but l'utilité publique; il ne vouloit qu'enrichir le fisc : insensé qui ne voyoit pas que faire produire les terres, c'est enrichir l'état !

Qu'est-il résulté de cette conduite ? Les communes ont été partagées; des seigneurs en ont pris le tiers, l'ont environné de murs, et en ont interdit l'entrée au troupeau du pauvre. Celui-ci a obtenu un bout de champ, l'a cultivé

avec peine, y a fait croître quelques pommes de terre; après quelques années, la terre épuisée ne payant plus les travaux, il a fallu tout abandonner : on n'a plus eu ni légumes, ni pâtures; et le seigneur déjà très-riche a encore augmenté son vaste domaine au détriment du pauvre.

La question est donc à examiner sous une nouvelle face; et cette question d'une si haute importance ne peut être trop méditée.

Il faut considérer encore que les communes seront moins nécessaires comme pâtures, quand enfin on sera bien convaincu qu'il est possible de tirer des jachères ou versaines un parti plus utile que celui que l'on en retire aujourd'hui.

Il est bien loin d'être prouvé qu'on doive laisser reposer la terre.

Je pourrois, sans employer de longs raisonnemens, citer l'exemple des Anglois, dont les terres produisent toutes les années, et l'on sait avec quelle supériorité pour la qualité et l'abondance des grains.

On diroit vainement que la terre est meilleure en Angleterre qu'en France; car je répondrois que non : et si l'on insistoit en disant que la preuve de la supériorité de la terre se tire de l'abondance de la récolte, je répondrois encore que cette abondance est une preuve que les Anglois cultivent mieux que nous, et non pas que leur terre est meilleure; car enfin le temps

n'est pas éloigné où leur blé étoit inférieur au nôtre, où ils en recueilloient moins que nous. Mais la vraie raison de leur supériorité, la voici : l'agriculture est en honneur en Angleterre ; l'état et non pas le *metier* du laboureur est un chemin à la considération publique, à la fortune ; les enfans ne rougissent pas de l'état de leur père, et n'abandonnent pas la charue pour aller se décorer orgueilleusement d'une livrée déshonorante, ou embrasser des états pour lesquels ils n'étoient pas nés, qu'ils remplissent toujours mal. Le fils du laboureur est un laboureur lui-même ; il n'acquiert pas par quelques mois d'une étude superficielle, le droit de mépriser son père, sa mère, ses frères, plus honnêtes gens que lui, et qui se sont privés de leur subsistance pour lui procurer une fortune dont il est indigne. Les plus *grands seigneurs* ne rougissent pas d'entrer dans les plus petits détails de l'économie champêtre, qui paroissent si désagréables aux pauvres *bourgeois* de nos grandes villes ; voilà pourquoi les terres des Anglois produisent chaque année : il ne faut point chercher d'autres causes à cette fécondité.

Si à cette preuve tirée des faits, l'on ajoute le raisonnement, on verra que chaque plante se nourrit des sucres qui lui sont propres, et laisse ceux qui ne lui conviennent pas (8). C'est par

(8) Je me sers de cette expression indéterminée, qui est

cette raison que l'on prescrit, comme un moyen de laisser reposer la terre, l'attention de changer chaque année les grains qu'on y verse : cet art n'étoit pas inconnu des anciens ; Virgile en fait un précepte exprès dans le I.^{er} livre de ses Géorgiques, v. 82.

« Sic quoque mutatis requiescunt fætibus arva ».

» La terre repose en changeant de richesses ».

Delille (9).

Ainsi, ou on penseroit que les communes doivent rester cultivées en légumes, et on suppléeroit à la pâture qu'elles fournissent, en multipliant l'herbe dans les jachères ; ou on croiroit utile de laisser les communes en pâquis, et on suppléeroit aux légumes qu'on en retire aujourd'hui, en en cultivant dans les jachères.

applicable à tous les systèmes que l'on a fait sur la végétation des plantes. Voyez sur l'existence des jachères un mémoire intitulé *Restauration de l'agriculture en France, et moyen de prévenir toute disette ; par un cultivateur député à l'Assemblée Nationale (constituante)*. Ce mémoire écrit avec une simplicité de style, extrêmement attachante, renferme des vues très-saines et très-vraies ; elles méritent d'autant plus de confiance, que son auteur est cultivateur, et qu'il a l'honneur d'être fils et petit-fils de cultivateur. Il a été imprimé chez M. Baudouin, imprimeur de l'Assemblée Nationale.

(9) J'abrège infiniment ce qu'il y auroit à dire sur ce point, et je renvoie aux articles *culture* et *alterner* du dictionnaire de M. l'abbé Rozier.

Sous tous les points de vue , donc il est utile de les cultiver ; il l'est sur-tout pour engraisser les terres , en y semant des plantes que l'on enterre , quand elles sont parvenues à une certaine hauteur , et qui , augmentant la quantité de terre végétale , rendent le sol inépuisable et toujours fécond

Ainsi disparoît cette objection si souvent faite , que le défaut d'engrais empêche de cultiver constamment les terres , on y suppléeroit d'ailleurs encore par le parcage dont je parlerai dans la suite.

On se plaint du défaut de pâturages ; on veut , dit-on , accorder la culture du blé avec leur conservation (10) : le blé est la première

(10) Il est incontestable que le genre de culture qui domine dans un pays , a sur la population de ce pays une très-grande influence. Montesquieu observe (Esprit des lois , li. 23 , ch. XIV) qu'on s'est plaint souvent en Angleterre , que la multiplication des pâturages a nui à la population. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les divers systèmes qui ont été établis sur ce point , ni de discuter Stewart , Mirabeau , Hume , etc. etc. etc. Je me borne à faire remarquer que je ne conseille pas de diminuer au profit des pâturages , la quantité des terres à blé , mais seulement que je veux que la terre produise tout ce qu'on peut attendre d'elle , en la cultivant avec soin. Or , si la terre produit tout ce qu'elle peut produire , elle sera bientôt aussi peuplée qu'elle peut l'être : plus les hommes sont nombreux , plus ils sont forcés de cultiver , plus ils cultivent , plus ils multiplient. Mais il s'agit moins de rendre les hommes nombreux que de

richesse de l'état, la base de sa prospérité sans doute; mais ne pourroit-on pas laisser et con-

les rendre heureux : est-ce donc la peine de placer sur cette terre d'infortune et de misère des êtres qui y végètent quelques instans dans l'abjection et la misère, et pour qui la mort est un bienfait de la nature ?

Je n'ai jamais conçu, je l'avoue, le soin avec lequel l'ancien gouvernement faisoit calculer la population de chaque village, et faisoit dresser des tables de mortalité, à moins qu'il n'ait voulu faire le dénombrement des hommes, comme on fait le dénombrement du bétail. Montesquieu a tout dit sur la population dans ce peu de mots : *par-tout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage ; la nature y porte assez, lorsqu'elle n'est point arrêtée par la difficulté de la subsistance.* Esprit des lois, liv. 23, ch. 10.

Or, la subsistance est toujours assurée par-tout où la jouissance du produit du travail est assurée. En général, les hommes travaillent avec plaisir quand ils sont certains de gagner de quoi vivre, et sur-tout quand ils ne sont pas convaincus par une funeste expérience, qu'on gagne plus à rester oisifs qu'à travailler. L'existence des ordres monastiques et d'un clergé richement doté est, dans tous les pays catholiques, un grand obstacle au goût du travail.

Dans l'état présent de la France, tous les hommes qui aiment véritablement leur patrie, doivent faire les plus grands efforts pour ranimer l'amour du travail, affoibli nécessairement par une suite de causes trop longues à déduire, mais dans le nombre desquelles je compterai la déplorable erreur de quelques sociétés populaires, qui, s'écartant du but respectable de leur institution, ont tenu beaucoup de citoyens dans une agitation perpétuelle, incompatible avec l'amour du travail; elles ont trop oublié qu'elles ne devoient enseigner que l'amour et la pratique de la liberté, c'est-à-dire, l'amour et la pratique de toutes les

vertir en parcage tant de terrains dans lesquels on ne peut recueillir de blé, et où il ne croît

vertus. Est-ce une suite du long éloignement où nous avons vécu des affaires publiques ? Est-ce le résultat nécessaire de notre caractère mobile et léger, ou bien *des factieux auxquels il manque quelques chances pour exécuter, sous les beaux noms de liberté, des projets qui nous sont cachés ont-ils espéré de les trouver dans une grande agitation populaire ? et ce combat de l'intrigue et de l'ambition contre le patriotisme généreux et le plus crédule, n'est-il pas aussi une guerre ?*

(Discours de Mirabeau, à la séance du 28 janvier 1791).

Toutes ces causes réunies ont contribué aux étranges écarts dans lesquels ont donné beaucoup de sociétés populaires ; et ces écarts ont affoibli l'amour du travail, en en faisant perdre l'habitude.

A cette cause il faut encore en ajouter deux autres.

Le propre de toute révolution est de mettre en mouvement tous les élémens impurs, qui dans les temps calmes sont comprimés par la force des lois ; en s'agitant, ils désorganisent le corps social ; il ne reste plus de lien entre le travailleur et celui qui le paie ; l'espoir d'un désordre dont profiteront ceux qui n'ont rien, et pour qui tout moyen d'avoir est bon, entretient encore cette agitation funeste, qui détourne des occupations utiles. Toutes les idées de vertu, d'honneur sont déplacées, et des charlatans ou des fripons en imposent avec ce mot de patriote qui, comme le mot de dévôt dans l'ancien régime, semblait dispenser de toutes les vertus ; comme si l'on étoit patriote quand on n'est pas homme de bien.

Mais le temps seul peut rectifier ces erreurs qui amèneraient la dissolution de la France, si elles se prolongeoient.

La dernière cause dont j'ai à parler, est ce goût, cette habitude des armes qui ont été jusqu'aujourd'hui incompatibles avec un travail assidu et constant ; mais ces armes ont été nécessaires

que du vin , dont le moins mauvais est celui qui n'a aucune saveur , et qui le plus souvent est d'une âcreté insupportable , froid et d'une difficile digestion. Les côteaux où l'on cultive le raisin que produit ce vin sont certainement très-mal employés ; il vaudroit beaucoup mieux pour l'état et pour les propriétaires , qu'ils fussent convertis en prairies artificielles.

pour garantir l'ordre et pour maintenir les propriétés ; ces armes dont nous avons aujourd'hui un si grand besoin pour repousser nos ennemis ; ces armes nous deviendroient funestes , si l'habitude de nous en servir nous faisoit perdre le goût et l'habitude des travaux moins brillans et plus pénibles :

Au surplus , il ne faut pas nous y tromper : le grand mal de nos circonstances , le grand mal de notre révolution , c'est que nous manquons de *vertus* ; c'est que nous manquons d'instruction : il est facile de nous tromper , parce que nous ne savons rien ; il est facile de nous entraîner au mal , parce que nous n'avons pas l'habitude du bien.

De ces observations , il résulte , ce me semble , qu'aux obstacles que rencontroit autrefois l'accroissement de la population , ont succédé des obstacles d'un autre genre ; mais ils diffèrent essentiellement des premiers , en ce que par leur nature même ils ne sont que momentanés , tandis que les autres étoient inhérens au gouvernement , et perpétuels comme lui. Une législation ferme et bien dirigée , de l'esprit public dans les législateurs , de l'instruction dans toutes les classes de la société , voilà ce qui nous manque et ce que nous devons attendre du temps et des germes de perfectibilité semés de toutes parts dans notre patrie.

(Cette note est du 30 juillet 1792.)

C'est par des moyens de persuasion et d'instruction qu'on peut déterminer les propriétaires à opérer cet utile changement; car nul n'a le droit de gêner l'emploi de la propriété. C'est par des *lois indirectes*, comme dit Filangieri (11), qu'on peut arriver à ce but; mais l'instruction, je le répète, voilà le grand mobile qu'il faut employer: puissent enfin les sociétés populaires sentir tout le bien qu'elles peuvent opérer en instruisant, et tout le mal qu'elles font en voulant régir, en voulant gouverner! puissent-elles de tous les points de l'Empire tourner leurs regards vers l'agriculture, vers les travaux champêtres, unique moyen de la prospérité publique, seule source du bonheur domestique (12)!

(11) Science de la législation, t. 2, p. 148.

(12) « Les dignités de la république imposent-elles des fonctions plus nobles que l'exercice d'un art sans lequel l'industrie et le commerce tomberoient en décadence?

» Avez-vous jamais respiré dans vos riches appartemens la fraîcheur de cet air qui se joue sous cette voûte de verdure?
 » Vos repas quelquefois si somptueux valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de traire, et ces fruits délicieux que nous avons cueilli de nos mains? Et quel goût ne prêtent pas à nos alimens des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver et dans les chaleurs de l'été, dont il est si doux de se délasser, tantôt dans l'épaisseur des bois, au souffle des zéphirs, sur un gazon qui invite au sommeil; tantôt auprès d'une flamme étincelante, nourrie par des troncs d'arbres que je tire de mon domaine, au milieu

Puissent-

Puissent-elles toutes dire que le commerce des laines fait la richesse de l'état ; c'est lui qui a élevé l'Angleterre au point de grandeur où elle est arrivée ; le poëte Thompson , ce peintre si vrai de la nature , après avoir décrit la tonte des brebis , dit (13) : *Ce n'est là qu'une scène pastorale et simple ; c'est par elle cependant que la Grande Bretagne voit s'élever la solide grandeur ; par elle elle commande aux richesses des climats brûlans et attire les trésors du Soleil , sans en éprouver la rage ; par elle tous ses habitans laborieux livrés à l'agriculture , aux travaux et aux arts , animent et ornent la terre ; de là vient la puissance dont le tonnnere formidable lancé sur les vagues orageuses règne sur l'abyme et fait trembler l'univers. Il n'y a rien d'outré dans ce tableau : Thompson n'a fait qu'orner des*

» de ma femme et de mes enfans , objets toujours nouveaux de
 » l'amour le plus tendre ; au mépris de ces vents impétueux
 » qui grondent autour de ma retraite , sans en troubler la tran-
 » quillité.

» Ah ! si le bonheur n'est que la santé de l'ame , ne doit-on
 » pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion
 » entre les besoins et les desirs ; où le mouvement est toujours
 » suivi du repos , et l'intérêt toujours accompagné du calme. »

(*Voyage du jeune Anacharsis , tome III , page 204.*)

(13) Les Saisons , Poëme traduit de l'Anglois , de Thompson ,
 pag. 98.

graces de la poësie une vérité avouée de tous les politiques.

C'est le commerce des laines qui soutient l'Espagne contre toutes les causes qui accélèrent son anéantissement. Les édits appellent souvent ce commerce *le précieux joyau de la couronne* ; il en résulte la fertilisation des terres, par l'abondance des engrais, et même des terrains les plus ingrats, en y faisant parquer les brebis, usage si propre à l'amélioration des laines, et dont il sera parlé ailleurs ; il en résulteroit une population bien plus grande, vu la multitude de mesures et de manipulations secondaires qu'exige le travail des laines, vu sur-tout l'étendue qu'il seroit facile de donner à un commerce si utile, disons-même indispensable. Les manufactures de laines emploient le plus de bras ; elles emploient les femmes, les enfans, les vieillards, les infirmes comme les plus forts, et contribuent dès lors à l'aisance générale. C'est par elles que l'on réduit en pratique ce principe de politique, d'employer le plus de bras qu'il est possible ; les ouvrages en laine, même les plus grands, sont encore plus faciles que bien d'autres.

Enfin, s'il est vrai que le phisique soit essentiellement lié au moral, si celui-ci n'est vraiment que la conséquence du premier, il résulte de la multiplication des bêtes à laine, ce qui

suppose la conservation , l'augmentation des pâturages , il en résulte plus de travail , et dès-lors plus de mœurs , moins de brigandages , moins de dégradations de bois , moins de mendicité , qui vient autant de paresse , que de ce qu'il n'y a point d'ouvrage à la portée des vieillards , des femmes , etc.

S'il est vrai , comme on ne peut en douter , que le commerce des laines soit extrêmement avantageux , s'il est vrai même que ce commerce soit le seul moyen de vivifier cette *province* , engourdie dans la paresse et la misère qui en est la suite , il faut donc rendre aux pâturages une valeur , un prix qu'ils ont perdu , il faut en augmenter la quantité , ou plutôt il faut en créer , car il n'en existe plus.

Je ne parlerai pas ici de quelques obstacles qui sont communs à cette *province* comme à toutes les autres , tels que les préjugés que l'on rencontreroit parmi les habitans des campagnes , leur ignorance , leur obstination , tout cela est facile à vaincre , il faut que ne vouloir (14). Mais

(14) L'instruction peut facilement parvenir drns les chaumières les plus reculées ; la Feuille villageoise , l'excellent Journal du laboureur et la Feuille du cultivateur , en répétant des vérités élémentaires et simples , faciles à pratiquer en combattant des pratiques vicieuses , produiroient un bien incalculable et plus rapide qu'on ne pense. Les sociétés populaires ,

il en est un bien autrement important, bien autrement difficile à surmonter, je parle du vice de la race des bêtes à laine qui existent actuellement dans le pays.

Il est certain que tant que cette race abatardie ne sera pas absolument détruite et remplacée par une race plus parfaite, toutes les précautions que l'on pourroit prendre d'ailleurs seroient de la plus grande inutilité. Je discuterai cette question dans le chapitre suivant, ou je traiterai des moyens de perfectionner l'espèce. Je finirai celui-ci par l'exposé détaillé de l'éducation qu'il me paroît la plus convenable de donner aux bêtes à laine. Je serai forcé de supposer démontré ce qui ne le sera qu'en la suite, mais je crois que le plan que j'vais indiquer ne peut être mieux placé qu'ici. Dir ce qu'il faut faire, c'est assez faire connoître les moyens de vaincre tous les obstacles.

Construction et entretien des bergeries.

Tant qu'on n'aura pas adopté l'usage de faire

qui ne devroient être que des associations d'instruction et de bienfaisance, les administrations élues par le peuple et placées près de lui, les curés de campagne, voilà les moyens qu'un législateur habile ne manquera pas de mettre en œuvre. Mais le plus puissant de tous, c'est l'exemple, et l'exemple sera bientôt donné par les riches propriétaires qui vont être forcés d'habiter leurs champs.

parquer nuit et jour, et en toutes saisons, il faut bien s'occuper de la construction des bergeries, et diminuer, autant qu'il sera possible, le mal qui résulte d'une clôture trop longue.

Les bergeries doivent être tournées au nord, elles doivent être élevées au moins de dix pieds, percées par des fenêtres de quatre pieds en quarré, opposées l'une à l'autre, autant qu'il sera possible, pour que l'air circule et se renouvelle facilement.

Dans une bergerie de trente pieds en quarré, on ne doit pas mettre plus de douze ou quinze bêtes.

Il faut séparer le corps de l'étable en trois parties au moins; dans l'une on met les brebis pleines, dans l'autres celles qui ne le sont pas encore et celles qui sont trop jeunes pour porter; dans la troisième, on met les moutons, qui ne doivent avoir absolument aucune communication avec les brebis, sur-tout quand elles sont pleines.

Il seroit bon d'avoir une quatrième séparation, pour loger les agneaux, qui doivent avoir une nourriture différente de celle des moutons ou brebis; il est essentiel de les bien nourrir dans cet âge tendre, sur-tout au moment où on les sèvre.

Une précaution indispensable est d'avoir un

logement très-éloigné de celui que je viens de décrire , dans lequel on loge les brebis malades peut-être chaque brebis devrait-elle être logée séparément ; en tout cas il est certain que cela ne vaudrait que mieux , les miasmes contagieux qui s'exhalent du corps de ces animaux malades corrompent nécessairement la masse de l'air et non-seulement retardent la guérison de chaque individu , mais la rend souvent impossible. Cette observation a été faite dans tous les hôpitaux : le physique des brebis ne diffère en rien d'essentiel du physique de l'homme.

C'est sur-tout dans la construction de cette espèce d'infirmierie , qu'on ne peut trop scrupuleusement observer les précautions que j'ai indiquées pour le renouvellement de l'air , c'est surtout aux brebis malades qu'il est nécessaire.

On doit absolument séparer les beliers des brebis pendant qu'elles sont à la bergerie ; ces animaux , qui sont très-ardens , les fatiguent beaucoup , le temps que les brebis passent aux champs est suffisant pour que les beliers puissent les saillir.

Quelque soit d'ailleurs la construction qu'on adoptera pour les bergeries , il faut nécessairement qu'elles soient un peu inclinées du fond vers la porte.

On doit pratiquer au-dessous de cette porte , mais en dehors de la bergerie , une fosse pour

recevoir l'urine , à laquelle cette pente donne de l'écoulement.

Il est dangereux de laisser séjourner l'urine dans la bergerie , elle est , comme chacun le sait , remplie d'un sel très-pénétrant , qui blesse les pattes des brebis ; nous avons vu d'ailleurs combien elle doit altérer la qualité de la laine.

Peut-être seroit-il absolument nécessaire de plancheier la bergerie en dessous , d'élever ce plancher de huit ou dix pouces au-dessus du sol de la terre , et d'y pratiquer quelques trous pour l'écoulement des eaux. La laine souffriroit certainement moins d'altération sur le plancher que sur la terre. En tout cas il faut absolument que le sol de la bergerie soit très-uni , qu'il n'y ait point d'inégalités qui gênent les brebis quand elles sont couchées , point de pierres aiguës qui les blessent , etc.

Je ne puis me dispenser de remarquer ici que l'article *Bergerie* du dictionnaire encyclopédique (15) est bien étrangement rédigé. L'auteur y prescrit comme bonne une construction vicieuse , ou plutôt il dit ce que font les paysans et non pas ce que l'on doit faire : il veut que la bergerie soit tournée au midi , qu'elle n'ait

(15) Encyclopédie , édit. in-8°. t. 4 , p. 2 , p. 755. Cet article est copié de la grande Encyclopédie in-fol°.

qu'une ouverture de deux pieds quarrés, qu'elle soit planchée au-dessus, pour servir de greniers aux fourrages : mais où cet auteur a-t-il vu que la chaleur fût si nécessaire aux brebis ? Etoit-il fait pour ignorer ce qu'on lit dans le même ouvrage, à l'article *Laine*, où l'on voit ce fait (16) important que M. Daubenton a essayé à Montbard en Bourgogne, d'élever des moutons au parc, soit en été, soit en hiver ? Ils ont bien réussi, ajoute cet article ; il a eu de bonnes laines, et des toisons de deux à trois livres sur chaque mouton. Après avoir fait l'éloge des laines de l'Auxois, l'auteur de la note citée dit que si la méthode de parquer les moutons s'introduisoit dans cette province, la laine y seroit encore meilleure.

M. Daubenton d'ailleurs nous apprend (17) que c'est en 1768 qu'il a fait parquer ses brebis ; qu'il les a fait parquer nuit et jour, en plein air, sans aucun abri ; que le parc étoit placé au nord, dans l'endroit le plus froid du canton ; il y a éprouvé des froids qui ont fait baisser le thermomètre de Réaumur jusqu'au quatorzième degré et demi au-dessous de la congellation ; il y

(16) *Idem*, t. 19, p. 1, p. 435, à la note.

(17) Voyez l'instruction pour les bergers, et les mémoires qui sont à la suite.

a essuyé des vents très-froids, des pluies, le givre, le brouillard, la neige, loin d'en être incommodés ils étoient plus forts que ceux enfermés dans les bergeries; les mères ont mis bas dans ce temps, ni elles ni leurs agneaux n'ont été incommodés.

Tous les bons économès, tous les physiciens éclairés, conseillent de faire parquer les brebis en toute saison; le froid ne leur est donc pas nuisible, c'est mal-à-propos que l'on prescrit une construction de bergerie propre à les tenir chaudement.

Mais il n'est pas étonnant que cet article soit rempli d'erreurs, il est copié en entier de la Maison rustique (18), ouvrage aussi mal fait qu'il en existe. Il faut avouer que ce n'étoit pas à une telle source que devoit recourir un écrivain admis à l'honneur de travailler à l'ouvrage important de l'encyclopédie.

Revenons à la construction des bergeries.

On devroit se contenter de couvrir la bergerie en clayonnage, les vapeurs qui s'exhalent du fumier et du corps des animaux, et qui tendent par leur nature à s'élever, pourroient s'échapper et ne corromproient pas l'air de la bergerie : il est aisé de conclure de cette observa-

(18) Edit. de 1763, t. 1, p. 10 et p. 234.

tion, qu'il ne faudroit, en aucun temps, faire servir le dessus de l'étable de greniers pour les fourrages, les fourrages, et sur-tout l'avoine, s'échauffent beaucoup, ils fermentent; on peut facilement s'en convaincre par l'odeur que l'on sent quand on en approche; cette fermentation est nécessairement nuisible et ne contribue pas peu aux maladies des brebis.

Il est de la plus grande importance de tenir les brebis très-proprement, quoiqu'en pensent les paysans, et d'après eux la nouvelle Maison rustique: ce pitoyable ouvrage ne mériteroit d'être cité ni réfuté, si l'on ne savoit que quelques gens de la campagne en font leur oracle, leur guide; on y lit, qu'il faut nétoyer une fois ou deux, tout au plus, tous les ans. Mais quel est l'animal qui pourroit vivre dans une telle mal-propreté? Comment la laine peut-elle être propre? Comment le corps des brebis peut-il être sain? Elles se roulent dans la fange, le sel très-pénétrant de l'urine ronge la laine et l'altère, les vapeurs corrompues qui s'exhalent du fumier les empoisonnent; en vérité il est honteux d'être forcé de répéter si souvent des vérités si triviales.

Il n'est pas d'homme, qu'on le suppose aussi ignorant, aussi grossier que l'on voudra, il n'est pas d'homme qui ne doive être frappé de ces observations, en sentir la justesse. Elles n'ont

pas échappé à un auteur estimable (19), qui a réuni en corps ce que nous avons de mieux sur l'économie champêtre. J'observerai seulement qu'il n'a pas su combien les bêtes à laine sont tenues mal - proprement, il n'est aucune *province* où ces abus soient aussi excessifs que dans celle-ci ; pour moi, qui l'ai souvent vu par mes yeux , je dois dire qu'on ne peut approcher d'une bergerie sans être suffoqué par l'odeur infect qui s'exhale , et sans , par un mouvement involontaire, plaindre les malheureux animaux abandonnés à une telle mal-propreté.

Pour la réparer il faudroit donner aux brebis de la paille nouvelle tous les jours , ou au moins tous les deux jours, leur en donner très-abondamment ; et chaque fois qu'on change cette litière enlever l'ancienne , qui ne doit pas , quoiqu'on en dise , pourrir dans l'étable , les brebis s'en porteront mieux ; la laine en sera meilleure, les maladies plus rares , etc.

Mais , dit-on , il est nécessaire que le fumier pourrisse ; j'ai répondu en partie à cette pitoyable objection, mais pour ne laisser aucun pré-

(19) Gentilhomme , cultivateur , t. v , p. 232 , 233.

Je ne parle ici ni des mémoires de M. Daubenton , ni du cours complet d'agriculture , aux articles *Bergerie* , *Mouton* , *Laine*. On trouve dans ces ouvrages l'expression de toutes les vérités , et la réfutation de toutes les erreurs.

texteau préjugé, à l'avarice, à la paresse, j'avouerais qu'il est nécessaire que le fumier pourrisse ; mais qui peut ignorer qu'il est pour cela des moyens bien au-dessus du séjour dans la bergerie ? C'est de le mêler avec des terres, de l'enterrer ensuite et de le laisser séjourner dans la fosse pendant une ou plusieurs années. Le choix des terres, le temps du séjour dans la fosse dépendent de l'espèce de fumier, de la nature du terrain que l'on veut engraisser (20).

Un économe éclairé fait facilement ces observations : ce n'est pas ici le lieu de les étendre davantage, je finirai par observer que l'urine fait une des bases principales du fumier ; ce sont les sels qu'elle renferme qui donne au fumier cette force qui féconde la terre ; cette urine n'est pas perdue au moyen de la construction que je propose, on la rassemble dans la fosse (21) qui est devant l'étable, et on peut ensuite la verser sur le fumier qu'on rassemble chaque jour.

Nourriture des brebis.

La nourriture des brebis n'est pas moins im-

(20) Voyez le Socrate rustique de M. Hirzel.

(21) Il faut observer néanmoins de ne pas laisser séjourner l'urine près de la bergerie, il s'en exhaleroit des vapeurs nuisibles. Il faut donner à la fosse une pente qui entraîne l'urine au loin.

portante que le logement, et n'est pas moins négligée; j'ai déjà observé qu'on les nourrissoit de paille de poids et de foin tel qu'on le recueille dans nos prairies, mais ce foin n'est pas choisi, on ne prend pas garde si parmi les herbes qui le composent il n'en est pas de dangereuses pour les bêtes à laine; quant à la paille de pois, je la crois un peu dure, difficile à mâcher, peut-être même à digérer, je pense cependant que cette paille est moins dangereuse que le foin commun, il me paroît qu'il faudroit choisir avec soin les herbes que mangent les brebis. Je vais parler successivement des plantes qu'on leur donne ou qu'on peut leur donner, et je ferai sur chacune quelques observations.

AVOINE. Cette plante est trop connue pour qu'on en fasse la description, on n'examinera pas non-plus quelle est la culture qui lui convient, dans quelle terre elle doit être semée, etc. On trouve dans un grand nombre d'écrivains modernes (22) tout ce qui regarde ces objets si intéressans; je ne parlerai ici de l'avoine qu'autant qu'elle sert de nourriture aux bêtes à laine, et je chercherai d'abord s'il est vrai, comme on le pense communément dans ce pays que les chaumes d'avoine sont nuisibles aux brebis.

(22) Voyez sur-tout le cours complet d'agriculture, au mot *Avoine*.

Cette opinion ridicule, quand on lui donne trop d'étendue, est cependant de la plus exacte vérité restreinte dans ses justes bornes.

Les chaumes d'avoine ne sont certainement pas nuisibles aux bêtes à laine immédiatement après qu'elle est coupée; on se persuadera difficilement en effet que la paille au moment où le fruit en est séparé, ne tire plus que des sucsmalfaisans de la terre, qui, lorsque le fruit y étoit joint, lui en fournissoit de très-bienfaisans.

On ne croira qu'avec peine que la paille d'avoine, qui est une nourriture saine lorsqu'elle est détachée de la terre, soit un poison quand elle y reste jointe. Aussi n'a-t-on jamais vu de mauvais effets résulter de la pâture prise sur des chaumes d'avoine récents.

Il n'en est pas de même de ceux dont l'avoine est séparée depuis long-temps, il sont très-dangereux. On sait que l'avoine recueillie doit se remuer souvent, au moins tous les mois, sinon elle s'échauffe, se corrompt et cause aux bestiaux, comme le foin corrompu, diverses maladies très-dangereuses, comme la gale, la maladie du feu, aux chevaux, la morve, le farcin, etc. On sait encore qu'en coupant l'avoine il en tombe beaucoup sur la terre. La mauvaise méthode de ce pays de la couper à la faux et de ne l'enlever que long-temps après qu'elle est fauchée, en fait perdre encore plus; ce sont ces grains qui s'échauf-

fent et qui fermentent , sur-tout dans les années humides , au moment où la germination commence. Ces grains sont vraiment un poison dangereux , et on ne peut éviter ce pâturage avec trop de soin.

Cependant , lorsque j'ai consulté les agriculteurs , je n'ai pu tirer aucune lumière sur cet objet , et ce n'est qu'en recherchant soigneusement les causes de cette opinion que j'ai découvert celle que je viens d'indiquer.

L'avoine n'est pas seulement nuisible , lorsqu'on la laisse sur la terre , elle ne l'est pas seulement lorsqu'elle est véritablement corrompue , il y a des chevaux à qui elle donne des maladies ; et en général les bons économes rendent ces alimens rares. On trouve dans l'Esprit des Journaux du mois de juin 1782 , pag. 337 , un extrait du Journal de Paris , qui contient une observation très-intéressante , et qui vient à l'appui de ce fait. Les auteurs du Journal de Paris proposent , pour éviter une partie du danger que courent les animaux nourris d'avoine , de convertir cette avoine en pain. *L'animal* , disent les Journalistes , page 339 , *en consommeroît moins sous cette forme , et seroit tout à la fois mieux nourri et mieux portant* (23). Je crois cette idée très-vraie. Ce n'est

(23) Je ne dois pas dissimuler cependant que M. l'abbé

pas ici le lieu d'en donner les preuves ; mais pour tirer de ce fait des conséquences relatives à l'objet actuel , je dirai qu'il ne faut donner que très-peu d'avoine aux brebis , qu'il faut la choisir avec soin ; et qu'enfin , pour engraisser les moutons , on feroit bien de moudre cette denrée , de la réduire en farine , et d'en faire ensuite un pain qu'ils mangeroient sans doute avec avidité , car je ne connois aucune espèce d'animal frugivore pour qui le pain ne soit un aliment très-agréable , je pense que cet engrais bien ménagé donneroit à la chair de mouton une saveur , une fermeté qu'elle acquiert assez difficilement ; cet engrais seroit plus prompt que tous les autres , et ne seroit pas plus dispendieux ; mais il faut réserver cette nourriture pour le moment de l'engrais , il seroit peut-être dangereux de le donner dans un autre temps.

Le résultat de tout ceci est qu'il ne faut pas faire pâturer les brebis dans des chaumes d'avoine siés depuis plusieurs jours , parce que les grains restés sur la terre s'échauffent et se corrompent.

Mais comme il faut tirer de la terre le plus grand produit dont elle est capable , je pense qu'il seroit bien avantageux d'imiter l'exemple

Rosier semble craindre que par cette préparation on ne facilite trop la digestion d'une nourriture qui doit être très-solide pour exercer suffisamment les jeunes estomachs.

des

des Anglois ; ils font croître des herbes dans des champs d'avoine nouvellement sciée ; ces herbes étant fort tendres sont du goût des brebis ; elles dédaignent alors , non-seulement le chaume , mais même l'avoine qui commence à pousser. Cette utile pratique est due à Milord *Townsend* , elle est trop peu connue dans ce pays où il seroit si facile de la naturaliser.

C'est à quoi fait allusion un de nos meilleurs poètes , quand il dit ;

- » C'est toi qui le premier instruisis ta patrie
- » A revêtir les monts des dons de la prairie ,
- » A contraindre les champs depuis peu moissonnés ,
- » D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés (24). «

La paille d'avoine fournit aussi un fourrage très-précieux , soit qu'on la donne et qu'on la coupe en vert pour la laisser ensuite sécher comme du foin , soit qu'on la donne seule après que le grain a été battu.

Je pense que sous la première forme elle ne doit être donnée aux brebis que très-moderément , quoiqu'elles en soient très-avides ; cette nourriture leur distendrait l'estomach , leur gonflerait le foie , et leur occasionneroit des maladies fort dangereuses.

(24) Les Saisons. L'Automne , v. 487. Edit. d'Amsterdam , 1773.

Quant à l'avoine coupée en vert, et mise à sécher pour en faire du foin, c'est un fourrage supérieur à celui que l'on recueille dans nos prairies, autant que d'excellente herbe pleine d'un suc alimentaire exquis peut l'être à des plantes nuisibles pour la plupart et sans qualité nutritive. Cette espèce de prairie artificielle n'est pas connue dans ce pays; je ne puis trop exhorter les cultivateurs à l'y naturaliser, principalement à la suite des années où le foin naturel a manqué; c'est encore un moyen de plus de rendre utiles les jachères, qui, je dois le dire à chaque page, ne sont dues qu'à la misère du peuple, à l'ignorance des agriculteurs et à l'insouciance du gouvernement. Ce foin conviendrait parfaitement aux brebis, il leur fornirait pour l'hyver une nourriture très-saine et n'étant composée que de plantes graminées de bonne qualité, il auroit moins besoin que d'autre fourrage d'être mêlé de plantes aromatiques.

Chacun connoit l'usage de la paille d'avoine, et sait combien elle est plus utile à tous les animaux que le foin qu'on leur donne si souvent. Il n'est personne qui ignore ce proverbe, résultat de l'expérience : *cheval de paille, cheval de bataille, cheval de foin, cheval de rien.*

Au reste la paille d'avoine seroit encore meilleure si l'on renonçoit enfin à la ridicule pratique de la laisser sur terre long-temps après qu'elle

est coupée, les habitans de la campagne pensent que cela est nécessaire pour faire, comme on dit, *renfler les grains*. Mais l'expérience devroit leur avoir appris que le grain ainsi renflé ne renferme que de l'eau, et qu'il est d'un usage très-dangereux si on le donne immédiatement après l'avoir battu, la paille s'altère, se pourrit, etc. On ne peut trop exhorter les agriculteurs à couper leur avoine quand elle est mure, à la couper à la faucille, à occuper à cette récolte un grand nombre d'ouvriers pour qu'elle se fasse plus vite, à la javeler très-promptement et à la serrer bien sèche dans leur grange.

BASILIC. Il y a deux espèces de plantes qui portent ce nom, *le grand et le petit basilic* (25). Elles ont à peu-près les mêmes propriétés. Elles sont l'une et l'autre, aromatiques, cordiales, céphaliques. La première possède cependant ces vertus dans un degré plus éminent que la seconde.

Cette plante vient sans culture dans les lieux secs et pierreux. Elle ne convient peut-être pas autant aux brebis que la plupart des autres plantes aromatiques, parce que les côtes sont

(25) Le premier est *clinopodium origo simile elatius majori folio* de Gaspard Bauhin, ou *clinopodium vulgare* de Linnée, le même que les Allemands nomment *Wilde Basilien*.

Le second est le *thymus acinos* de Linnée, ou le *clinopodium arvense ocymi facie* de Bauhin, en allemand *stein pollen*.

nombreuses et dures ; il seroit cependant bon d'en mettre quelques tiges dans le foin qu'on leur donne.

Il importe d'observer ici qu'aucune nourriture ne convient aux bêtes à laine comme les plantes aromatiques. C'est un fait très-certain que dans les lieux où ces plantes croissent abondamment la chair du mouton a une saveur vainement désirée par-tout ailleurs , et cette nourriture qui influe sur la chair doit aussi influencer sur la laine.

Ce n'est pas tout , les plantes aromatiques peuvent encore avoir un autre usage non moins précieux ; elles peuvent servir à parfumer les étables ; il seroit bon d'y en brûler chaque jour plusieurs poignées , sur-tout pendant l'hiver. On sait combien cette précaution si simple , si facile peut contribuer à purifier l'air , à chasser les vapeurs malfaisantes ; pestilentielles qui s'exhalent du corps de ces animaux rassemblés , renfermés ; il seroit même utile de faire quelques faisceaux de ces plantes aromatiques , et de les distribuer dans différentes quartiers de l'étable. Le basilic de jardins (26) est fort propre à cet usage ; son odeur est très-forte , très-pénétrante. Combien de richesse l'homme n'a-t-il pas sous la main et qu'il dédaigne !

(26) *Ocimum hortense*.

BLÉ DE TURQUIE ou MAYS. Les avantages que l'humanité retire de ce grain sont infinis, dit M. Bomare, une grande partie des hommes et des animaux en font leur nourriture (27).

J'ignore si jusqu'à présent on a donné du mays aux bêtes à laine, mais je crois la chose assez importante pour l'essayer. Personne n'ignore que les fameux cochons de Naples, qui pèsent jusqu'à cinquante livres, et dont le lard est si savoureux, si ferme, personne, dis-je, n'ignore que ces cochons ne sont nourris que de mays. En *Bresse*, en *Bourgogne*, en *Franche-Comté*, où on en cultive une très-grande quantité, c'est un objet important de commerce, on en engraisse les volailles; les chapons de *Bresse*, si estimés, et qui pèsent jusqu'à douze livres, ne sont engraisés que de mays: il n'en faut pas plus sans doute, pour déterminer à essayer si cette nourriture convient aux brebis; pour moi je suis persuadé que réduite en pâte elle fourniroit un excellent engrais pour les moutons, meilleur sans doute que l'avoine dont je viens de parler.

La culture du mays est des plus faciles; on le plante après l'hyver, dans des terres fortes, grasses; pour le faire pousser avec vigueur il suffit de biner le pied de la tige lorsqu'elle est à peu-près à moitié de sa hauteur.

(27) T. 1, in-4°. p. 475.

Je ne m'étendrai pas sur les avantages sans nombre qui résulteroient de l'augmentation de cette plante, elle peut être de la plus grande ressource dans les années de disette. Mêlée avec deux tiers de blé le mays fait un pain très-savoureux, on peut même diminuer la proportion du blé, le pain est toujours bon, et au besoin on fait avec le mays seul un pain qui vaut certainement mieux que celui qui n'est fait que de seigle ou de blé-sarrazin.

CYTISE. Virgile dit :

» Florentem cytisum sequitur lasciva capella «.
(*Ecl.* 2 , v. 64.)

Mais de quelle espèce a-t-il voulu parler ? Miller en compte onze, dont chacune a un grand nombre de variétés (28).

Cette plante n'est cultivée dans ce pays que pour orner les jardins ; je crois cependant qu'on pourroit en tirer grand parti pour parfumer les fourrages, alors les deux espèces les plus utiles, parce qu'elles exigent fort peu de culture, seroient ou celui dont Bomare parle sous le nom de *Trifolium des jardiniers à feuilles lisses et arrondies*, ou le grand cytise des Alpes.

Au reste, ni l'une ni l'autre ne peut jamais être mise en culture réglée, le travail qu'elles exige-

(28) Dictionnaire des Jardiniers, au mot *Cytisus*, t. 2, p. 751.

roient surpasseroit le profit qu'on pourroit en retirer. Je ne l'indique ici que parce que je crois si utile de multiplier les plantes aromatiques, que je ne veux passer sous silence aucune de celles qui pourroient réüssir dans ce pays

Je ne dirai rien de la culture qui lui convient, parce qu'il est impossible d'en faire une culture vulgaire. Ceux qui voudroient en avoir quelques plans peuvent aisément consulter les auteurs qui en ont traité, et notamment Miller (29) et l'abbé Rozier (30). A ces respectables autorités ils peuvent joindre celle de la Maison rustique (31), en ne lui accordant toutefois qu'une très-médiocre confiance.

FÈVE. J'ai peu de choses à dire de ce légume. Je me bornerai à observer que c'est un mauvais usage de donner la paille de fève aux moutons, comme on le fait dans ce pays très-communément; cette paille est remplie de côtes très-dures, nécessairement difficiles à mâcher; d'ailleurs l'usage de cet aliment peut être dangereux, il échauffe beaucoup, il faudroit dès-lors le donner très-moderément; enfin, je puis attester par expérience que les brebis mangent cette paille sans goût, et qu'elles préfèrent presque tous les autres alimens.

(29) *Ubi supra.*

(30) T. 3, p. 621.

(31) T. 1, p. 2, L. 3, ch. 3. p. 509.

Mais comme il ne faut échapper aucune occasion de placer une observation qui peut être utile et qui peut inspirer une juste horreur contre un gouvernement qui traitoit les hommes avec tant de mépris , je dois rappeler l'inhumanité qu'il y a de nourrir de petites fèves vulgairement appelées *faverolles* , les malheureux condamnés aux galères de terre , je les ai vus dans le temps , et ce n'est pas sans horreur , bornés à ce seul aliment sans saveur, lourd, cuit à l'eau seule, tel que les gens riches ne le donneroient pas aux animaux qui servent à leurs plaisirs.

Sans doute les déserteurs sont coupables , puisqu'ils ont manqué au serment qu'ils ont fait à la patrie , il est juste qu'ils soient punis , ils ont dû l'être dans tous les temps ; mais la perte de la liberté, mais la honte, mais les travaux publics ne sont-ils pas des punitions assez sévères ? et comment des hommes ont-ils jamais pu refuser à des hommes la nourriture qui est nécessaire pour les soutenir ? Il faut espérer que la postérité aura peine à concevoir une telle barbarie.

GENET ÉPINEUX (32). *On fait usage de ce*

(32) Cette plante porte le nom de *Jong Marin* , *Ajonc* , *Landes* en Bretagne , *Brusque* en Provence ; c'est le *Genista spartium majus folis aculeis brevioribus et longioribus* de Tournefort , le *Ulex europæus* de Linnée , le *Furze* ou *Gorve* des Anglois.

genet épineux, dit Bomare (33), dans les pays où il croît naturellement pour nourrir le bétail quand les autres fourrages sont rares.

De ce passage, et de l'usage usité en *Bretagne*, en *Provence*, en *Forez*, on doit conclure qu'il seroit très-utile de cultiver dans cette province le *genet épineux*.

On retireroit de cette culture des avantages assez nombreux.

1°. Dans les temps où le fourrage est rare, on le recueille, on le bat pour en rompre les épines, et alors le bétail le mange avec plaisir.

2°. Si on l'entasse avec des feuilles, il fermente, il pourrit et donne un très-bon engrais.

3°. En *Normandie*, en *Bretagne*, dans une partie du *Poitou*, on cultive le *genet* pour suppléer au bois qui est très-rare dans ces provinces, il est fort bon pour chauffer les fours, cuire la chaux, pour tous les feux qui ne demandent qu'un bois mince et léger.

4°. Le *genet* sert à faire des haies vives impénétrables; il sert souvent en Angleterre à cet usage.

5°. On lit dans le *Journal économique* du mois de novembre 1756, que le *genet commun*, *genet à balais* (34), peut servir à faire du fil; que pour

(33) T. 3, p. 44.

(34) *Spartium scoparium* de Linnée, *Common Broom* des Anglois.

cela il suffit de faire sécher les rameaux au soleil , et rouir comme le chanvre. L'ajonc dont je parle ici ne diffère du genet commun par rien d'essentiel , le port des deux arbustes est à peu-près le même , on pourroit dès-lors tirer le même parti de l'un que de l'autre. Au reste je n'insiste pas sur cette dernière propriété.

Mais il faut observer :

1°. Que le bois est devenu d'une cherté très-considérable dans ces départemens , que quoique les forêts y soient très-nombreuses , très-étendues , le bois de construction est hors de prix ; qu'il importe beaucoup à l'état et aux particuliers de trouver moyen de diminuer la consommation des bois utiles , et de faire baisser le prix de cette marchandise de première nécessité.

2°. Qu'il y a quantité de terrains qui ne paroissent propres à aucune espèce de culture , et où le genet épineux croîtroit vraisemblablement fort bien. J'ai vu dans les Vosges des espaces immenses couverts de plantes stériles , inutiles , et qui pourroient facilement être remplacées par le genet. Il y a près de Nancy, sur la route de Neufchâteau , sur celle de Toul , des terrains de plusieurs lieues de longueur , sur une largeur considérable , absolument incultes ; la terre peut-être mauvaise , peu propre au blé , ou à toute autre graine , le voisinage des bois peut augmenter encore la difficulté d'y en cultiver ; et je suis per-

suadé qu'on ne pourroit mieux faire que d'y planter du genet épineux.

Il n'est personne qui ne connoisse dans le voisinage du lieu qu'il habite, des terrains qui paroissent *impropres* à toute production. Il faut essayer d'y cultiver du genet.

La plupart des hayes qui servent de clôture à nos propriétés, ne sont d'aucun rapport, elles présentent, pendant une grande partie de l'année, un aspect hideux, le genet n'a pas ces deux inconvéniens, ou les a à un moindre degré.

Enfin tous les terrains qui sont à la lizière des forêts, qui sont absolument perdus et pour l'agriculture et pour le bois, devroient être couverts de genet, les avantages que j'ai détaillés suffisent sans doute pour en faire sentir l'utilité.

Je ne pense pas néanmoins que ce fourrage soit d'une qualité bien supérieure pour les bêtes à laine, je n'en ai jamais fait l'essai, je crois qu'il doit être dur et n'avoir pas beaucoup de saveur. Cependant les bestiaux ne le dédaignent pas, il peut suppléer à d'autres de meilleure qualité, et comme il croît dans des terrains qui ne conviennent à aucune autre plante, on ne peut que gagner à en cultiver (35).

GRAMEN. Gramen est un mot générique qui

(35) Cours complet d'agriculture, t. 8, p. 265.

convient à toutes les espèces de plantes de l'immense famille des chiendents. Ainsi le blé, l'avoine, la canne à sucre, etc. etc. sont des graminées. Je ne parlerai ici que d'un petit nombre.

1°. Le *millet* est fort connu et n'a besoin d'aucune description; la culture n'en peut être que très-utile. Personne n'ignore qu'il fournit une nourriture très-saine, très-légère, et qui a presque toute la saveur du riz; les bestiaux aiment beaucoup la paille de millet, qui, d'ailleurs, leur convient parfaitement. Il faut cependant observer qu'il épuise un peu la terre, qu'ainsi il doit être cultivé avec modération, il vient dans les terres légères et même sablonneuses.

On cultive en Italie, en Suisse, et même dans quelques provinces de France, comme dans le *Bourdellois*, une autre espèce de millet, qui vient d'Afrique, et qu'on nomme *sorgo*, ou *sorgho*, ou *sorghum*, *holcus sorgum* de Linnée.

C'est de toutes les plantes connues celle qui graine le plus, sa culture n'est pas pénible, il lui faut une terre grasse et humide. Sa graine sert à nourrir la volaille, En Italie les pauvres en font un pain bien préférable à celui de sarrasin dont se nourrissent les habitans des Vosges, il fournit une paille très-abondante et très-agréable aux bestiaux. Il seroit bon d'introduire cette culture dans ce pays, il seroit au moins avantageux de l'essayer. L'utilité qu'on en peut retirer est bien faite

pour contrebalancer la peine que donnent ces essais ; seulement il faut remarquer que la chaleur semble lui être nécessaire , et que jusqu'ici il n'a très-bien réussi que dans le midi de la France.

2^o. Le *panis* ne diffère en rien d'essentiel du millet commun. Lémery prétend que c'est la même plante ; je ne lui connois aucune propriété bien intéressante ; ce qu'il faut seulement remarquer c'est que les bestiaux en mangent avec plaisir.

3^o. Mais ce qui mérite une attention spéciale , ce qui doit commander l'attention de tous les bons cultivateurs , c'est la multiplication des espèces de *gramens* propres aux prairies naturelles. Il est impossible de ne pas voir que nos prairies ne renferment que très-peu de plantes saines et bienfaisantes ; que l'état d'abâtardissement de tous nos animaux domestiques , leur foiblesse , tiennent en très-grande partie à cette cause. Il faut donc les améliorer ; on ne peut les améliorer qu'en multipliant les plantes salutaires qui croissent spontanément , et en détruisant les autres.

Cet ouvrage n'est pas un traité sur la culture des prairies ; mais il me paroît si impossible de rétablir ou de perfectionner l'espèce des bêtes à laine , si l'on ne rétablit nos prairies , que j'insiste avec toute la force dont je suis capable sur ce point essentiel ; j'en ai déjà parlé , j'y reviendrai encore , je me borne ici à quelques observations.

Les bons écrivains d'agriculture indiquent les *gramens* les plus propres à nos prairies, chacun de nous les connoit, chacun de nous les distingue des plantes nuisibles et malsaines qui les étouffent, et personne ne songe à en recueillir séparément la semence, on la laisse mêlée, on l'amasse dans le foin, on la vend, on l'achète sous le nom de *fleur de foin*; il seroit pourtant bien facile de prendre les diverses espèces de *fromentals*, de *paturin*, etc. de les recueillir et de les cultiver séparément; cette recolte de semence se feroit par les enfans qu'on laisse si honteusement croupir dans l'oisiveté, qui tôt ou tard les mène à la débauche et au crime : on les cultiveroit dans un canton séparé, on veilleroit avec soin à ce qu'il ne s'y mêle aucune plante étrangère; on pourroit alors faire la recolte encore plus facilement, et d'année à autre la semence se multipliant on pourroit y destiner une plus grande étendue de terrain.

Je recommande cette expérience à quiconque a une toise de pré, et aime un peu son pays.

Je ne ferai pas ici l'énumération des plantes propres aux prairies (36), ni de celles qui leur

(36) Cette énumération se trouve faite avec beaucoup de soin dans le Cours complet d'agriculture de M. l'abbé Rozier, t. VIII, art. *Prairie*; ceux qui aiment véritablement les travaux champêtres ne peuvent trop lire et relire cet excellent ouvrage.

On fera bien de consulter aussi les démonstrations élémen-

sont nuisibles ; je le répète , je ne parle des prairies que parce qu'il est impossible de rien faire sur les bêtes à laine , si on n'améliore pas nos prés ; qu'on essaye de donner aux brebis de ce foin choisi , recueilli avec soin , et qu'on juge des bons effets qui en résulteront ; je n'hésite pas à le dire , avec une quantité de nourriture moitié moindre , elles prospéreront plus , elles seront plus fortes , mieux portantes.

Mais entre toutes ces plantes , les graminées doivent être choisies , elles ont toutes un goût sucré , sur-tout vers les nœuds , c'est peut-être ce goût qui détermine les animaux à leur donner la préférence sur tous les autres.

Si , comme beaucoup d'écrivains le pensent , le blé , l'avoine , l'orge , ne sont que des graminées que la culture a perfectionnées ; que ne doit-on pas attendre de travaux bien dirigés et suivis avec quelque constance pour l'amélioration des plantes de cette espèce qui croissent spontanément dans nos prairies ! L'agriculture est encore au berceau parmi nous , nous avons toujours marché entre deux écueils qu'il est temps

aires de botanique , t. 3 , p. 300 , édit. de 1778 ; on y trouvera le nom & l'indication des graminées qui forment nos prairies.

Voyez encore le dictionnaire des jardiniers , traduit de l'Anglois de Miller , au mot *Gramen* , t. 3 , p. 533.

enfin d'éviter. Nous avons suivi une routine aveugle, sans aucun principe, ou nous avons été dupes de la charlatannerie de quelques hommes qui, sans avoir vu croître un épi, du fond de leur cabinet, conseilloient des expériences ruineuses.

C'est vers des pratiques simples, journalières, faciles, qu'il faut diriger les travaux de perfectionnement, n'envions pas au temps ses succès. il seroit insensé d'espérer que tout-à-coup on améliorera nos prairies, qu'on y détruira la douve, la mousse, l'ajonc, et qu'on la remplacera par des graminées soigneusement choisies. Mais ce bien peut arriver assez promptement si chaque homme un peu intelligent veut s'en occuper pour son compte.

J'en finirai pas cet article sans dire que le chien-dent qui croît dans les rues, et dont la racine entre dans les tisannes rafraichissantes, sert aux médecins vétérinaires, qui en font mêler une grande quantité dans le foin lorsque les animaux qui doivent le manger sont échauffés (37), il pourroit peut-être servir de remède aux brebis contre la

(37) C'est le *gramen spicâ triticeâ repens vulgare canintum diotum*; Ray. Syn. 2. p. 247.

Triticum calicybus fubulatis quadri floris acuminatis Lin. Sp. plantarum 118. édit. 3.

C'est ce que les Anglois appellent *dogs-grass*, *quick-grass* ou *couch-grass*.

fièvre, ce n'est ici qu'une conjecture qui n'est appuyée sur aucune autorité, mais on peut essayer. On sait d'ailleurs que quand les chiens se sentent malades, ils mangent du chiendent, c'est une preuve des vertus de cette plante si commune; la nature a entassé des trésors sous nos pas, et nous allons au loin chercher des biens imaginaires.

LIERRE - TERRESTRE (38). J'ignore s'il est vrai, comme Bomare dit qu'on l'assure, que le lierre-terrestre effrite les *prairies où il se trouve*.

Si cela est il seroit très-dangereux d'en laisser croître en quantité dans les prairies, qui, bientôt épuisées de sels, auroient besoin d'engrais. La culture de cette plante ne pourroit être dès-lors que dispendieuse. Aussi, avant que cette opinion soit détruite (si elle doit l'être), je n'ose conseiller la culture de cette plante. C'est cependant une des plus utiles que je connoisse; ses propriétés médicinales sont très-nombreuses; elle convient d'autant plus aux brebis qu'elle est aromatique, elle est tendre, facile à mâcher; elle est d'ailleurs d'une culture facile, elle vient dans tous les terrains, etc.

(38) Cette plante, qu'on nomme aussi *terrete*, *herbe de St. Jean* et *rondelette*, est le *calamintha humilior rotundior folio* de Tournefort, le *glechoma hederacea* de Linnée, en Anglois *ale hoof* ou *ground ivy*.

LUPIN (39). Si les propriétés nombreuses qu'on attribue à cette plante existent réellement, il faut avouer que c'est une négligence impardonnable des laboureurs de n'en pas cultiver, et une faute grave du gouvernement de ne pas en avoir encouragé la culture.

On sait de quelle réputation jouissoit le lupin dans l'ancienne Rome; on en plantoit dans les terres pour les engraisser. Pline en fait l'éloge, comme d'un excellent fumier; Columelle le met au premier rang de tous les légumes, et Virgile conseille de semer du blé dans les champs qui ont été plantés de lupins l'année précédente, il sert à cet usage en Espagne, en Portugal, et sur-tout en Toscane.

Autrefois le lupin fournissoit aux hommes une nourriture qu'ils regardoient comme très-bonne et très-saine; aujourd'hui, soit que l'espèce soit dégénérée, soit plutôt que nos estomachs soient très-affoiblis, nous ne pouvons plus digérer le lupin, et nos médecins nous l'interdisent. Pour moi, je ne puis croire qu'il soit aussi dangereux que le pense Hoffman; le peuple en mange en Italie, et il n'en résulte aucun inconvénient. Peut-être

(39) *Lupinus sativus flore albo* de Bauhin.

Lupinus albus. Linnée.

En Anglois *lupiné*.

est-ce un aliment lourd pour ces hommes dont l'estomach est usé par des excès de tous les genres, par des débauches de toutes espèces ? Je le crois ; ils digèrent difficilement les lupins. Mais que digèrent-ils ? Foibles et efféminés qu'ils sont, osent-ils se comparer aux Romains, ces hommes dont la force physique et morale est si au-dessus du vraisemblable pour les petits êtres de nos jours ? osent-ils se comparer à nos laboureurs qui, quoique bien inférieurs aux anciens, sont bien au-dessus de nos foibles citadins ? C'est à eux que les lupins conviennent ; qu'ils en cultivent, qu'ils en mangent, je leur annonce hardiment qu'ils n'en seront point incommodés, et que le produit immense qu'ils en retireront les dédommagera bien amplement des travaux médiocres qu'il exige.

Toute terre convient au lupin ; la plus maigre, la plus usée, les terrains secs, sablonneux, sont cependant ceux qu'il préfère ; il ne demande point de culture, il suffit de labourer la terre une fois, on les sème en février et mars : quelque léger que soit le labour, quelque soit la manière dont ils sont semés ; ils ne demandent plus aucun soin jusqu'aux mois de septembre et d'octobre, qu'on les recueille, il n'y a que quelques pratiques à observer

1^o. Il faut les couvrir de très-peu de terre.

2^o. Il ne faut les cueillir qu'après une pluie de

quelques jours , parce que par un temps sec la graine s'échappe trop facilement des cosses.

3°. Il faut les recueillir avant les gelées , qui les feroient périr.

4°. Il faut les loger dans un lieu sec , parce que l'humidité attire des vers qui les rongent.

Au moyen de ces précautions on retirera des lupins des graines en très-grande quantité , et qu'ils servent à nourrir les bœufs , les vaches , les chevaux même , lorsqu'on a eu l'attention de les faire passer par plusieurs eaux pour leur ôter leur amertume ; elles peuvent servir à engraisser les moutons , comme les fèves dont j'ai parlé plus haut. On peut en faire un pain très-agréable à tous les animaux , et dont les hommes mangent même avec plaisir.

Les tiges forment un excellent fumier , il suffit de les enterrer pendant quelques mois , ou de les laisser exposées à la gelée pendant tout un hiver.

M. Bourgeois , dans son commentaire sur le dictionnaire d'histoire naturelle , dit que les Savoyards cultivent les lentilles uniquement pour fertiliser les terres. Dès que cette plante est parvenue à la hauteur d'un pied , on la fauche , on l'enterre avec la charrue pour la faire pourrir. On fait le même usage du lupin. La cendre fournit un excellent engrais pour les vignes , on s'en sert comme des cendres de fougères dans les Vosges.

Je n'hésiterai pas à redire ce qu'on ne peut trop répéter que la culture du lupin contribuera beaucoup encore à détruire cette absurde pratique de laisser reposer les terres. En procurant un moyen d'alterner, en procurant un engrais facile et abondant, elle donnera aux cultivateurs le moyen de tirer de leurs champs tout ce qu'ils peuvent produire.

Je finis cet article par une observation d'une vérité bien frappante. Nous sommes tous les jours exposés à des disettes. Le blé, cette plante si précieuse, est cependant très-fragile; des sécheresses longues, des pluies abondantes, peuvent faire périr les récoltes plusieurs années de suite; ne seroit-il donc pas prudent de chercher tous les moyens d'y suppléer autant qu'il est possible, en cultivant les plantes qui peuvent fournir une nourriture aussi abondante, et peut-être aussi saine, mais au moins toujours assurée?

L'avoine périt peut-être plus aisément encore que le blé, nos bestiaux manquent souvent de nourriture, notre foin est mal sain, peu nourrissant, peu savoureux; souvent la paille est rare, le luxe dévorant des villes en consomme en pure perte une très-grande quantité: et nous négligeons tous les moyens de prévenir ces malheurs! Espérons que sous un régime de liberté l'intérêt personnel de chaque individu sera plus

actif, plus industriel que ne l'étoit l'ancien gouvernement que nous avons détruit (40).

Les moutons sont très-avides des feuilles de

(40) » Comment, au milieu de tous ces divers découragemens,
 » pouvoit-on espérer que ceux qui cultiveroient la terre s'ap-
 » pliqueroient à l'améliorer? Même avec la liberté et la sécu-
 » rité que la loi peut leur donner, cette classe de citoyens trou-
 » vera toujours de grands désavantages à combattre avant d'ar-
 » river à une situation florissante. Comparez un fermier à
 » son propriétaire; vous verrez, dans celui-là, un marchand
 » qui commerce avec de l'argent emprunté, dans celui-ci un
 » marchand qui commerce avec ses propres deniers; le fonds
 » de l'un et de l'autre est susceptible d'accroissement; mais
 » en supposant à ces deux individus une conduite également
 » sage, le fonds du premier grossira plus lentement que
 » celui du second, parce qu'il faut donner à l'intérêt de
 » l'argent emprunté une partie considérable du bénéfice. La
 » terre cultivée par le fermier avec autant de sagesse et d'in-
 » telligence que par le propriétaire, sera donc plus lentement
 » améliorée par l'un que par l'autre, attendu qu'il faut don-
 » ner à la rente de la terre une portion considérable du bé-
 » néfice, tandis que si le fermier étoit propriétaire, cette
 » portion serviroit à de nouvelles améliorations; la condi-
 » tion du fermier est d'ailleurs, par la nature des choses,
 » inférieure à la condition du propriétaire. Dans la plus grande
 » partie de l'Europe, l'opinion range les laboureurs au-dessous
 » de la première classe des marchands et des artisans; et
 » par-tout infiniment au-dessous des négocians et des entre-
 » preneurs de manufactures: aussi doit-il arriver rarement
 » que le possesseur du capital considérable quitte la classe
 » supérieure pour adopter la classe inférieure. Par conséquent
 » tant que subsistera l'état actuel de l'Europe, il ne faut gueres

lupin , sur-tout lorsque la plante est jeune :
on pourroit encore en tirer un grand parti sous

» s'attendre à voir des fonds sortir des autres professions pour
» entrer dans l'agriculture , par le moyen du fermage ; sans
» doute en sortira - t - il davantage dans la Grande - Bretagne
» que par-tout ailleurs , quoique les fonds considérables que
» certains cantons placent dans l'agriculture aient été géné-
» ralement acquis par la voie même du fermage , la plus
» longue peut-être de toutes les voies qui puissent mener à
» en acquérir. Cependant , après les grands propriétaires , les
» riches fermiers sont , dans tous les pays , les principaux amé-
» liorateurs : de toutes les monarchies de l'Europe , l'Angle-
» terre est peut-être celle qui en offre un plus grand nom-
» bre. On assure que dans les gouvernemens républicains ,
» les terres de la Hollande et de l'état de Berne en Suisse ,
» donnent à l'agriculture des fermiers qui ne sont pas inférieurs
» à ceux de l'Angleterre.

» Enfin , l'ancienne politique de l'Europe combattoit les
» progrès de la culture et de l'amélioration , au préjudice des
» propriétaires à la fois et des fermiers ; premièrement , par
» la défense d'exporter les grains sans une permission expresse ,
» défense qui paroît avoir été assez générale ; secondement ,
» par les obstacles qu'elle mettoit au commerce intérieur non-
» seulement des grains , mais de presque tous les autres pro-
» duits des fermes , ainsi que par une multitude de loix ab-
» surdes , portées d'une part contre les monopoleurs , les re-
» grattiers , les accapareurs , et de l'autre , en faveur des
» foires et des marchés , qu'elle privilégioit. Nous avons vu
» déjà de qu'elle manière la défense d'exporter le blé na-
» tional , et l'encouragement donné à l'importation des grains
» étrangers , furent nuisibles à l'agriculture de l'ancienne Italie ,
» la contrée de l'Europe naturellement la plus fertile , et le

ce rapport, mais je pense qu'il faut en donner modérément (41).

LUZERNE (42). Si l'on consulte la Maison rustique (43), nulle plante aussi précieuse que celle-là, nul ne doit être autant cultivée; si l'on consulte l'expérience et le raisonnement, on verra que cette plante est très-utile, qu'on en peut retirer de grands avantages, mais qu'il faut bien se garder de croire que ces avantages ne sont pas contrebalancés par de grands inconvéniens. Je me bornerai ici à dire que cette plante ne paroît pas convenir aux brebis. Sans parler de l'inconvénient qu'elle a de faire enfler et pé-

» siège alors du plus grand empire du monde. Il n'est peut-
 » être pas aisé d'imaginer combien cette police réglementaire,
 » avec toutes ses prohibitions et ses entraves, a dû décou-
 » rager la culture dans des contrées moins fertiles, et sou-
 » mises à des circonstances moins favorables «.

(*Recherches sur les causes et la nature de la richesse des nations,*
par Smith, traduct. de M. Roucher, t. 2, p. 255).

J'ai copié en entier ce passage de Smith, parce qu'il montre bien clairement la différence de l'ancien régime au nouveau, et parce qu'il montre aussi combien nous avons besoin d'acquérir des lumières pour valoir autant que notre révolution.

(41) Voyez sur cette plante le cours d'agriculture, t. VI, p. 329.

(42) *Medicago sativa*. Linnée.

En Anglois *Medik-fodder*.

(43) T. 2, p. 505, 506, 507.

rir les animaux qui passent la ration ordinaire ; du danger qu'elle ne soit infectée de chenilles noires , qui lui donnent une mauvaise qualité , je dirai qu'elle a la propriété de ne se plaire que dans les terrains gras , de beaucoup de fond , et de rebuter les terrains secs ; n'est-ce pas une preuve sans réplique qu'elle est nuisible aux bêtes à laine , à qui les pâturages gras donnent la maladie qu'on appelle pourriture , et dont le siège est dans le foie ? Cette plante d'ailleurs se dessèche difficilement , il faut cependant la rentrer avant qu'elle soit parfaitement sèche , car si on attend jusqu'à ce moment , la plupart des feuilles tombent et il ne reste que les côtes. Il est dès - lors dangereux qu'elle ne s'échauffe et ne nuise aux brebis.

Il faut bien se garder de conclure de ce que je viens de dire qu'on ne doit pas cultiver de la luzerne , je dis seulement qu'il ne faut point en donner aux brebis , ou au moins ne leur en donner que très-peu et très-rarement ; celles à qui cette nourriture convient mieux sont les mères quand elles allaitent leurs agneaux , cette plante , remplie de suc , sur-tout quand elle est verte , fournit abondamment du lait , mais pour prévenir tout danger il est prudent de la mêler avec de la paille de blé ou avec des herbes moins pleines de suc ; on pourroit hacher l'une et l'autre , comme on fait quelquefois pour les chevaux.

Je sais au reste combien cette plante est utile à cette dernière espèce d'animaux; des économes éclairés ont trouvé moyen de ne point donner d'avoine à leurs chevaux, en les nourrissant uniquement de luzerne hachée prise en verd; elle a rétabli de jeunes chevaux dont on regardoit les maladies comme incurables; elle engraisse promptement et sûrement les bœufs, peut-être pourroit-on l'employer au même usage pour les moutons, mais il faut bien se garder, je le répète encore, de leur en donner dans d'autres vues.

Je parlerai encore plus bas de cette plante. J'ajoute seulement que les meilleurs agronomes indiquent comme un moyen de rétablir une luzernière épuisée, d'y faire parquer des moutons.

MACHE (44). Il n'est personne qui ne connoisse cette plante, au moins par l'usage qu'on en fait au printemps sur les tables, je n'en parle ici que parce que Bomare (45) dit que les agneaux l'aiment beaucoup; ce naturaliste n'ajoute pas que cette nourriture leur convienne ou leur

(44) *Valerianella arvensis precox*, semine compresso. Morison.
Valeriana locusta. Linnée.

On nomme vulgairement cette plante *bourselle*, *doucette*, *accroupie*, *salade de chanoine*, *clairette*, *blanchette*, *poule grasse*; c'est le *corn-salles* des Anglois.

(45) T. IV, p. VI.

maïse; on pourroit, on devroit même en faire l'essai; jusqu'à ce que j'aie pu faire quelques épreuves de ce genre, je dirai que le défaut qu'elle a d'être un peu grasse paroît indiquer qu'il faut au moins qu'ils en usent modérément.

MARJOLAINE (46). Cette plante vient naturellement dans les provinces méridionales du royaume, on la cultive aussi dans nos jardins. Ce seroit une entreprise utile de la transporter dans nos campagnes : cette herbe a les plus précieuses propriétés, indépendamment de celles dont j'ai parlé au sujet du basilic; mêlée avec les alimens elle corrige ce qu'ils peuvent avoir de flatueux; elle facilite la digestion, lorsque le dérangement des saisons ne permet pas de faire sécher parfaitement les fourrages. On obviroit en partie à cet inconvénient, en y mêlant de la marjolaine. En voilà assez pour mettre sur la voie, et déterminer peut-être à faire des essais.

MELILOT (47). Cette plante a une propriété bien singulière (48). Si au moment où l'on a tué ou vuïdé un lapin clavier, on met quelques tiges de melilot dans le corps, sa chair contracte

(46) *Origanum majorana*. Linnée.

Steen majoram en Anglois.

(47) *Trifolium melilotus officinalis*. Linnée.

(48) Dict. d'hist. nat. t. iv, p. 87.

le goût agréable des meilleurs lapins de garenne cela paroît indiquer qu'elle convient parfaitement aux moutons, à qui les plantes aromatiques sont si salutaires. Au moins cette plante vaut mieux que celles qui couvrent nos prairies, et un économe éclairé, qui, dans la bonne saison feroit recueillir du basilic, de l'origan, du serpolet, du melilot, du thym, de la mélisse, et cect. et qui mêleroit ces plantes au fourrage qu'il donne à ses moutons l'hiver, les conserveroit en bonne santé, préviendroit au moins bien des maladies, et seroit dédommagé de la légère dépense que cela lui occasionneroit; d'ailleurs il auroit nécessairement un plus grand débit de ses moutons, qui auroient une saveur bien supérieure aux autres.

MÉLISSE (49). On trouve quelquefois la mélisse dans les hayes des environs de Paris, c'est une preuve qu'on pourroit facilement la multiplier dans nos campagnes; d'ailleurs, dans nos jardins elle résiste sans peine à toutes les saisons.

(49) Il y a deux espèces de mélisse : celle qu'on cultive dans les jardins, que Linnée désigne sous le nom de *melissa officinalis*, que les Anglois nomment *balm-gentle*.

L'autre appelée par Linnée *melitio - melyssophylum*, et en Anglois, *bastard - balme*, qui croît naturellement dans les bois. Je ne parle ici que de la première.

L'odeur très-forte , très-pénétrante de la mélisse , me la fait regarder comme très-propre à parfumer les étables.

MEUM D'ATHAMANTE. M. Bomare dit : on trouve sur les Alpes et les Pyrénées , une espèce de *meum* , dont les fleurs sont purpurines , c'est une espèce de *Phelandrium alpinum* ; elle est fort estimée pour la nourriture du bétail , on lui attribue en grande partie la bonne qualité des laitages de certaines montagnes où elle abonde (50).

Il est bien étonnant qu'une telle observation n'ait inspiré à personne l'envie de transporter cette plante dans ce pays , si j'eusse pu vivre à la campagne , si les circonstances contrariant mes goûts , ne m'eussent forcé de vivre à la ville , avec quel empressement j'aurois saisi cette remarque , avec quel empressement j'aurois fait l'essai auquel elle invite tout bon économiste.

» ô fortunatos nimirum sua si bona

» Norint agricolae «.

Mais puisque je ne puis habiter les champs,

(50) Cette plante croît aussi dans les Vosges. L'abbé Rozier , t. VI , p. 529 , dit que c'est en grande partie à cette plante , mêlée dans les fourrages des hautes montagnes qu'est due l'odeur douce et aromatique qui les caractérise ; elle est pour eux ce que l'épicerie est aux ragoûts.

pourquoi le hazard ne m'a-t-il pas assez favorisé pour me mettre à même de faire des expériences dont je ne profiterois qu'avec mon pays ? Pourquoi le gouvernement a-t-il négligé un tel moyen d'enrichir le royaume ? Pourquoi faut-il que chaque ligne de ce mémoire soit au souhait ?

Je sais combien d'obstacles on pourroit indiquer, qui s'opposent au transport du *Meum* dans ce pays ; je ne parle ici ni des moyens de le naturaliser, ni des moyens de vaincre ces obstacles, j'ai tant de choses à dire, j'en ai déjà tant dit. . . . *O utinàm.*

NAVETS. Les navets que l'on cultive pour la nourriture du bétail se réduisent à trois espèces. L'une est le navet à grandes racines, que l'on cultive pour le service de la table, mais qu'on donne au bétail quand on se trouve en avoir une assez grande quantité, l'autre espèce est le turnep des Anglois, ou le rabioule du Limousin, du Poitou, de la Bretagne, enfin la troisième est la rave du Limousin (51).

(51) Dict. d'hist. nat. t. 4, p. 328.

Il me semble, au reste, plus exact de dire avec l'abbé Rozier, t. VIII, p. 535, qu'il n'existe qu'une seule espèce de raves ou navets, et que toutes les plantes que l'on cultive sous ce nom, soit dans les champs, soit dans les jardins, sont des variétés dépendantes du climat et de la cul-

Il est question, ici sur-tout, de la seconde espèce *turnip* ou *turneps*, dont la culture est si fâmeuse en Angleterre, et sans doute avec raison; cette plante est très-utile pour la nourriture du gros bétail, on en nourrit les bœufs, les chevaux même, qui ne s'en trouvent que bien, il me semble qu'elle convient moins aux brebis. Elle est un peu dure, on ne peut la donner qu'après l'avoir coupée en morceaux; les brebis dont les dents sont plus foibles, ne doivent la broyer que difficilement, elle doit être excellente à demie cuite, et principalement pour engraisser les moutons.

Mais les feuilles peuvent fournir aux brebis une nourriture fort saine et bien supérieure à notre foin commun.

La culture des *Turiups* ne peut être trop encouragée; c'est une de ces plantes qui a la

ture. Cette opinion ne contrarie en rien celle que j'établis sur les avantages qui résulteroient de la multiplication des *navets*, et de leur culture en grand. L'abbé Rozier, à l'article cité, détaille ces avantages avec beaucoup de soin. Je ne puis, suivant mon plan, que les indiquer rapidement.

Voyez aussi l'article *Rapa napus*, du dict. des Jardiniers, t. VI, p. 243.

Voyez aussi une note de M. de Lormoy, insérée dans un mémoire sur l'agriculture, 1789, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. J'aurai, dans le cours de cet ouvrage, plus d'une occasion de faire usage des idées de M. de Lormoy.

propriété de diviser la terre ou où les sème et de la disposer tellement à recevoir le blé qu'il y croît bien plus abondant, bien plus fort que dans les jachères ordinaires.

Il faut le dire encore, pourquoi laisser reposer les terres? Pourquoi négliger les trésors que la nature dispense avec tant de prodigalité aux hommes industrieux? Ne vaudroit-il pas mieux semer des navets, des lupins, planter des pommes de terre dans les jachères, que de les laisser incultes? On augmenteroit le produit de la terre, on diminueroit le besoin d'engrais. Encore une fois, comment le gouvernement a-t-il perdu de vue des considérations si importantes?

ORIGAN (52). Cette plante est très-aromatique, c'est une raison pour qu'elle convienne aux bêtes à laine; d'ailleurs donnée en décoction, elle est excellente contre la toux invétérée; les animaux sont souvent attaqués de cette maladie, la chose vaut bien la peine qu'on l'essaye.

ORTIE (53). Cette plante verte fournit pendant l'été un excellent fourrage aux vaches, et séchée

(52) Voyez *Origanum vulgare*. Linnée.

(53) Il est ici question de la variété : nommée par Linnée *urtica pilulifera*, c'est celle que l'on nomme *ortie grecque* ou *romaine*, ou *ortie mâle*, et que Bauhin appelle *urtica urens pilulas ferens*, en Anglois *roman nettle*.

à l'ombre, elle sert au même usage pendant l'hiver, on la cultive en Angleterre pour cette raison.

Elle croît très-facilement, ne demande aucun soin, toute terre lui convient, elle résiste à toutes les saisons, on sait que sa graine chauffe les poules, et les fait pondre de bonne heure. On prétend que mêlée en petite quantité avec l'avoine, elle rend les chevaux gras et leur donne le poil lisse et luisant, il peut se faire qu'elle convienne aux brebis, je n'ose cependant décider de ce que j'ignore.

PIED DE LION (54). Nos prairies sont remplies de colchiques, de joncs, de renoncules et d'autres plantes, dont les meilleurs sont celles qui ne sont qu'inutiles, la plupart étant très-dangereuses; il est étonnant qu'on ne cherche pas à les remplacer par le pied de lion, qui vient très-bien dans les lieux bas et humides, comme sont presque toutes nos prairies, j'ai eu occasion de m'assurer que les brebis aiment beaucoup cette plante. Nouvelle preuve de la négligence impardonnable des cultivateurs.

Le pied de lion croit naturellement dans nos prairies, il seroit facile de l'y multiplier, il

(54) *Alchimilla vulgaris*. Linnée.

En Anglois *Ladyr-Mauthe*.

seroit facile encore de détruire les mauvaises plantes, plusieurs labours très-profonds suffiroient, mais ce ne peut être l'ouvrage que du public, et le public n'est mu que par l'administration; un propriétaire se rebuterait de dépenses auxquelles il seroit forcé pour améliorer son pré, il le tenteroit en vain, si les prairies voisines sont couvertes d'herbes malfaisantes, dont la semence empoisonneroit les siennes. On ne fera donc rien que l'administration ne le veuille fortement.

C'est sur-tout par des encouragemens distribués à propos, et par l'exemple que donneront de grands propriétaires, que l'on parviendra à déterminer tous ceux qui possèdent des prairies. L'exemple, c'est le grand ressort qu'il faut employer, et dont le succès est certain.

PIMPRENELLE. Tout le monde connoît la Pimprenelle aquatique, qui croît naturellement dans les lieux humides et marécageux, elle plaît aux brebis, elle fournit une nourriture saine et abondante; tout ce que je viens de dire du pied de lion lui est applicable.

On cultive en Angleterre depuis 1760, une autre espèce de plante, qui est la grande pimprenelle; elle réussit très-bien dans les terrains secs, où le sain foin même ne se plaît pas, il est possible, comme le dit M. l'abbé Rozier, qu'on ait exagéré ses avantages; mais ils sont

très-grands, les cultivateurs feront très-bien de la multiplier, soit pour servir de fourrage, soit pour alterner, soit comme puissant moyen d'engrais.

P O I S. J'ai déjà dit ce que je pense de cette nourriture, je la crois trop dure, trop difficile à mâcher, à digérer même, il faut cependant ajouter qu'elle est encore préférable au foin.

POMMES DE TERRE (55). On ne finiroit pas si l'on vouloit détailler tous les avantages des pommes de terre. Ce précieux légume est propre à balancer seul tous les maux que la découverte de l'Amérique a fait aux deux mondes. Quand nos barbares et dévôts ancêtres massacroient les Américains pour les convertir et avoir leur or, ils négligèrent de transporter la pomme de terre en Europe; devenus un peu plus éclairés, leurs descendans se sont enrichis de ce trésor, d'un prix inestimable.

Quelle ressource contre la disette! quelle

(55) » La pomme de terre, voilà l'aliment de l'homme
» qui veut, qui sait être libre. Cette plante de la liberté
» croît par-tout, exige peu de soins et peu de peines pour
» la mettre en état d'être consommée «.

(*Nouveau voyage dans les Etats - Unis*, par J. P. Brissot, préface, p. xv, à la note).

moyen assuré de subsistance ! La sage et prévoyante nature n'a pas voulu que les hommes fussent réduits à un seul aliment , elle en produit un grand nombre , qui leur sont tous très-propres ; c'est aux hommes à les associer tellement , que quand un leur manque ils y suppléent par les autres.

Les pommes de terre cuites et réduites en pâte , sont très-propres à engraisser les moutons , on fera bien de les employer à cet usage , elles peuvent convenir aux agneaux qui ont besoin d'une nourriture plus substantielle , aux mères qui sont pleines ; mais il faut les leur donner cuites , autrement elles seront trop difficiles à mâcher pour ces animaux ;

RAY-GRASS. Tout le monde sait combien cette plante est estimée en Angleterre ; quels pompeux éloges en font les agronomes de ce pays , il paroît qu'ils regardent le ray-grass comme de tous les fourrages celui qui convient le mieux à tous les bestiaux , et sur-tout aux moutons , ils le regardent comme également bon , soit qu'on le donne en vert à l'étable , soit en pâture sur le pré , soit sec en hyver ; ce fourrage , toujours selon les économes anglois , est non-seulement très-salubre , mais très-agréable aux bestiaux , aux chevaux qui le préfèrent à tous les autres. On feroit un volume des propriétés merveilleuses que l'on attribue au ray-grass.

Il est impossible que toute une nation se trompe sur le mérite d'une plante qu'elle a sous les yeux, et dont elle fait un usage particulier ; et quand cette nation est la nation angloise, celle de toute l'europe où l'agriculture est en plus grande considération, qui l'emporte sur tous les peuples connus dans ce premier des arts ; quand elle cultive cette plante depuis un nombre d'années, et que chaque jour elle l'estime plus, il faut avouer qu'il est difficile de flouter de son mérite.

Cependant un naturaliste très-éclairé, M. Bourgeois (56), dit que le ray-grass desséché, est fort dur, dès-lors il ne conviendrait pas aux brebis, selon le même savant les vaches qui en mangent maigrissent et donnent très-peu de lait, et même mauvais, les vaches sont cependant plus propres à broyer les côtes de cette plante ; si on le donne en verd, ajoute-t-il, il n'échoit des deux tiers. De ces observations, L. Bourgeois conclut qu'il faut diminuer beaucoup du mérite attribué en Angleterre à cette plante, qu'au reste un économe éclairé ne doit en cultiver qu'autant qu'il lui en faut pour donner du fourrage en verd à ses bestiaux.

(56) Dict. d'histoire naturelle, t. v, p. 424.

D'un autre côté M. l'abbé Rozier (57) a fait venir d'Angleterre diverses espèce de ray-grass, aucune ne ressembloit à l'autre, aucun envoi même ne contenoit des graines d'une seule espèce de plantes; enfin il croit qu'en France au moins le ray-grass est fort inférieur au fromental pour les prairies naturelles, au treffle et au sainfoin pour les prairies artificielles, au surplus M. l'abbé Rozier regarde le ray-grass comme une véritable yvraie vivace *Lolium perenne*. Cette plante croît spontanément dans les environs de Lyon (58). Il seroit donc facile d'en recueillir la semence, de cultiver cette plante et de vérifier si l'opinion des anglois est fondée. Bomare croit que le ray-grass est un véritable fromental, il lui en donne le nom (59).

Rien n'est plus commun au reste que de confondre le ray-grass ou faux froment, avec le ray-grass ou fausse orge; ces deux plantes cependant diffèrent beaucoup, la dernière ne produit qu'un fourrage très-chétif et très-méprisable; mais il est plus difficile de distinguer le faux froment du faux seigle. Bomare nous apprend

(57) T. VIII, p. 330.

(58) Démonstrations élémentaires de botanique, t. III, p. 322, 3^e. édit. 1787.

(59) Dictionnaire d'histoire naturelle, t. V, p. 420.

que dom Miroudot, naturaliste du feu roi de Pologne, a cru avoir mis en honneur en *Lorraine* la culture du ray-grass, tandis qu'il n'avoit semé et cultivé que du faux seigle.

Dom Miroudot a entraîné plusieurs économes dans son erreur; un d'entre eux qui sans avoir une profonde théorie a des vues fort justes et une pratique assez sûre, écrit qu'il a vu dans les Vosges une prairie artificielle en raygrass, dont le propriétaire étoit très-content; il cite quelques lignes plus bas l'ouvrage de dom Miroudot comme précieux, et il paroît qu'il ne connoît que d'après sa description la plante dont il parle, il faut conclure delà que ce qu'il a pris pour du ray-grass, n'étoit que du faux seigle; cela est d'autant plus vraisemblable, que le ray-grass de *Lorraine* est d'une valeur bien au-dessous de celui d'Angleterre. Le premier ne se vend que six ou huit sols la livre, tandis que celui qu'on fait venir directement d'Irlande, se vend quinze ou dix-huit sols (60); ce n'est pas tout, il faut cent vingt livres de ray-grass de *Lorraine*, pour ensemençer un arpent, tandis qu'il n'en faut que quatre-vingt du ray-grass d'Angleterre, ainsi en prenant les deux au plus haut prix, un arpent ensemençé de ray-grass

(60) *Ibid.* p. 423.

d'Angleterre coûteroit soixante-douze livres, tandis qu'ensemencé de ray-grass de *Lorraine*, il n'en coûteroit que quarante-huit, ou les deux tiers; mais quelle différence dans le produit !

Je n'ai fait ces observations que pour justifier l'opinion où je suis, qu'il n'y a pas dans ce pays de ray-grass, et que toutes les prairies que l'on croit en avoir ensemencées le sont de faux seigle.

Quoiqu'il en soit, je suis fort porté à croire qu'il n'y a nul inconvénient à donner du ray-grass aux brebis; il n'est pas possible, encore une fois, que tous les économes Anglois soient dans l'erreur sur le mérite de cette plante. Si quelqu'un dans ce pays en possède, ce dont je doute beaucoup, je ne puis assez l'exhorter à multiplier extrêmement les essais, les expériences, pour en constater les propriétés et lever toute incertitude.

Mais avant qu'on ait pu se procurer du *vrai ray-grass*, on peut se servir du faux seigle de *Lorraine*. Ce fourrage est bien au-dessous du premier, il est cependant bien au-dessus de notre foin, c'est ce qu'on ne peut trop répéter.

ROQUETE DES CHAMPS (61). On ne donne

(61) Cette plante, qu'on nomme encore *massé à bedeau*, est le

Erucago segetum de Tournefort,

Bunias erucago de Linnée.

pas la roquette des champs en fourrage aux bestiaux, mais si on a l'attention d'en donner une ou deux poignées à chaque brebis, le matin, on en verra des effets singuliers. Cette excellente plante, qui est stomachique, facilitera la digestion, elle rendra les brebis plus gaies, plus vives, elle les portera à recevoir avec plus d'empressement les caresses du bélier; la roquette est très-aphrodisiaque, et M. Buffon dit que la brebis quoiqu'en chaleur, n'en paroît pas plus animée, plus émue, la roquette la tireroit un peu de cette extrême indifférence.

SARRASIN OU BLÉ NOIR (62). Dans les Vosges on fait de la graine de sarrasin un pain supérieur à celui de pure orge, mais qui n'a pas cependant une saveur agréable, et n'est pas d'un usage sain pour les foibles estomachs des habitants des villes, il ne peut même être bien digéré que par les robustes montagnards, qu'aucune habitude n'a dépravés ni dégradés.

Le sarrasin comme le lupin, peut servir d'engrais à la terre; il se plaît également dans toute espèce de terrain.

Le cultiver est encore une ressource pour alimenter.

(62) *Fagopyrum vulgare erectum*. Tournefort.

Polygonum fagopyrum. Linnée.

En Anglois, *buck-wheat* ou *brunck*.

Les animaux mangent la paille avec plaisir. Je ne vois nul inconvénient à en donner aux brebis, si elles l'aiment; je pense seulement qu'il faut être modéré sur la quantité, dans la crainte de les échauffer.

SAIN-FOIN (63). Nulle plante ne convient plus aux brebis, tous les bestiaux la recherchent avec plus d'avidité que les autres; elle leur donne plus d'embonpoint, de force et de lait; elle tient le juste milieu entre les plantes trop grasses et les trop maigres; nulle ne fait un meilleur foin pour les moutons. La preuve en est qu'elle se plaît dans les terrains les plus propres à ces animaux. Enfin, elle l'emporte sur toutes les autres plantes, par une foule de propriétés; elle n'exige nul engrais, elle se conserve douze ans dans les terrains les plus mauvais, et quarante dans les médiocres; le sain-foin ne craint ni le froid, ni le chaud, ni la sécheresse; nulle plante ne déchoit moins en la mettant en fourrage, elle est bonne en vert comme sèche; elle améliorera singulièrement la terre où on la sème.

La Société économique de Berne, dans un mémoire sur cette plante, dit : *des fonds sablonneux*

(63) Cette plante porte encore les noms de *gros foin* et *d'esparcette*.

Onobrychis foliis viciæ, fructu echinato major. Tournefort.

Hedisarum onobrychis. Linnée.

En Anglois, *cockr-head-vitch*.

ont été tellement améliorés par les prairies artificielles de sain-foin que leur rapport a été augmenté à un point extraordinaire. Quel trésor ! Combien la nature est riche ! Elle n'attend que la volonté de l'homme pour lui ouvrir son sein ; elle lui verse à pleines mains l'abondance et la vie ; et l'homme avide de faux biens , de richesses imaginaires , prodigue en vain ses travaux et meurt de faim au milieu de l'abondance ; il faut avouer , il est étonnant que le sain-foin ne soit pas plus cultivé qu'il ne l'est , c'est , il faut le répéter encore , une indolence impardonnable des cultivateurs , c'est une faute du gouvernement. Depuis que les habitans de Cappel , dit la Société , dans le mémoire cité , ont été contraints par la disette du fourrage , de convertir leurs communes en prairie d'esparcette , prés , champs , tout y prospère véritablement. Cela n'est pas difficile à croire , la richesse de la Suisse est le fourrage , et nulle plante n'en fournit un aussi bon que celle-ci , nulle n'exige moins de précaution pour la recolte , nulle n'est sujette à moins d'accidens , nulle ne donne plus de force , de beauté , et ne fait produire du meilleur lait et aussi abondamment aux bestiaux ; le sain-foin l'emporte sur tous les fourrages. *O fortunatos nimium sua si bona norint agricolas !* Heureux mille fois l'agriculteur qui sentiroit le prix de cette précieuse plante , il verroit sa ri-

chesse doubler, tripler dans un instant ! Trois récoltes par année, le pâturage après la troisième récolte, donneroit à ses troupeaux une nourriture saine et abondante, la semence seule le payeroit au-delà des modiques dépenses qu'exigeroit la culture, elle lui payeroit et au-delà la rente des fonds avancés d'abord, tout le reste seroit un bénéfice clair, net, à l'abri de tout danger ; quel est le bon citoyen, quel est l'homme sensible qui peut connoître cette plante et ne pas désirer que les administrations populaires fassent tous leurs efforts pour en étendre la culture.

Je ne puis m'abstenir de faire un souhait plus facile aujourd'hui à réaliser, qu'aucun de ceux que formèrent en 1789 les amis de la liberté.

Si les communautés ensemençoient leurs pâquis et les côteaux de cette plante, si la nation en faisoit la dépense en cas d'insuffisance de la part des particuliers ou des communautés, si l'on convertissoit en sain-foin des landes vastes et stériles qui couvrent la *Bretagne*, la *Provence*, la *Guyenne* (64), le *Dau-*

(64) J'emploie dans cette circonstance, comme dans quelques autres, les anciens noms de provinces, pour désigner une grande étendue de pays, qui ne seroit pas assez connue si je nommois tous les départemens qui se les partagent.

phiné et tant d'autres *provinces* du royaume, et dont la plupart ne peuvent rien rapporter. Quelle immense amélioration en moins de vingt ans ! Quelle nouvelle population d'hommes , de troupeaux , de villages , de villes , mêmes dans les terrains disgraciés de la nature. L'argent qu'il en coûteroit pour les cultiver seroit récupéré facilement par tant d'avantages, la semence seule payeroit les frais , il ne faudroit ni engrais ni aucuns des soins qu'exigent tant de plantes bien moins utiles ; tout se tient en agriculture comme dans tout le reste de la vaste machine de l'éternel géomètre ; la plus petite branche de cet art, dit un naturaliste , est capable de mettre l'abondance dans un pays.

Je ne quitte qu'à regret ce sujet intéressant , j'en parlerai encore ailleurs. Je finirai cet article en répétant que le sain-foin convient parfaitement aux brebis , mais qu'il faut avoir attention de le mêler avec d'autres plantes , parce qu'étant très-savoureux, très-nourrissant, il pourroit se faire qu'à la longue il les engraisseroit trop.

SEIGLE. Quelques économes sement du seigle pour couper en vert et le donner aux bestiaux. C'est à-peu-près la seule manière dont il peut convenir aux brebis , mais il faut ajouter que cette culture très-dispendieuse ne dédommage gueres les frais qu'elle entraîne. Aussi , loin de la con-

seiller, j'exhorte plutôt les cultivateurs à s'abstenir absolument.

SERPOLET (65). Cette plante croît presque par-tout, principalement dans les lieux arides montagneux, escarpés, pourvu qu'ils ne soient pas couverts de grands bois; elle est très-commune sur les côteaux et les pâquis élevés: elle croît sans culture, du moins jusqu'à présent on ne s'est pas avisé de la cultiver. Voici cependant une idée à ce sujet. Il faudroit élaguer quelques cantons de toute autre herbe, le piocher légèrement et y semer les grains de serpolet, on remueroit ensuite la terre avec de longs balais de genêt pour recouvrir la graine. Je croirois nécessaire de faire usage de cet instrument plutôt que de toute autre herse, parce que cette graine étant très-petite, très-légère, il seroit trop dangereux ou de l'amasser par tas, ou de la faire enlever par le vent; il faudroit avoir soin de faire écarter les animaux de ce semis pendant deux ans. Cette plante croîtroit promptement, sur-tout sur les revers des côteaux elle s'élèveroit à la hauteur d'un pied; on en voit souvent de semblable dans ces cantons où les troupeaux ne fréquentent pas, et jus

(65) *Serpyllum vulgare flore purpureo.* Bauhin.
Thymus serpyllum. Linnée.

ques dans les fentes de rocher. Lorsque le serpolet auroit atteint sa hauteur, il se ressembleroit lui-même et n'auroit plus besoin de culture ; du moins elle devroit se borner à écarter toutes les herbes qui pourroient lui nuire et l'étouffer. La plus grande difficulté seroit de recueillir la graine de serpolet, qui, comme je viens de le dire, est très-petite ; la plante même est souvent couchée à terre, du moins celui de la petite espèce, *serpyllum minus*, mais on pourroit abrégér l'opération en recueillant les tiges un peu avant la maturité de la graine, et y employant plusieurs personnes ; ce qui resteroit de cette plante ne périroit pas, car elle trousse beaucoup. Les tiges ainsi enlevées doivent se mettre dans des sacs d'étoffe assez fine pour que la semence ne s'échappe pas, on la semeroit alors dans le temps qu'elle se sème d'elle-même. Voilà la marche, l'indication de la nature ; on devroit, on pourroit y mêler d'autres plantes aromatiques dont j'ai parlé ou dont je parlerai, comme de la mélisse, du thym, de la marjolaine, du meum, etc. etc. ; mais il faudroit pour que cela réussit que l'exposition fut chaude.

Ce qu'on vient de voir suppose l'utilité des plantes aromatiques, et sur-tout du serpolet pour les brebis ; mais je n'imagine pas qu'on puisse en douter, je l'ai dit et je le répète en-

core. La chair en deviendrait meilleure, les pâturages seroient très-sains, l'odeur, l'esprit de ces plantes réjouiroient beaucoup les brebis leur donneroient de l'activité, et d'un objet si petit en apparence, il pourroit résulter un grand bien. Cependant ces plantes ne fournissent pas une nourriture fort substantielle : il ne faudroit pas les multiplier extrêmement : il conviendrait d'en planter dans tous les lieux qui y seroient propres, et où le sain-foin ne réussiroit pas bien : la nature semble inviter les hommes à donner des herbes aromatiques aux brebis : on les voit les rechercher avec empressement, les manger avec avidité. Dans les lieux où ces plantes sont multipliées, la chair des moutons est bien plus succulente, bien plus savoureuse que par-tout ailleurs. Imitons autant qu'il est possible le procédé de la nature. La laine d'Espagne, si fine, si douce, ne doit-elle pas ces deux qualités aux plantes aromatiques qui abondent dans ce pays ? Ne sont-ce pas ces plantes qui conservent la laine contre les causes multipliées de dépérissement, et la nature n'enrichit-elle pas ce peuple en quelque façon malgré lui ? Car c'est une observation très-essentielle, et qui doit être placée ici, que ces plantes soulagent beaucoup les brebis malades, je l'ai expérimenté ; ces plantes, et sur-tout le serpolet, seroient très-propres pour les brebis
déjà

déjà vieilles , elles les rendroient capables de servir encore quelque temps.

Il seroit donc bien à désirer qu'on recueillit des plantes aromatiques pour l'hiver ; cette triste saison engourdit les humeurs dont une clôture trop longue rallentit encore le cours. Une poignée de serpolet donnée tous les matins éloignerait ces mauvais effets. Ces détails peuvent paroître minutieux , mais le bien qui en résulteroit peut être considérable , *in tenui labor , at tenuis non gloria* (66). Les herbes aromatiques sèches sont très-propres à corriger la mauvaise qualité de notre fourrage souvent recueilli sans précaution , gâté par les eaux , échauffé , pourri , plein de poussière , rempli de plantes très-nuisibles.

SPERJULE ou *ESPARGOULE* (67). Cette plante est très-cultivée en Flandres , où elle porte le nom de sperguy (68). Les habitans de ce pays lui attribuent la propriété d'augmenter considérablement le lait des vaches , et de rendre

(66) Virg. georg. liv. iv , v. 5.

L'abbé de Lille , traduit ainsi ce vers :

« Moins le sujet est grand , plus ma gloire va l'être ».

(67) *Alcine sperjula dicta minor.*

(68) Dictionnaire d'histoire naturelle , t. v , p. 668.

le lait de celles qui en sont nourries plus propre à être gardé pendant de longs voyages de mer.

Je n'ai jamais vu cette plante, mais son nom, sa description me portent à croire que c'est une espèce de *morgeline*. Dès lors cette plante conviendrait aux brebis qui aiment beaucoup la *morgeline*, à raison de son goût salé. Je ne dirai rien de plus sur une plante qui m'est absolument inconnue.

SULLA. On trouve dans les Démonstrations élémentaires de botanique une plante distinguée sous le nom de sain-foin d'Espagne (69), et qu'on cultive, disent les auteurs de cet ouvrage, à Malthe sous le nom de *scilla*. Je conclus de-là que cette plante est la même que Bomare (70) nomme *sulla* ou *scilla* : la différence d'ortographe est trop légère pour faire une difficulté, sur-tout quand les caractères sont les mêmes (71).

(69) T. III, p. 10, édit. de 1787; dans celle de t. II, p. 341, il y a sur cette plante quelques détails que les auteurs ont retranché de la dernière édition que je cite.

(70) Dictionnaire d'histoire naturelle, t. V, p. 893.

(71) Voici comment les botanistes les nomment.

Hedysarum florent rubente. Bomare.

Hedysarum coronarium. Linnée.

J'ai vu cette plante cultivée dans le jardin d'un amateur qui ne la nommoit que *sain-foin d'Espagne*. Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus beau, de plus éclatant que le rouge de sa fleur. Besler me paroît l'avoir fort bien caractérisée. Par la comparaison que j'en ai faite avec le sain-foin ou esparcette, j'ai trouvé que ces deux plantes se ressemblent beaucoup. Seulement la sulla a la tige plus élevée, plus droite, et qu'elle ne doit peut-être qu'au climat d'où elle vient. Si cela est, ce n'est qu'une variété de notre sain-foin et qui ne tarderoit pas beaucoup à lui ressembler si on la transportoit dans le pays, et qu'on l'abandonnât sans culture : ainsi je renverrai à l'article où j'ai parlé du sain-foin.

THYM. Appliquons ici presque tout ce qui a été dit à l'article serpolet, en observant seulement que cette plante vient un peu moins facilement que le serpolet.

Mais qu'il me soit permis de m'écarter un instant de mon sujet pour observer l'avantage que procureroit aux abeilles la multiplication

Hedysarum clypeatum flore suaviter rubente. Besler.

Hedysarum coronarium foliis pinnatis, leguminibus articulatis, aculeatis, nudis, rectis, caule diffuso. Hort. Cli. 56. Hort apt. 231.

des plantes aromatiques. Cet insecte précieux n'est pas assez répandu en *Lorraine*, où il sera cependant si facile de le multiplier; ceci est une nouvelle preuve que tout est lié dans notre plan, et que la plus petite branche de l'agriculture peut mettre l'abondance dans un pays. Certainement si l'on cultivoit du sain-foin, si l'on multiplioit les plantes aromatiques, ces plantes seroient bien plus saines, bien plus favorables à la bonté du miel, que les prairies ordinaires, où la plupart des plantes ne plaisent pas aux abeilles, et où les autres ne donnent qu'un suc altéré; cette nouvelle source de richesse serait bien loin de nuire à celle qui nous occupe maintenant, à la multiplication des bêtes à laine.

O quand verrai-je nos pâquis, nos côtes couverts d'une verdure fraîche et ondoyante tranchée avec grâce par les épis enflammés du sain-foin! quand des milliers de brebis blanches comme la fleur des arbres couronneront-elles cet horison si animé? quand des bergers intelligens, tirés enfin de la profonde abjection où ils gémissent, feront-ils prospérer cette source abondante de richesse? Le commerce des laines s'étend, les laines se perfectionnent, le peuple est mieux habillé, mieux nourri, les étrangers accourent, la population augmente, l'oisiveté diminue, enfans, vieillards, femmes

firmes, tous sont occupés au soin des brebis, à la tonte, aux préparations de la laine, à l'aiguille, aux travaux faciles et multipliés dépendans de la bonneterie, de la draperie. Cette ville, ce département prennent une vie nouvelle sous le règne de la liberté et des lois, tout retentit de bénédictions pour l'heureuse révolution qui a opéré cette merveille; les terres sont engraisées plus abondamment, et avec plus de facilité, on ne perd plus le produit d'une année, la terre ne reste jamais oisive, et les hommes pensent enfin à amasser les trésors que la main riche et bienfaisante de la nature prodigue sous leurs pas; le chaume disparoît de dessus tant de toits, et les incendies diminuent; on ne craint plus la famine, parce qu'un gouvernement éclairé et bienfaisant a multiplié les ressources, non en établissant des magasins, des hôpitaux, ressource fautive et dangereuse (72), mais en augmentant l'industrie,

(72) » Lorsqu'on fonde des hôpitaux pour le soulagement des pauvres, ils les remplissent bientôt, et il reste autant de nécessiteux qu'auparavant. La raison en est simple : les hôpitaux sont plutôt le palliatif que le remède de cet abus; un arbre n'est pas plutôt dépouillé de ses branches qu'il en pousse de nouvelles; on a dit que la population étoit en proportion des vivres; par conséquent les pauvres sont en proportion de la charité. Que le roi dis-

en variant le produit des terres, en encourageant la culture du maïs, des lupins, des pommes-de-terre etc., en maintenant la libre circulation des grains, en honorant le travail, flétrissant l'oisiveté, source féconde de malheur et de vices; en rendant à la pâture les communes qu'on a employé à un autre usage, faisant produire les immenses déserts de *Guyenne*, du *Languedoc*, etc. On paye gaiement les contributions publiques, on vit content; le bien-être de nos enfans égaye notre carrière. O si un jour si brillant éclairoit mes yeux! Si ce n'est qu'un songe, puisse-t-il durer toujours!

TOUTE-SAINE (73). Le nom de cette plante vient, suivant Bomare (74), de ce que toutes ses parties fournissent un remède précieux à la médecine; racines, tiges, fleurs, feuilles, tout est bon; le goût un peu salé des feuilles de

» tribue tous ses revenus en aumônes, il trouvera bien
 » assez de pauvres pour les consommer. Si un riche veut
 » dépenser un million par an à sa table, il trouvera pour
 » l'aider, des convives parmi les plus grands du royaume.

(*Recherches des principes de l'économie politique*, par Jacques Stewart, t. I, p. 166).

(73) *Androsæmum maximum frutescens*. Bauhin.
Hypericum androsæmum. Linnée.

(74) Dictionnaire d'histoire naturelle, t. VI, p. 255.

plaire aux brebis : je conseille d'en faire l'épreuve.

Il faut cependant observer qu'elle ne peut être cultivée en prairies artificielles, et qu'elle est nuisible dans les prairies naturelles, parce qu'elle étouffe les graminées et les empêche de croître. Ce ne seroit donc que pour tirer parti de cette plante, fort multipliée dans nos prairies, qu'on pourroit faire l'essai que je propose.

TREFFLE. Cette plante ne fournit pas à mon avis une nourriture convenable aux brebis.

1°. Les côtes sont assez grosses, assez dures, difficiles à mâcher.

2°. Il faut la plus grande adresse pour recueillir le treffle dans son vrai point; il faut le prendre dans sa fleur.

3°. Si on le donne un peu humide aux bestiaux, il les fait enfler et périr.

4°. Il produit cet effet pernicieux même sur les animaux qui le broutent dans les prés, à moins que plusieurs beaux jours ne l'aient parfaitement desséché.

Ces observations ont été faites par les Suisses, et les ont dégoûté de la culture du treffle, comme nous l'apprend M. Bourgeois dans une note sur le Dictionnaire d'Histoire naturelle (75).

(75) T. VI, p. 261.

Les Suisses sont certainement plus à portée que personne de vérifier ces faits, eux dont les prairies artificielles font presque toute la richesse.

Au reste, il faut distinguer le treffle qui croît spontanément dans nos prairies et qui est de beaucoup préférable à toutes les plantes qu'elles remplissent, du grand treffle dont l'on forme des prairies artificielles.

Je pense qu'on doit s'abstenir absolument de former des prairies de treffle pour en nourrir les bêtes à laine; mais on emploiera très-utilement cette plante pour le grand bétail. Le treffle a d'ailleurs des avantages inappréciables; il améliore les terrains secs et argilleux, il les rend propres à produire du blé meilleur et plus abondant; ainsi la culture n'en peut qu'être utile; il suffit d'en savoir faire un usage convenable (76).

(76) Voici comment Miller indique le treffle le plus propre à former des prairies, t. VII, p. 429.

Trifolium pratense, spicis subvillosis cinctis, stipulis positis membranaceis; corollis monopetalis. Linn. Sp. plant. 1082.
Treffle à épis velus, avec des stipales opposées et membraneuses et des corolles monopétales.

Il est connu en Angleterre, où il est cultivé depuis longtemps, sous le nom de treffle rouge, *trifolium pratense purpureum*.

TUSSILAGE OU PAS D'ANE. Cette plante a les plus précieuses propriétés dans les maladies du foie, dont les bêtes à laine sont si souvent attaquées; elle est excellente contre toutes les maladies du poumont; il seroit bon d'en donner souvent aux brebis, peu chaque fois cependant, dans la crainte que cette nourriture, très-grasse ne leur fut nuisible.

VÉRONIQUE. Il y a plus de 40 espèces de véroniques. Les trois plus communes dans ce pays-ci, sont la véronique mâle ou *hé d'Europe*, *véronica officinalis* de Linnée, la véronique des prés, *veronica teucrium*, enfin la véronique à épis, *veronica spicata*; les trois espèces ont à peu-près les mêmes propriétés, elles sont sur-tout stomachiques et vulnéraires; la meilleure est cependant la première: d'après ces deux propriétés, d'après la facilité de multiplier cette plante, d'après son port, la foiblesse de ses tiges qui la rendent propre à être mâchée, il paroît qu'il seroit très-avantageux de la donner aux brebis, et que cette plante corrigeroit en partie le vice du pain commun, si elle étoit un peu plus multipliée.

VERVEINE. Cette plante est très-commune n'en est pas moins estimable; il seroit trop long de dire à combien d'usage elle sert en médecine. Bomare emploie plus d'une page

à (77) détailler ses propriétés, et il n'en dit pas encore assez.

Cette plante n'est pas d'un goût agréable je ne sais dès-lors et je n'ai pas éprouvé si les brebis en mangeroient avec plaisir, j'en doute même; mais il seroit bon d'en mêler quelques tiges avec le fourrage ordinaire pour en corriger les vices.

VESCE. L'usage dans ce pays est de donner la vesce plutôt aux bœufs et aux chevaux qu'aux moutons; il est cependant de fait que ces derniers animaux mangent ce fourrage avec plaisir quand il est vert; sec il est rempli de côtes trop difficiles à mâcher; en général il n'est pas fort sain pour les brebis qu'il engraisseroit trop.

On sait d'ailleurs que les vesces sont extrêmement utiles pour alterner la culture, pour servir d'engrais aux terres, etc.; il seroit à désirer que l'usage s'en étendit beaucoup.

Je termine ici cette liste que peut-être on trouvera déjà bien longue; je répète que je n'ai pas voulu donner un traité sur les prairies mais indiquer seulement les plantes qu'il faut multiplier ou soigner, si l'on veut avoir des brebis; j'ajoute qu'on ne pourroit rien faire de plus utile en ce genre qu'une liste de plantes

qui conviennent à chaque espèce d'animaux , et de celles qui sont nuisibles ; il seroit nécessaire d'indiquer le cas où elles sont bonnes , ceux où il ne faut pas les donner ; il seroit bon de les désigner non-seulement par leurs caractères botaniques , mais encore par leurs noms vulgaires autant qu'il seroit possible. Les *paysans* pour qui cet ouvrage doit être fait , ne connoissent les plantes que sous des noms dont la plupart sont ignorés des naturalistes. Ces dénominations quelquefois arbitraires , peignent aussi quelquefois mieux la plante , la font mieux reconnoître que toutes les phrases des botanistes , phrases inintelligibles à qui n'est pas versé dans la nomenclature de cette science. Au reste il ne seroit peut-être pas facile de découvrir ces noms , il faudroit présenter chaque herbe , chaque plante à plusieurs gens de la campagne , leur demander les noms qu'ils donnent à chacune , et en faire à l'instant la note. Pour composer cette espèce de vocabulaire , il faudroit à beaucoup de patience , d'application , de travaux même , joindre des connoissances de botanique ; mais il faudroit encore observer que telle plante qui porte un nom dans une province , est désignée autrement dans une autre : cette variété se fait appercevoir même de village à autre : il faudroit la plus scrupuleuse attention pour ne pas donner dans l'erreur à cet égard.

La liste que j'ai donnée, les observations que j'ai faites sur chaque plante, peuvent faire voir quelle est à peu près la nourriture qui convient le mieux aux brebis, quelle est au moins l'espèce de fourrage qu'on doit préférer pour elles, je ne peux me dispenser de répéter encore que le foin commun est extrêmement nuisible, je ne dis pas seulement aux brebis, mais aux bœufs, aux chevaux, etc.

On parviendroit peut-être à corriger en partie ce vice, en donnant aux brebis beaucoup de sel, en en répandant sur le fourrage, en leur faisant boire de temps à autre de l'eau qui en seroit imprégnée; *rien ne flatte plus l'appétit de ces animaux que le sel*, dit M. Buffon, *rien aussi ne leur est plus salutaire lorsqu'il leur est donné modérément* (78).

Virgile dit :

» Salsas que ferat præsepibus herbas (79) «.

M. de Lille a traduit ainsi ce vers :

» Sème d'un sel piquant l'herbage qu'on leur donne «.

Sur quoi il fait cette note : il faut que le sel

(78) Hist. nat. des animaux, t. v, p. 15, in-4°.

(79) Les georg. de Virgile, traduct. en vers françois, par M. l'abbé de Lille, p. 283, édit. de Paris, 1770; avec approbation et privilège, ce qui est digne de remarque et prouve que le mal étoit bien réel puisqu'on le dévoiloit ainsi.

soit bien salulaire pour les bestiaux puisque nos paysans leur en donnent toujours, malgré les précautions qu'on a prises pour rendre chère une chose si commune, si nécessaire.

M. de Lille se trompoit, il ne connoissoit pas la misère des campagnes, les paysans ne donnoient pas de sel à leurs bestiaux, les précautions étoient trop bien prises pour leur en ôter les moyens; ce n'est certes pas en *Lorraine* où l'on pouvoit employer ainsi le sel.

Dans quelques endroits, dit M. Buffon, *on met dans la bergerie un sac de sel ou une pierre salée, qu'ils vont tous lécher tour à tour* (80).

Il n'y a, dit Valmont de Bomare (81), que le *gouvernement qui puisse faciliter cet usage important, en diminuant le prix du sel; ce seroit une perte passagère qui retourneroit en plus grand émolument.*

C'est-là une grande vérité et une preuve de plus que la suppression de la gabelle est une des opérations les plus utiles, les plus sages et les plus prudentes qu'ait pu faire l'assemblée nationale. Quand les troubles qui nous divisent seront terminés, quand une bonne constitution sera solidement affermie sur les bases immor-

(80) T. v, p. 15.

(81) Dict. d'his. nat. t. 1, p. 482.

telles qui sont aujourd'hui généralement reconnues , on sentira mieux encore ce bienfait ; la suppression seule de la gabelle doit amener l'augmentation rapide du nombre des brebis , leur amélioration très-prompte , les travaux qui en sont la suite nécessaire , et que suppose l'établissement des manufactures de drap , de bas , etc. etc. , et ce qui vaut mieux que tout cela , l'emploi d'un nombre immense de bras , l'oisiveté bannie , la circulation de l'argent plus facile.

Heureuse Angleterre , s'écrie Thompson (82) reine des arts , tu inspires la vigueur ; la liberté règne jusques dans les cabanes les plus reculées et y répand l'abondance d'une mère prodigue : ton sol est fertile , ton climat est doux , tes ruisseaux ne tarissent point dans les chaleurs de l'été , tes chênes protecteurs , (ceci est une allusion à la marine angloise) sont incomparables , tes vallées flottent en vagues dorées , les troupeaux sans nombre bèlent sur les montagnes , tandis que les bestiaux en foule mugissent à l'entour , tes prés brillent et résistent même à la faux du moissonneur ; de tous côtés tes villes te servent d'ornement , tes contrées abondent en richesses , dont la propriété est assurée au laboureur content et infatigable.

(82) Les Saisons , poëme traduit de l'Anglois de Thompson
L'été , p. 160.

igable. Tes villes sont la demeure des arts, du commerce et de la joie; l'on entend dans chaque rue ce mélange d'occupations, le mercenaire qui s'en va même à la charrue, ou celui qui, accablé de poussière, taille la pierre des palais, a le regard satisfait.

O! que ne puis-je en dire autant de ma patrie! Quand mes yeux verront-ils, quand mon cœur jouira-t-il du délicieux spectacle que peint avec tant d'énergie ce sublime poète?

Le moment en approche, j'ose le croire; c'est tandis que les esprits sont encore agités de l'heureux ferment de la liberté, qu'il faut leur présenter tout ce qui est grand et beau, c'est-à-dire ce qui est véritablement utile; il faut maintenant parler des champs aux François, il faut les conduire aux champs. Quel pays du monde mérite mieux qu'on lui applique ce beau vers de Virgile :

» Terra potens armis atque ubere terræ «.

J'ai déjà recommandé plusieurs fois de parfumer les bergeries, en y brûlant des herbes aromatiques; je ne puis trop insister sur la nécessité de cette pratique; la plante que l'on pourroit employer le plus utilement à cet usage, seroit le genièvre. Personne n'ignore qu'on le brûle dans les salles des hôpitaux; cette plante est très-propre à purifier l'air, on en

devroît brûler sur-tout dans l'espèce d'infirmes dont j'ai parlé, et où l'on doit enfermer les bres malades.

TONTE. » Ces précieuses couvertures (83) croissent avec la même proportion que le froid, deviennent pour les animaux qui s'en portent, un poids incommode à mesure que la belle saison s'avance; l'été qui mûrit pour ainsi dire les toisons comme les moissons, est le terme ordinaire de la récolte des laines «.

Voilà, à ce qu'il semble, le temps de la tonte bien déterminé, c'est celui de la maturité de la toison.

L'observation la plus légère suffira pour faire saisir ce point de maturité; l'habitude de gouverner des moutons, donnera sur cet objet des lumières qu'on ne peut trouver dans aucun livre. Seulement d'après des observations théoriques et pratiques assez constantes, il paraît que les mois de juin, juillet et août sont les plus favorables à la tonte, au moins dans notre climat. Le mois de juillet semble même le temps auquel il faudroit donner la préférence, il est assez éloigné de l'hiver pour que la laine ait

(83) Encyclopéd. art. *Laine*, t. XIX, p. 1, p. 434, édit. in-8°.

tems de prendre tout l'accroissement nécessaire pour mettre ces animaux à l'abri des rigueurs de cette saison, d'ailleurs ce mois est chaud et donneroit plus de facilité pour les différentes manipulations dont je vais parler.

Avant de tondre les brebis il faut, comme je l'ai dit, les laver dans un eau courante et bien pure; il faut éviter cependant celle qui est trop froide, trop tranchante, celle des ruisseaux près de leur source. Le froid vif et pénétrant de ces eaux pourroient leur occasionner des maladies; mais le danger diminueroit, disparaîtroit même, si on avoit l'attention de ne laver les brebis qu'assez avant dans la journée, et plusieurs heures après que le soleil auroit échauffé l'air.

On lave donc les brebis avec le plus grand soin, plusieurs jours de suite, et l'on évite attentivement de les laisser souiller leurs toisons; pour cela on les tient sur une pelouse bien nette, dont on enlève exactement les brins de fumier qui pourroient s'y trouver, les épines, les pierres, etc.

On laisse ainsi les brebis sécher au moins un jour entier, car avant de commencer à abattre la toison, il faut qu'elle soit parfaitement sèche, quand il n'y reste plus aucune humidité on la coupe.

On croit communément que cet ouvrage est

très-facile, on le confie aux mains les moins habiles et les moins exercées. On voit chaque jour des enfans de douze à quinze ans tondre des brebis, leurs foibles mains peuvent à peine soutenir les ciseaux. Les blessures dont est couvert le corps des brebis, fait assez connoître leur mal-adresse. Aussi l'art de tondre les brebis fait une partie essentielle de l'instruction qu'il doit recevoir un berger.

Immédiatement après avoir abattu la toison il faut plonger la brebis dans un baquet plein d'eau, dans laquelle on aura fait fondre du sel et qu'on aura laissé exposée au soleil pendant plusieurs heures; il est impossible que la laine en se séparant du corps de l'animal ne laisse la place de chacun des fils une petite blessure que d'ailleurs on apperçoit soit en regardant avec attention à l'œil nud, soit avec une loupe. Le sel seul peut fermer ces petites plaies; l'impression qu'il fait dans le moment sur le corps des brebis est douloureuse, mais cette précaution les préservera d'un grand nombre de maladies cutanées, auxquelles elles sont sujettes.

Après avoir ainsi lavé les brebis, on les laisse sécher sur la même pelouse sur laquelle on les a d'abord placées.

Les premiers jours après la tonte, il faut éviter avec le plus grand soin les pâquis où il

pourroit y avoir des épines , des chardons , tout ce qui peut les blesser ; leur bergerie qui doit être propre dans tous les tems , doit être encore bien plus soignée dans ce moment , leur corps nud est bien plus exposé aux impressions de l'urine , des excremens , du fumier , etc.

Il n'est pas de mon sujet de parler des différens lavages que doit subir la laine abattue , je ferai seulement deux observations ; la première c'est que la toison reçue sur des draps avec beaucoup de soins lorsqu'on l'abat , sera bien plus propre , bien moins mêlée de corps étrangers , et il y aura dès-lors moins d'incertitude dans la qualité ; d'ailleurs cette précaution épargnera de l'ouvrage , parce qu'il faudra moins la laver après ; enfin les lavages les plus réitérés ne lui rendront jamais la blancheur que la mal-propreté lui aura fait perdre.

La seconde observation , c'est qu'il seroit bien important de veiller à la manière dont les bouchers et les rifleurs dépouillent les brebis de leur toison ; quand elle sort de leurs mains , elle est couverte de sang , souillée d'ordures , et perd nécessairement de son prix , il est vrai qu'aujourd'hui la perte n'est pas grande , les toisons étant toujours très-mal propres , de quelques mains elles sortent ; mais si l'on se détermine à soigner un peu plus les

brebis, si on perfectionne les races, il faut donner à la propreté des toisons une attention particulière, on fera donc sagement de défendre aux bouchers de tuer aucun mouton qu'auparavant la laine n'en ait été abattue; quant à ceux qui devroient être écorchés, et dont la laine doit rester attachée à la peau, peut-être feroit-on bien de veiller à la manière dont les rifleurs s'acquittent de leur profession, il faut éviter que le sang ne souille la toison et n'altère la laine. Ces précautions ne paroîtront minutieuses et indifférentes qu'à ceux qui ne réfléchiront pas que le commerce des laines ne se soutient que par la confiance que l'on inspire à l'étranger qui puise dans nos manufactures : la perfection des étoffes dépend en grande partie de la propreté des laines, et cette propreté ne peut s'acquérir qu'au moyen des précautions dont je viens de parler. Cette opération qui paroît en soi ignoble, indigne de l'attention du philosophe et du législateur, cependant la plus grande influence sur tout le corps politique, et du plus ou moins de soin qu'on apporte à cette opération, dépend en grande partie la force ou la richesse de l'état.

Je ne puis finir cet article, sans recommander encore, comme une chose très-importante, de laver beaucoup la laine en pied, cette méthode pratiquée constamment en Angleterre, donn

à la laine une finesse que les lavages les plus fréquens et les plus abondans ne lui donneroient pas après qu'elle est coupée; le déchet d'ailleurs en est beaucoup moindre, aussi tout engage à suivre cette pratique, qui d'ailleurs contribue beaucoup à entretenir la santé des brebis.

CASTRATION. De deux méthodes usitées pour la castration des beliers, l'une me paroît bien préférable à l'autre, c'est celle d'enlever absolument les testicules; l'usage de les lier seulement est très-nuisible : les vaisseaux spermatiques n'étant pas absolument rompus, détachés, peuvent encore élaborer la liqueur, la faire passer dans les testicules, et laisser au belier un reste de force et de vigueur qui tend à l'épuiser, en pure perte : alors la chair ne peut avoir le même suc, la même saveur, les brebis d'ailleurs qu'ils fatiguent beaucoup et inutilement, en souffrent nécessairement.

Cette opération n'est pas des plus difficiles, on voit tous les jours les femmes, les hommes les moins adroits s'en acquitter assez bien; l'âge le plus favorable pour la faire, paroît être de deux à trois mois, les béliers sont plus en état d'en supporter la douleur et d'en éviter le danger.

Immédiatement après qu'on a enlevé les testicules, on frotte la plaie avec des cendres

tièdes et de l'huile : l'expérience la plus constante prouve l'utilité de cette précaution.

Je finirai ce chapitre en répétant que le commerce des laines peut seul répandre parmi nous l'aisance et la vie, qu'il peut seul ranimer notre agriculture languissante, que seul il peut faire cesser l'oisiveté qui nous ruine, la misère et les crimes qu'elle traîne à sa suite, que seul il peut contribuer à régénérer nos mœurs. Dans un tems qui n'est pas bien éloigné de nous, on rougissoit des occupations les plus nobles, les plus honorables; les loix ont rendu à l'agriculture toute sa liberté, toute son indépendance, c'est aux mœurs à lui rendre sa gloire; le *labourage*, dit Harrington, *qui forme de bons soldats, forme aussi une bonne république, car toutes les fois que le propriétaire d'une charrue aura aussi une épée, il se servira de l'une pour défendre l'autre.*

Il est tems que nous soyons pénétrés de cette vérité, il est tems que nous quittions nos goûts frivoles et légers, que nous changions notre caractère insouciant; sans doute le tems amènera cet utile, ce nécessaire changement; l'habitude de la liberté nous rendra plus sages, plus froids et plus calmes; c'est à son gouvernement seul que la nation Anglaise doit sa supériorité sur tous les peuples anciens et modernes. Mais c'est aux législateurs à hâter l'ouvrage du tems,

C'est aux écrivains véritablement patriotes à accélérer sa marche, c'est aux propriétaires riches à donner l'exemple de la vie champêtre, c'est aux administrations à répandre les bons principes, les idées saines; c'est aux sociétés populaires à prêcher le respect pour les mœurs rustiques, à les honorer non de paroles, mais d'effets. Quel est le bon citoyen qui ne jouit pas d'avance du spectacle magnifique que nous offre l'avenir? qui ne hâte pas par ses vœux cet instant de bonheur, de paix et de gloire? qui ne veut pas concourir à l'amener? O que de bien il nous reste à faire, que de moyens nous avons pour l'opérer!

Faut-il dire encore que le commerce des laines est un des moyens les plus sûrs et les plus prompts pour enrichir les particuliers en enrichissant l'état? faut-il encore citer l'exemple de l'Espagne, qui dénuée de toute autre espèce de commerce, se soutient par celui-là seul? Mille causes plus actives les unes que les autres font courir ce royaume à une ruine certaine et prompte. Les colonies, l'exploitation des mines, la multitude effroyable de couvens des deux sexes, la superstition, le fanatisme, l'indolence, l'orgueil national, sont autant de fléaux qui ruinent l'Espagne par les fondemens; la seule ressource qui la soutient contre tant de maux, la seule qui lui reste,

est le commerce des laines. Les sommes immenses que lui apportent ses galions , ne font que passer par ses mains , et se versent sur le champ dans toute l'Europe qui lui vend plusieurs objets de nécessité ; le commerce des laines seul conserve une partie du numéraire dans l'état , en occupe quelques membres , et le préserve de la contagion de la fainéantise et des vices qu'elle entraîne. On ne peut concevoir quelle somme l'Espagne tire de la France en échange des laines qu'elle lui procure.

L'exemple de l'Angleterre n'est pas moins frappant. M. de Foé prétend qu'on tire du canton de Rummey-Marsh 605,520 livres de laine par année ; il assure que cette quantité ne fait pas la centième partie de ce qu'on en récolte dans les trois royaumes. En supposant ce calcul exact , en supposant encore que les trois quarts de cette quantité sont dans le commerce , l'autre quart étant employé par les propriétaires , on trouve une circulation de 90,828,000 livres en n'évaluant la livre de laine qu'à vingt sous l'une dans l'autre , prix très-modique , et infiniment au-dessous du prix ordinaire.

Cet objet mérite encore une considération d'autant plus importante que des trois parties que j'ai supposé dans le commerce , il y en a la moitié qui sort du royaume soit fabriquées,

soit en nature. Ainsi ce commerce fait entrer annuellement en Angleterre une somme de 45,414,000 livres, somme énorme qui n'a pas peu contribué à élever cet état au point de grandeur où il est parvenu, et d'où il ne peut tomber que par les fautes politiques les plus graves.

L'introduction de ce numéraire n'est pas le plus grand avantage que l'Angleterre retire de ses laines; l'objet essentiel, c'est que la nation est habillée du cru du pays, c'est que les ouvrages que suppose la manipulation de la laine sont immenses et occupent beaucoup de bras, ce qui prévient la mendicité.

Ces exemples, ces considérations à l'évidence desquels on ne peut se refuser, démontrent la nécessité d'encourager le commerce des laines dans toute la France; mais cette *province* qui manque de toute autre ressource pour le commerce, peu riche, éloignée de la mer, sans rivières navigables, a besoin plus qu'une autre d'un secours de ce genre.

C H A P I T R E I V.

Des moyens de conserver , multiplier et perfectionner l'espèce des bêtes à laine.

S E C T I O N P R E M I È R E.

De la conservation des bêtes à laine.

TOUT le secret pour conserver les brebis comme les autres animaux , semble se réduire à ceci , bien soigner et bien nourrir : d'après quoi rien ne paroît plus facile ; tout le monde croit employer le meilleur moyen , le plus court , le plus simple , le moins dispendieux , et cependant personne ou presque personne ne réussit : quelle peut en être la cause ? C'est qu'on s'éloigne de l'indication de la nature , qu'on ne suit pas la marche qu'elle prescrit. Chacun se fait une routine ou se conforme aveuglément à ce qu'il a appris de ses pères , qui eux-mêmes le tenoient de leurs ancêtres , et tous sans motifs , sans savoir pourquoi ils s'obstinent aux usages qu'ils ont adoptés , quoique les suites funestes qui en résultent eussent dû les détromper plusieurs fois.

Les brebis sont en chaleur depuis le moi

de novembre jusqu'à la fin d'avril. Les alimens chauffans et salés, leur donnent quand on le veut, dans le reste de l'année, une chaleur facile qui les rendent propres à recevoir le mâle toutes les fois qu'on le leur présente, et même à engendrer; mais on ne doit pas faire usage de ce moyen qui ruine leur tempérament.

Les brebis portent cinq mois, d'où il suit que c'est un bien de retarder l'accouplement autant qu'il est possible jusqu'aux mois de janvier ou de février, parce qu'alors les agneaux naissent en mai ou en juin, et que la chaleur leur épargne bien des maladies (84).

Dès que les agneaux sont nés, il faut entrer dans l'étable, voir s'ils peuvent se poser sur leurs pieds: plusieurs ont besoin du secours du berger pour prendre cette attitude; ce secours doit être très-prompt.

Il faut bien se garder de croire que le premier lait que contiennent les mamelles des brebis puisse être nuisible; la nature l'a destiné à servir aux agneaux de purgatif doux, pour les aider à évacuer le *meconium*; la nature agit toujours par des voies uniformes (85). Le pre-

(84) Je raisonne ici dans l'opinion généralement reçue, mais pour moi je pense que le froid ne nuit pas aux brebis.

(85) *Natura sibi semper consona*. Newton, princip. math.

mier lait des femmes sert au même usage pour les enfans; il ne faut donc pas traire ce lait comme le pratiquent quelques paysans.

Quelques écrivains conseillent de séparer les agneaux des brebis, et de ne les laisser téter que deux fois par jour; c'est aussi l'usage le plus ordinaire dans plusieurs cantons de cette province. Cependant si l'on consulte la nature elle ne conseillera pas cette méthode; elle fait le lait des brebis pour les agneaux, et ceux-ci n'en prennent jamais au-delà de ce que peut leur en fournir leur mère sans en être affaiblis. Je pense qu'on devroit toujours laisser les brebis avec leurs petits les huit premiers jours quand les mères vont aux champs, les agneaux étant encore foibles, on peut les retenir, mais ce terme passé, ils ont acquis assez de force pour suivre leurs mères, et l'on ne voit par quel inconvénient peut en résulter; la nature même il ne faut pas les séparer, il est seulement nécessaire de donner aux mères une nourriture plus abondante et plus remplie de sucs que dans un autre temps. Le sain-foin me semble beaucoup leur convenir alors.

Lorsque les agneaux ont atteint six semaines le lait de leur mère ne pourroit pas leur suffire; alors on leur donne du lait de vache dans lequel on écrase des pois, des fèves, des navets, des lupins bouillis; et lorsqu'ils sont un

peu plus âgés et qu'ils peuvent marcher, on leur donne du foin; mais il faut choisir avec soin le plus tendre, le plus succulent: le foin vert est à tous égards préférable au sec.

A deux ou trois mois on châtre les agneaux; il n'y a d'autre précaution à prendre que de les tenir enfermés trois jours.

On doit les sévrer à quatre mois et demi ou à cinq mois au plus; pour cela on les éloigne beaucoup de leur mère, et ils l'oublient facilement si on a eu soin de les habituer insensiblement à manger du fourrage.

Lorsqu'on a un troupeau considérable, et même pour le troupeau communal, on devrait séparer les agneaux des brebis et moutons, les mener paître séparément; leur foiblesse et la force des autres ne leur laisse pas le moyen de se procurer la nourriture au pâquis.

Dans la bergerie même il faut les séparer comme je l'ai dit dans le chapitre précédent.

Il seroit mieux de se passer absolument de bergerie, et de faire parquer les brebis été et hiver en plein champ; je le prouverai dans la troisième section.

Mais si l'on ne peut absolument déterminer les cultivateurs à adopter cette sage méthode, il ne faut rien épargner pour les porter à construire leur bergerie suivant le plan que j'ai proposé, ou suivant tout autre qui donneroit

aux brebis beaucoup d'air et le renouvellent fréquemment.

Si l'on pense qu'il soit nécessaire de conserver des bergeries et d'y enfermer quelques brebis , il faut que ce soit très-rarement et dans les saisons les plus rigoureuses.

Il faut établir comme le premier principe de l'éducation des bêtes à laine , que l'air leur est absolument nécessaire , que dès-lors il faut les en faire jouir le plus qu'il est possible.

Il faut donc pendant l'été les faire sortir dès le point du jour , et ne les ramener que le soir.

En automne et au printemps , elles doivent quitter la bergerie dès que le soleil a dissipé la rosée ou la gelée blanche.

En hiver , à moins que le temps ne soit excessivement mauvais , on doit les promener au moins depuis dix heures jusqu'à quatre.

L'été les brebis trouvent aux champs une grande partie de leur nourriture , aussi il ne faut pas leur en donner beaucoup à leur arrivée à la bergerie ; mais l'hiver il faut qu'elles y en aient abondamment.

Je ne répéterai rien de ce que j'ai dit sur le choix de la nourriture qui leur convient , mais j'ai entré à ce sujet dans un assez grand détail ; j'insisterai encore sur la nécessité de mêler des plantes aromatiques dans le fourage qu'on leur

donne l'hiver; j'en ai donné les raisons aux articles serpolet, thym, melisse, meum, origan, basilic, etc. etc.

Il faut absolument brûler de ces mêmes herbes dans la bergerie.

Il faut donner aux brebis quelques poignées de sel de temps à autre.

On ne peut laver trop fréquemment les bêtes à laines; indépendamment de l'avantage qui résulte de ces lavages pour la bonté de la toison, ils préviennent ou guérissent beaucoup de maladies.

» Balantum que gregem fluvio mersare salubri. » *Virgile.*

Il ne faut pas être médecin pour concevoir que les bains enlèvent la crasse qui, en s'attachant à la peau, arrête la transpiration.

Il faut choisir, autant qu'il est possible, une eau courante.

C'est sur-tout pendant les jours qui précèdent la tonte qu'il faut laver fréquemment les brebis; tous les jours deux fois ne seroit pas trop.

On choisit pour la tonte un jour bien sec, bien serein, on observe d'ailleurs les précautions que j'ai prescrites.

On se garde bien de faire deux tontes; j'en ai détaillé les raisons, j'en parlerai encore.

Après la tonte on lave de nouveau les brebis et dans de l'eau salée, s'il est possible.

La manière de gouverner la laine après qu'elle est abattue, est étrangère à mon sujet, je dirai seulement qu'il ne faut pas la laisser en pile et qu'on ne peut la laver trop promptement après qu'elle est coupée. Des expériences constantes prouvent que le retard la fait décheoir de moitié, et même de cinquante-trois pour cent. Ces deux observations sont très-essentiellles, et même que la suivante :

Si un économe veut s'acquérir un crédit étendu et la confiance publique, il doit séparer la laine du col et celle du dos comme plus fine de celle du ventre et des pattes qui est plus grossière; il doit même distinguer celle qui peut avoir un degré plus fin ou plus doux que l'autre.

Immédiatement après la tonte et pendant plusieurs jours, il faut donner aux brebis et aux moutons une nourriture un peu plus abondante et plus succulente, la tonte les affoiblit beaucoup, c'est le moment de leur donner du sain-foi pur, et sans mélange.

Pour avoir des brebis bien vigoureuses et qui puissent vivre long-tems, il faut ne les laisser porter qu'à deux ans ou deux ans et demi, jusqu'à six ou sept ans au plus; les agneaux qu'elles font plus jeunes ou plus âgées, sont toujours foibles, et ne deviennent jamais de bons moutons.

Cela prouve encore qu'il est nécessaire de séparer les jeunes brebis des beliers.

On doit apporter le plus grand soin au choix des beliers, car d'eux seuls dépend tout le troupeau. „ Un beau et bon belier, dit M. Buffon (86), doit avoir la tête forte et grosse, le front large, les yeux gros et noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le col épais, le corps long et élevé, les reins et la croupe larges, les testicules et la queue longue, les meilleurs de tous sont les blancs, bien chargés de laine sur le ventre, sur la queue, sur la tête, sur les oreilles, et jusques sur les yeux „.

On ne doit pas donner plus de trente brebis à un belier, encore faut-il qu'il soit constitué comme on vient de le voir.

Le belier ne doit pas saillir avant trois ans au plus tôt.

Il suffit que le belier couvre les brebis trois fois ou quatre au plus, il faut ensuite les séparer.

Pendant que les brebis sont pleines, il faut bien se garder de les exposer aux orages, aux grandes pluies, de les effrayer, de les faire courir, etc. il seroit à craindre qu'elles n'avortassent.

(86) Hist. nat. t. v, p. 10.

Dans tous les tems il faut éviter de faire conduire les brebis dans les pâquis où il y a des buissons, des chardons qui déchirent la laine : la gâtent, cette précaution est sur-tout nécessaire immédiatement après la tonte.

Il ne faut dans aucun cas fatiguer les brebis, les faire courrir, les échauffer.

Dès qu'on s'apperçoit qu'une brebis est indisposée, il faut la séparer du troupeau, la placer dans l'infirmerie dont j'ai parlé, et ne la réunir aux autres qu'après une entière guérison.

Chaque année il faut trier le troupeau et en bannir les vieilles, les infirmes qui ne pourroient que nuire au troupeau, en donnant des agneaux mal constitués.

Il faut tenir les brebis dans une extrême propreté, nettoyer leur bergerie chaque deux jours : tous les jours même, leur donner de la litière très-abondamment, à moins que l'écurie ne soit planchée par le bas, alors on peut se passer de litière, mais il faut balayer tous les jours.

En observant avec soin ce petit nombre de règles, et celles qu'on trouve répandues dans ce mémoire, on parviendra sans peine à conserver les brebis beaucoup plus long-tems qu'on ne le fait communément dans ce pays, elles seront plus fortes, plus vigoureuses, et dès-lors d'un plus grand produit au propriétaire; mai

pour parvenir à mettre en exécution ce que je prescris, plusieurs choses sont nécessaires.

La première est un bon berger; je vais parler de cette matière importante; dans la seconde section, j'indiquerai les autres moyens qu'on doit mettre en œuvre pour faire réussir l'idée que je propose.

Ceux qui connoissent ce pays ne m'accuseront pas d'exagérer si je dis qu'il n'y a pas dans toute *Lorraine* dix bons bergers qui y soient nés, j'ai fait beaucoup de recherches pour trouver dans cette espèce d'hommes quelques lumières, quelques secours sur l'objet de ce mémoire, et toutes mes recherches ont été vaines; la plus profonde ignorance, la plus grande misère, voilà tout ce que j'ai rencontré chez tous les bergers.

Quand on suit avec attention la manière dont les bergers gouvernent les troupeaux confiés à leur soin, on n'est pas surpris qu'il périsse un grand nombre de brebis, on s'étonne au contraire qu'il en vive encore quelques unes.

Ils sont armés d'un bâton dont ils se servent pour presser les brebis paresseuses, ils les excèdent de coups, ils les maltraitent au point qu'il n'est pas rare d'en voir entrer plusieurs à la bergerie, languissantes, foibles, et quelques fois estropiées.

Cette brutalité révoltante n'est cependant

pas le plus grand mal que font les bergers aux troupeaux. Ils ne savent pas choisir les expositions qui conviennent aux brebis dans différentes heures du jour, ils n'ont pas l'intention de les conduire pendant la chaleur sur un coteau tourné au nord, pour les garder du mal que leur causent les rayons du soleil quand ils dardent sur elles; ils leur font faire de grandes courses, rapidement (87), sans examiner si elles sont pleines ou malades si elles peuvent soutenir cette fatigue; ils ne vitent pas les buissons, les chardons, dont les piquans déchirent la toison des brebis et agâtent; ils n'ont pas soin de se procurer un bon chien, dont l'activité, l'intelligence, les épargneroient beaucoup de travaux, et mérgeroient beaucoup de fatigues aux troupeaux; ils ne connoissent pas du tout les pâturages, et savent à peine distinguer les plantes utiles aux brebis, de celles qui leur sont nuisibles; s'ils disent que quelques unes sont malfaisantes,

(87) Le parcours de village à village a fait un très-grand mal aux bêtes à laine, parce que les bergers se hâtoient de conduire leurs troupeaux dans les lieux où croissent quelques brins d'herbe, pour la ravir aux troupeaux voisins, sans s'inquiéter de l'effet que produiroient sur eux la chaleur et la fatigue.

ls ne savent pas distinguer les circonstances où elles cessent de l'être. On peut recourir à l'article *Avoine*, où l'on verra ce que j'ai dit de l'opinion que les chaumes de cette denrée sont mortelles aux bêtes à laine, les bergers, (on parle toujours de ceux de cette *Province*), les bergers ignorent parfaitement les causes, soit prochaines, soit éloignées des différentes maladies dont sont attaquées les brebis, ils n'en connoissent ni les symptômes, ni les remèdes. Toute leur science consiste en une routine qu'ils se sont faite au hazard, et ils ont quelque fois des opinions si ridicules, si extraordinaires, qu'on croiroit qu'ils cherchent à justifier le proverbe qui dit qu'un berger est communément l'animal le plus bête de son troupeau.

Ceux qui se donneront la peine d'observer, verront que loin d'avoir chargé le tableau, j'ai encore été bien modéré.

Il est difficile d'expliquer pourquoi à notre porte, en *Champagne*, les bergers sont un peu plus intelligens que les nôtres, ils ne portent pas à la vérité à un fort haut degré les connoissances relatives à leur état, mais ils sont moins grossiers, moins durs, ils ont de meilleurs chiens, ils ne savent ni guérir, ni prévenir les maladies des bêtes à laine, mais ils en occasionnent moins que les nôtres,

parce qu'ils sont plus actifs et plus honnêtes gens, chacun peut se convaincre de ces faits.

On seroit sans doute embarrassé d'assigner cette différence d'autre cause que l'indolence naturelle aux habitans de ce pays, indolence dont j'ai parlé tant de fois et dont on ne peut trop s'affliger.

Mais quelles sont les qualités que doit avoir un bon berger ? Deux principales ; beaucoup d'intelligence et beaucoup de probité ; ces deux vertus nécessaires dans toutes les professions le sont encore plus dans celle-ci. Voici cependant un précis de ce que je pense, qu'il doit savoir.

Un berger, (je ne parle que de celui qui est chargé des bêtes à laine), doit parfaitement connoître l'espèce de pâturage qui convient à son troupeau, il doit savoir distinguer les plantes nuisibles des herbes bienfaisantes, connoître l'espèce de maladies que peuvent occasionner les premiers ; il faut qu'il n'ignore aucun des remèdes que les bons médecins vétérinaires regardent comme curatifs de telles ou telles maladies ; au premier symptôme, il doit distinguer chaque maladie, l'arrêter, la couper dans sa source, la prévenir même par le régime, le changement de pâturage, etc.

Rien de ce qui peut contribuer à conserver ces animaux, ne doit lui être étranger, le mo-

ment de l'accouplement, le meilleur tems pour faire porter les brebis, l'âge où il faut leur permettre de devenir mères, celui où il faut qu'elles cessent de l'être, les marques qui désignent ces différens âges, les signes extérieurs de force des beliers et des brebis, tout en un mot ce qui concerne l'éducation des bêtes à laine doit lui être parfaitement connue (88).

A ces connoissances, à ces lumières, il faut ajouter un naturel doux et tranquille, qui lui ôte le dessein de maltraiter les animaux paisibles et foibles qu'il gouverne, une très-grande probité qui ne lui permette pas de faire usage de ces fraudes, de ces supercheries si communes parmi les gens de son espèce.

On ne manquera pas sans doute de dire que ces spéculations sont fort belles, mais qu'il est impossible de les réduire en pratique, que quand on l'entreprendra on rencontrera trop d'obstacles dans l'incurie des paysans, leur insolence, leur indifférence pour tout ce qui est bien; on pourra même ajouter qu'un homme qui aura tout ce que je suppose ne voudra pas être berger, et se croira appelé à une condition plus élevée.

(88) Un berger seroit parfait qui connoîtroit bien l'instruction rédigée par M. Daubenton, et pratiqueroit ce qu'elle exige.

A cette objection je fais plusieurs réponses, la première, qu'il n'y a point de projets utiles dont on ne rebuterait les tentatives si on étoit frappé de ces mots vagues d'impossibilité. 2^o. Qu'il n'y a rien d'impossible à un gouvernement populaire et bien intentionné, qu'il ne s'agit que de prendre des mesures sages et bien concertées.

Je dirai en même-tems que les vices des habitants de la campagne, sont en effet un obstacle très-puissant, mais que cet obstacle ne pourrait tenir contre le tems, contre la forme nouvelle de notre gouvernement, ni contre la certitude d'une récompense considérable et d'un bénéfice très-fort.

Enfin il est possible de tirer la condition du berger de l'abjection où elle est réduite, il ne faut encore une fois que vouloir.

Voici quelques idées à ce sujet.

Il faudroit que dans tous les villages, qui par leur situation, et l'espèce de pâturage qu'ils possèdent, semblent propres à nourrir des bêtes à laine, on fit construire par les soins de l'administration, et aux frais de l'état une ou plusieurs bergeries vastes, suivant le plan dont j'ai parlé, cette bergerie seroit publique, apparteniroit au village, à la communauté qui seroit chargée de l'entretenir.

Ce seroit dans cette bergerie qu'on renfer-

neroit toutes les brebis du village, lorsqu'elles
loivent être renfermées.

Pour obtenir le droit de loger des brebis dans
ette habitation publique, on seroit obligé de
onner une somme proportionnée à la quantité
le litiere qu'elle doit dépenser annuellement,
t aux soins qu'elles exigeroient.

Quant à la nourriture, on la prendroit sur les
ommunes, dont on convertiroit une partie en
airies artificielles destinées à ce seul usage, et
ans le cas où cette nourriture seroit insuffisante,
haque propriétaire de brebis seroit tenu d'y
uppléer, soit en argent, soit en fourrage de
bonne qualité et accepté comme tel.

Il faudroit bien se garder d'employer toutes
es communes d'un village à l'usage dont je
arle, ce seroit visiblement vexer les pauvres
ui n'étant pas en état d'acheter une ou plu-
ieurs brebis, ne doivent pas cependant être
rivés d'un bien auquel ils ont autant de droit
ue les riches; on pourroit proposer à chaque
abitant d'opter ou sur sa portion de commune
n nature, ou la liberté de mettre tant de
rebis aux troupeaux sans fournir de fourrage.

On ne mettroit cependant aucune borne à
a quantité de brebis que pourroit fournir
haque particulier qui seroit, comme il l'est
ujourd'hui, maître d'en élever tel nombre il
ageroit à propos; il faudroit seulement faire

un règlement, par lequel chaque particulier pourroit en fournir deux, trois, quatre, etc. suivant l'étendue des communes; cette quantité fixée, ne payeroit que la litière et les soins du berger, comme je l'ai dit, le surplus seroit taxé à une somme plus forte, à raison du fourrage.

Cette taxe devroit varier chaque année, et être toujours proportionnée à la plus ou moins grande abondance de fourrage.

Le conseil-général de la commune pourroit aisément faire cette taxe chaque année.

Le fumier provenant des brebis seroit employé d'abord à engraisser les terres de communauté qui pourroient en avoir besoin, le surplus seroit vendu au profit des propriétaires de brebis, et en déductions de leurs frais.

Le soin des brebis doit être confié à un ou plusieurs bergers, sous l'inspection immédiate du conseil général, et sous la surveillance des administrations.

Personne ne pourroit être berger d'une commune pour avoir la direction d'une des bergeries dont je parle, qu'après avoir subi par-devant des commissaires nommés par le gouvernement, un examen qui constateroit la capacité de celui qui se présenteroit pour cette fonction.

La difficulté seroit de trouver moyen de les

instruire. Voici les expédiens qui me paroissent les plus naturels et les plus sûrs.

Il faudroit , avant tout , multiplier extrêmement les exemplaires de l'excellent ouvrage de L. Daubenton , mais j'aimerois qu'on y ajoutât , pour chaque partie du royaume , une indication des plantes qui y croissent , avec leurs noms vulgaires , de manière qu'il soit impossible de les méconnoître , on devroit même retrancher de cet ouvrage quelques détails un peu trop scientifiques , et trop au-dessus de la portée des bergers ; en un mot , simplicité dans les choses et dans l'expression.

Cet ouvrage devroit être très-bon marché , il faudroit même en répandre gratuitement une grande quantité d'exemplaires ; c'est économiser que dépenser ainsi , c'est placer à haut intérêt.

Je voudrois que l'on s'occupât , dans un aversissement mis en tête de cet ouvrage , à relever la profession de berger , dont on feroit sentir l'utilité ; on attacheroit de l'honneur , de la gloire même à être bon berger. Qu'on y prenne garde , l'opinion qui a toujours régné en France avec tant de force , en acquiert encore plus depuis la révolution , les hommes sont plus en présence les uns des autres ; si notre législation se perfectionne , ce qui ne peut manquer d'arriver lorsque nous serons sorti du tourbillon révolutionnaire

qui nous entraîne avec tant de rapidité, l'opinion honorera sur-tout les travaux utiles et les hommes qui s'y livrent. Mais pour hâter le développement de cette opinion, il faut que le législateur soit lui-même rempli de cette idée ; il faut sur-tout que les écrivains, qui, aussi ont leur magistrature, employent toute leur influence à appeler les égards, les soins, vers les professions utiles, et de ce nombre est indubitablement la profession de berger.

Je ne craindrai donc pas de donner trop d'importance à un objet aussi petit en apparence ; ne craindrai pas qu'on me tourne en ridicule si je dis qu'il faut nécessairement que l'on forme des écoles publiques pour l'instruction des bergers. Que m'importe après tout, si mes idées semblent ridicules aux sots et aux oisifs ? qu'ils m'importent leur opinion, leur estime ? en ai-je besoin ? L'homme honnête et sensible qui fait le bien, qui travaille à être utile, doit peu s'affecter de ce que pensent les êtres frivoles qu'on appelle beaux esprits, hommes aimables ; la satisfaction intérieure qu'il éprouve est la plus pure, la plus douce des récompenses, il la trouve dans son cœur, elle ne peut lui être ravie. Qu'on le tourne en ridicule, qu'on le déchire même, il suffit qu'il se rende à lui-même le témoignage qu'il n'a voulu que le bien, qu'il n'a cherché que le bonheur de ses semblables.

Si ce sentiment délicieux est une folie, si le bien public, comme le disent quelques égoïstes, est une chimère, je l'avoue, cette folie, cette chimère, me semblent préférables à toutes les autres dont les hommes sont les jouets. Je m'y livrerai donc sans crainte, et je dirai que l'on ne peut employer aucun moyen plus prompt, plus efficace, pour accélérer la perfection des bêtes à laine, que les écoles publiques où les bergers viendroient puiser des instructions.

Sans doute pour être berger, il ne faut pas avoir été enfermé dans un collège et étudier à tant de pages par heure. Non, mais il faut qu'il y ait plusieurs hommes très-versés dans cette partie de l'économie, qui en possèdent à fond la théorie et la pratique, instruits d'ailleurs des vices et des avantages du local, joignant à des connoissances étendues une très-grande complaisance, une patience à toute épreuve, un amour ardent du travail, et sur-tout du bien public. Il faut qu'ils soient distribués dans les différens départemens, qu'ils parcourent les campagnes et qu'ils annoncent qu'ils viennent instruire ceux qui se destinent à la profession de berger, et que ceux qui voudront embrasser cet état doivent, avant d'être reçus, prendre de leurs leçons, que sans cette précaution on ne sera pas admis. Ces savans rassembleront alors tous ceux qui voudront les écouter; ils iront

avec eux dans les campagnes, et là, d'un style simple et naturel, sans apprêt, sans prétention, sans science, ils leur diront : *Vous voyez ces piquis, n'y conduisez pas vos brebis, l'herbe qui croît leur est nuisible, elle leur donne telle ou telle maladie..... Cette exposition au nord convient aux brebis pendant la chaleur; cette autre au midi leur est nuisible alors, et ne leur convient que pendant l'hiver; cette plante que vous foulez aux pieds est excellente contre telle maladie, que vous regardez comme incurable: cette autre, que vous croyez bonne, leur est nuisible..... Ces épis, ces chardons déchirent la toison de vos brebis, les écorchent, gâtent leur laine et leur donnent des maladies de peau.*

Les brebis sont souvent attaquées, ajouteront-ils, de maladies qui se guérissent par les remèdes les plus simples que vous avez sous la main; le foin est le siège de telle maladie, le poumon de telle autre. Vous préviendrez le plus grand nombre de ces maladies, en soignant beaucoup vos bêtes, et en ne leur donnant jamais que des alimens sains et bien choisis.

Ces sages fixeront avec la même simplicité, la même bonhomie, le temps de la tonte; ils prescriront la manière de la faire; ils mettront même la main à l'œuvre, etc. etc. (89).

(89) O quelle belle ! quelle touchante mission ! Quel

Croit-on que des paysans résisteroient à cet apas, et que l'attrait seul de la nouveauté ne les attireroit pas ?

Le ciel attend celui qui en sera digne ! Pourquoi les sociétés humaines ne s'en occuperoient-elles pas ? Après avoir prêché la liberté, l'égalité, il est temps de prêcher les mœurs, l'amour de la vie rustique, sans lesquels il n'est ni liberté ni égalité. » Vous, peuples heureux, qui voulez aujourd'hui sonder les voies de la vraie prospérité..... voilà les véritables et innocentes richesses ; la terre les renferme toutes dans son sein, il n'est aucun commerce plus utile, plus rapportant que celui que vous établirez entre elle & vous..... Tout autre commerce que celui de la propriété ne peut vous enrichir que des dépouilles d'un autre être semblable à vous ; ici les profits que vous ferez sont pour l'état et pour tout le monde. Eh ! n'est-ce rien que l'innocence et la charité ? Laissez les nations orageuses livrées aux vapeurs de l'ambition ou de l'intérêt, graver sur des feuilles légères la carte imaginaire des possessions de la cupidité ; laissez leurs spéculateurs avides attendre aux portes de l'antre de la sybille, le vent qui doit donner une valeur à ces trésors épars, évitant le moment où l'orage doit tout anéantir, ou l'instant du calme qui fera aller à fond le peu à peu ce monceau de prestiges ; mais vous, ne faites pas que des biens que la providence a mis sous vos pieds, que du soleil qui luit sur vos têtes, que des frères que DIEU plaça à vos côtés, que des vertus qu'il grava dans leur cœur et dans le vôtre : aimez la justice, l'innocence la simplicité ; la justice peut régner ailleurs, mais elle est citoyenne que dans les champs ; l'innocence est un fort dans les villes, son contraire le seroit dans les campagnes ; la simplicité est héroïsme sous le dais, elle est

Mais pour les engager plus efficacement il faut qu'ils voyent dans l'état de berger une perspective honorable et lucrative ; il faut qu'ils

» contenance sous le feuillage. Aimez vos champs, mais
 » meiez-les comme un bon père aime ses enfans..... L'estime
 » des concitoyens est parmi vous ce qui conduit à la con-
 » sidération et à l'autorité ; eh bien ! estimez vos ma-
 » trats en proportion de ce qu'ils estimeront, protégez
 » l'agriculture. Je sais que les travaux du gouvernement, d'une
 » qualité respectable d'organe de la justice, ne permettent pas
 » les soins de détail que demande l'art nourricier ; je sais
 » que Cincinnatus eut manqué à sa patrie si l'amour de sa
 » charrue l'eut empêché de paroître au sénat, mais je ne
 » vois que plus grand, ainsi que l'ont vu tous les peuples
 » la terre, quant à la tête d'une armée victorieuse, il avoit
 » que son champ va demeurer sans culture. Cet homme
 » n'avoit pas compté sur le public ni sur les fonds publics
 » des étrangers pour sa subsistance «.

(*Mémoire sur l'agriculture, présenté à la société économique de Berne, par le Marquis de Mirabeau, p. 68, in-4°.*)

Mon mémoire étoit presque fini, et alloit être livré à l'impression, quand j'ai vu dans l'Esprit des Journaux, du 15 de juin dernier, p. 57, l'analyse d'un *Essai sur le commerce des bêtes à laine*, par Joseph - Etienne Michel, administrateur du Département des Bouches du Rhône.

J'ai extrêmement de regret de n'avoir pu me procurer cet ouvrage avant de publier le mien ; les extraits qui se trouvent dans l'Esprit des Journaux, et l'analyse qu'il en donne, en font concevoir une idée très-avantageuse ; et peut-être aurois-je renoncé à imprimer ce mémoire si je n'avois remarqué que le travail est particulièrement applicable à la partie de la France qu'il habite.

regarde

regardent cet état comme un établissement préférable à un grand nombre d'autres.

Pourquoi, par exemple, au salaire que chaque particulier donneroit aux bergers, suivant les conventions, ne joindroit-on on pas une modique somme proportionnée cependant au nombre du troupeau, au succès de leurs soins, et sur-tout à leur probité et leur bonne conduite ? La perspective de cet avantage seroit l'attrait le plus puissant pour ceux qui s'y destinent.

Il ne faudroit pas se borner là ; lorsque les bergers auroient passé plusieurs années dans cette profession, et qu'ils seroient hors d'état de la continuer, il seroit bon de leur faire un sort, non pas pour les rendre riches, mais pour les mettre à l'abri du besoin.

Des administrateurs éclairés et économes sen-

Mais je vois avec une grande joie que dans toutes les parties de la France les regards des administrateurs se tournent vers les choses agricoles ; M. Chévigny, dans le département de l'Eure et Oise, M. Gossin dans celui de la Meuse, M. Michel dans celui des Bouches du Rhône, acquièrent des droits à la reconnaissance publique ; ils songent à faire un bien durable, et non de circonstances ; les circonstances passent, et on oublie ceux qui n'ont travaillé que pour elles, au lieu de si ceux que le peuple a jugé dignes de sa confiance tournent leurs premiers regards vers l'agriculture, ils acquerront des droits imprescriptibles à la reconnaissance de leurs concitoyens.

Cette note est du 2 août 1792.

(*Espit des Journaux* ubi suprà.)

tent que ces foibles dépenses sont récupérées au moment même où on les fait, par l'avantage général qui en résulte à l'état : et tant d'objets sont susceptibles d'économie qu'il est facile de retrouver ailleurs ce qu'on a mis de plus ici.

Si l'on se détermine à former des bergers suivant le plan que je viens de tracer, si l'on s'occupe fortement de cette espèce d'hommes, si l'on s'attache à les guérir de l'ignorance, de la brutalité dont ils sont infectés, si on les tire de l'abjection, de la misère où ils vivent, ce sera un petit et un grand pas fait pour la conservation des bêtes à laine.

M A L A D I E S.

Je dirai peu de choses des maladies des brebis, et je ne puis que m'affliger de ce que ce pays est absolument dénué des secours de la médecine vétérinaire; il n'y a pas dans les campagnes un seul homme qui en ait fait une étude suivie et appliquée; pas un à même de guérir les maladies les plus communes et les plus fréquentes. Quelques charlatans courent les villages avec des drogues, avec des remèdes, qui, la plupart, sont des poisons, dont les meilleurs sont ceux qui n'ont aucun effet. C'est aux représentants du peuple, c'est aux administrateurs à arrêter le mal qui résulte de cette privation de médecins vétérinaires; c'est à eux à en établir, à leur donner un stipendier; c'est à eux à rendre public, à n

mandre les livres élémentaires de cette science ; encourager par des secours, des bienfaits, ceux qui s'en occupent : l'homme un peu éclairé, et qui observe avec quelque attention, voit chaque jour périr des chevaux, des bœufs, des moutons, moins des suites de leurs maladies que des suites de leur traitement. Des maréchaux ignorans, rossiers, ivrognes, voilà à qui des cultivateurs sont forcés de confier les animaux qui font leur ressource et leur richesse.

GALE. La principale cause de la gale des brebis est l'extrême mal-propreté où elles vivent ; faut-il répéter mille fois que l'urine, les excréments, le fumier, sont autant de causes très-actives qui leur occasionnent cette maladie. Le meilleur moyen de la prévenir seroit d'adopter la forme de bergerie dont j'ai parlé, de les tenir très-proprement. Si l'on suit exactement les règles que j'ai indiquées, cette maladie deviendra très-rare.

La mal-propreté n'est pas cependant la seule cause qui donne la gale aux brebis ; cette maladie est souvent occasionnée par les écorchures que leur font les épines et les chardons immédiatement après la tonte ; il est facile de remédier à cet inconvénient.

C'est une erreur de croire que les brebis seroient exemptes de cette maladie, si on ne les tondoit qu'une fois l'année ; il ne faut pour détruire ce pré-

jugé que le fait que les brebis se portent beaucoup mieux dans les pays où on ne les tond qu'une fois.

On a inséré dans les affiches des Trois-Evêchés une lettre où l'on prétend que la gale vient souvent des vers qui remplissent la litière qu'on donne aux brebis, et qu'on laisse trop à l'air ; c'est certainement un grand mal, car cette litière pourrie est nécessairement très-mal saine, mais je doute beaucoup que ces vers puissent donner la gale. Cet insecte, qui s'attache aux moutons, ne seroit-il pas plutôt un *ciron* ? On sait que ces animaux sont de plusieurs espèces ; les uns s'attachent aux hommes, d'autres à différentes espèces de quadrupèdes : les odeurs fortes et pénétrantes sont le seul moyen connu pour chasser cet insecte, mais le mal qu'il cause est différent de la gale.

Il n'y a personne qui ne prétende avoir des remèdes contre la gale ; tous les livres en sont remplis. Je n'en indiquerai qu'un, parce que je l'ai vu employer avec succès.

Pour cent brebis on prend quatre pots de sel et le double de tabac ; on fait du tout une lessive avec laquelle on lave la bête malade.

Ce remède étoit autrefois dispendieux, aujourd'hui, grâce à la révolution, il est très-bon marché.

Je répète encore que la propreté, les lavages

équens sont des moyens assurés de prévenir la gale.

LA CLAVELÉE. Cette terrible maladie fait les plus grands ravages dans un troupeau ; elle le détruit en un instant ; elle passe communément pour incurable, elle ne l'est cependant pas quand on la prend dans son principe.

La mauvaise nourriture qu'on donne aux bœufs en est une des principales causes ; les terribles épizooties de 1745, 1746, 1747, n'ont dévasté le nord de l'europe, que parce que les fourrages y manquoient, ou étoient de mauvaise qualité.

Celle qui, en 1774, a attiré tant de bénédictions à l'ancien évêque de Lescar, avoit les mêmes causes en *Guyenne* ; il ne faut pas être naturaliste ni médecin pour concevoir qu'un fourrage à demi pourri par les eaux, rempli d'un suc empesté, ne peut que causer les maladies les plus fréquentes et les plus dangereuses.

Je ne puis trop le répéter, nos prairies sont inondées, les herbes croissent dans le marais, dès-lors sont remplies d'un suc corrompu et malsain, parmi ces herbes plusieurs sont très-dangereuses, telles que la renoncule, nommée par les paysans, *douve*, la colchique, la nummulaire, etc. etc.

Cependant on recueille le fourrage sans pré-

paration ; ces herbages empoisonnés ne sont pas séparés du petit nombre des plantes utiles que l'on trouve dans nos prés ; ne nous étonnons donc plus si nos chevaux , nos vaches , nos moutons , s'avancent à si grands pas vers une dégradation absolue , et si ces espèces nécessaires d'animaux sont parvenues à un point d'abâtardissement , tel quelles sont les plus mauvaises de l'europe ; ne nous étonnons plus de la décadence assez rapide de l'agriculture , de la ruine des cultivateurs et de la misère des habitans de campagne.

Donnez à vos moutons une nourriture saine et bien choisie ; mêlez , l'hiver , à leur fourrage quelques poignées de plantes aromatiques , tenez-les peu enfermés , et vous sentirez peu les effets de la mauvaise maladie dont je parle ; si cependant elle venoit à se déclarer , coupez-la dans sa source , au moyen du remède suivant.

On met deux pincées de muscade dans un demi-septier de vin le plus fort , on fait fermenter cette infusion plusieurs jours à l'étuve , puis on la fait prendre en deux fois aux animaux malades , on observe de leur donner tous les matins à jeun , pendant huit jours , un bouillon de viande très-grasse.

AVERTIN ou VERTIGE. Cette maladie est facile à prévenir , il ne faut d'autre attention que de ne pas exposer les brebis à l'ardeur du soleil.

car cette maladie n'a d'autre cause que celle-là : quant au remède à employer pour la guérir, lorsque la négligence du berger l'a fait naître, je pense qu'on pourroit se servir avec succès de celle-ci.

Prenez un gobelet d'eau la plus fraîche, couvrez-le avec un linge ou du papier, et appliquez-le renversé sur le front de la brebis malade; l'eau s'échauffera sur le champ, vous la chanterez et vous en appliquerez de la nouvelle jusqu'à ce qu'elle ne prenne plus de chaleur, alors la guérison sera certaine.

J'ai vu employer efficacement ce remède contre les coups de soleil; l'avertin n'est certainement rien autre chose; il semble donc devoir le guérir de même (90).

(90) J'avoue ici sans rougir mon ignorance en médecine vétérinaire, et j'en suis d'autant moins honteux que je la partage avec tout le pays; si donc je ne m'étend pas beaucoup sur les maladies des bêtes à laine, c'est que je n'aime pas à parler de ce que j'ignore; c'est que d'ailleurs ce mémoire est plus fait pour les observations générales que pour les détails. Je ne puis, au reste, mieux faire que de renvoyer aux excellens mémoires que M. Daubenton a mis à la suite de son instruction pour les bergers. On y trouvera, sur les maladies des moutons et les remèdes qu'il faut y appliquer, des observations qu'on ne peut trop méditer; je n'ai pas toujours indiqué les mêmes pratiques que celles qu'il a prescrites, parce que j'ai parlé d'après l'expérience, et depuis

AESTRE. On nomme ainsi une espèce de ver dont la mouche dépose les œufs dans le radeau des moutons, et leur cause des démangeaisons très-vives, des douleurs très-aigues qui occasionnent aux moutons des accès de vertige frénésie. Le naturaliste ne peut se lasser d'admirer l'instinct de la mouche qui cause ce ravage; mais l'économe voit la chose sous un autre point, et cherche les moyens de repousser le fléau.

Les paysans, dans quelques parties de *Lorraine*, nomment *areignée* ou *areignie* la croute que l'aestre fait venir au nez des moutons. Voici le remède le plus sûr et le plus ordinaire.

Une livre de soufre mêlée à une livre et demie de sain-doux, on gratte fort la croute et on la frotte ensuite avec l'onguent : cette quantité peut servir à cent brebis.

1788 j'ai perdu l'occasion d'en faire de nouvelles ou de vérifier celles que j'ai faites autrefois.

Voyez sur-tout le mémoire lu par M. Daubenton à l'Académie de médecine le 16 janvier 1778, à la suite de l'instruction pour les bergers, p. 302.

L'école vétérinaire d'Alfort, l'un des plus utiles et des plus avantageux établissemens qui existent, s'occupe à répandre l'instruction sur ce point ; ses efforts, ses soins, ne peuvent être trop encouragés, soutenus et secondés.

En Angleterre, on est très - persuadé que les brebis périroient de cette maladie, ou au moins que leur chair seroit tellement infectée *laest*, qu'on ne pourroit en manger si on n'avoit la précaution de les frotter sur le dos avec un onguent fait de goudron, de beurre et de sel.

Dans ce pays on ne regarde pas cette maladie comme mortelle, mais on sait qu'elle fait languir les brebis, les exténue, et gâte absolument la laine; on est d'ailleurs persuadé qu'elle est contagieuse.

Au reste, la plupart des maladies des bêtes laine sont contagieuses; peut-être cette grande facilité qu'ont ces maladies à gagner d'un individu à l'autre, vient-elle de la constitution même de ces individus; mais peut-être aussi l'air corrompu, empesté, que les brebis respirent dans la même bergerie, est-il une des principales causes de cette contagion; quoiqu'il en soit, je ne puis assez recommander de faire usage des précautions que j'ai indiqué de donner de l'air aux bergeries, de séparer les bêtes qui paraîtront malades, de les mettre dans l'espèce d'infirmerie dont j'ai parlé, de parfumer fréquemment les étables en y brûlant des herbes odorantes. Combien de fois n'ai-je pas dit ces choses, et combien de fois faudra-t-il les redire tant qu'on les pratique?

POURRITURE (91). C'est ici la plus horrible maladie des bêtes à laine, et malheureusement elle est très-commune dans ce pays; c'est de plus celle dont je me suis le plus occupé. Voici le résultat de mes recherches.

On observe ou l'on croit observer que dans les prairies, les pâturages bas et enfoncés, les brebis sont sujettes à la pourriture, maladie dont le siège est dans le foie. Comme ces prairies enfoncées sont en même-temps grasses, on a conclu que les pâturages gras étoient cause de cette maladie *fuge pabula læta*, dit Virgile que nos bergers et nos laboureurs ne connoissent sûrement pas.

La conséquence est assez mal tirée; les pâturages des hauteurs peuvent être gras, il suffit de les ensemer de sainfoin, alors ils seront plus gras que ceux des prairies basses; si on enseme les côteaux depuis le pied jusqu'au tiers, ou à la moitié de leur hauteur, de pied de lion, de pimprenelle, et qu'on y fasse paître des brebis, on ne les verra pas attaquées de pourriture, quoique ces pâturages soient très

(91) Voyez l'article *Pourriture*, du cours complet d'agriculture, t. VIII, p. 291. J'aurois pu me borner à copier cet excellent article, si je n'avois eu, sur-tout en vue de parler aux cultivateurs de cette partie de la France.

gras. Si on nourrit à la bergerie les brebis, de foin, de sula, de turneps, de paille de blé; le fourrage très-gras ne leur donnera pas la maladie dont je parle, peut-être même sera-t-elle plus rare qu'elle ne l'est aujourd'hui; l'expérience plus constante dépose en faveur de cette opinion; il est donc faux qu'en général une pâture grasse soit la vraie cause du fléau qui désole nos bergeries.

Ne vaudroit-il pas mieux dire que ces pâturages trop gras (comme on le dit, à faux sans doute de nos prairies), sont communément fort bas, situés dans des vallons arrosés de ruisseaux et de rivières sujettes aux inondations; l'eau y stagne une partie de l'hyver, détruit les bonnes plantes, et n'en laisse que de mauvaises comme les petits juncs, la renoncule, la colchique, et autres qui sont vénémeuses, ou qui nuisent par leur tranchant, leurs pointes, à l'estomac, aux intestins de ces animaux délicats.

Ces plantes d'ailleurs ne peuvent recevoir qu'un suc corrompu, et ne peuvent en fournir qu'un pareil; ces prairies sont souvent couvertes de brouillards épais, qui ne sont que difficilement dissipés par les vents dont le cours est arrêté par les côteaux et les bois circonvoisins, ce qui peut beaucoup altérer la qualité des brebis. Ces inconvéniens n'ont pas lieu à beaucoup près sur les pacages élevés et dégagés, où les vents

balayent l'air sans obstacle, où les eaux ne
 jourment pas, où un air plus léger favo-
 d'avantage les sécrétions, la circulation
 humeurs, et donne même une gaieté, un cer-
 bien-être décrit avec tant d'intérêt par l'éloqu-
 philosophe de Genève, dans une lettre sur
 montagnes de la Suisse.

Il est donc très-probable que la maladie de
 pourriture ne vient pas de ce qu'un pâturage
 trop gras, mais de ce qu'il est mal sain, or
 pourroit enlever, ou au moins diminuer
 causes de corruption en les élaguant de tant
 plantes inutiles ou même dangereuses, il y
 d'ailleurs en *Lorraine* assez d'autres pâturages
 assez de hauteurs, de plaines élevées po-
 occuper un nombre immense de bêtes
 laine.

Cette opinion est conforme à l'expérience,
 se trouve confirmée par le sentiment des natu-
 ralistes; Bomare dit, d'après M. Buffon (92), qu-
 les moutons engraisés de quelque manière qu-
 ce soit, doivent être vendus aussi-tôt qu'ils son-
 engraisés, encore ajoute-t-il, on ne peut jama-
 les engraisser deux fois, et ils périssent tous
 la maladie du foie. Or cette maladie du foie n'es-
 rien autre chose que ce que nous appelons pour-

(92) Dictionnaire d'histoire naturelle, t. 1, p. 483.

ure, dans ce pays, les caractères, les symptômes sont les mêmes.

D'où il suit que cette maladie résulteroit de toute façon d'engraisser les brebis, de la meilleure méthode, même qui est de leur donner beaucoup d'eau et de sel. M. de Buffon nous apprend que les brebis engraisées, suivant cette méthode, vivent être tuées sur-le-champ, sans quoi tout leur corps devient bouffi, et elles meurent.

Les pâturages trop gras ne sont donc pas la vraie cause de la pourriture, tout engrais produit le même effet, l'argument prouve trop, et ne prouve donc rien.

Mais si on suit les méthodes indiquées dans cet ouvrage, on prévient cette maladie, au moins on la retardera beaucoup.

Il faut aux précautions que j'ai prescrites en ajouter une autre, c'est de fatiguer, de faire voyager un peu les brebis. La graisse est nuisible à l'animal qui ne travaille pas, ou qui est trop sédentaire; elle augmente trop vite et fait périr les moutons de bonne heure; le repos d'ailleurs ralentit le cours des humeurs vicieuses.

Rien ne prouve mieux la vérité de ce que je viens de dire des causes de la pourriture, que ce fait constamment observé, que ce n'est qu'après quelques années que les bêtes à laine en sont attaquées. Dans quelques villages on les

conserve cinq ans, dans d'autres six, sept. ce n'est jamais qu'après un terme fixe et constamment uniforme qu'elles périment. Il faut du temps aux causes de corruption pour agir efficacement, et ce temps est proportionné à la plus ou moins grande activité de ces causes.

Au reste, les moutons une fois atteints de cette maladie, ne peuvent guères échapper.

Je n'ai pu qu'indiquer les moyens de prévenir ou de reculer la pourriture, quant aux moyens de la guérir, ils sont bien plus difficiles. Il est bien peu de propriétaires, il n'y a point de laboureurs ou de bergers qui en connaissent : et quoique les livres soient remplis d'ordonnances et de secrets, on regarde constamment cette maladie comme incurable.

Voici cependant une idée que je propose, qu'on peut examiner.

La rhubarbe passe généralement pour un excellent spécifique contre les maladies du foie : elle déterge ce viscère lorsqu'il est engorgé, elle lui rend du ton, de l'énergie, lorsque les fibres dont il est composé sont trop relâchés. Plusieurs médecins l'appellent *l'ame et la vie du foie* : les meilleurs praticiens en conseillent l'usage dans les maladies dont il est le siège, telle que la jaunisse ; peut-être qu'en en faisant prendre aux brebis, soit en infusion, soit en mêlant que

onces de poudre sur leur fourrage , on par-
viendra à les guérir.

Ce ne sont ici au reste que des conjectures ,
fondées cependant sur une théorie très-certaine.
Je ne dirai plus qu'un mot sur cette maladie.
On la regarde absolument comme incurable ,
il faut bien choisir le moment pour se défaire
des animaux qui en sont infectés , il faut pour
que la perte ne soit pas si sensible , et qu'on
ne se voye pas tout-à-coup privé de tout le
troupeau , faire en sorte qu'ils se succèdent
successivement ; par ce moyen le vuide sera rem-
placé , et le nombre toujours le même.

A l'égard des autres maladies des brebis , j'ai
dit pourquoi je n'en parlerai plus ; je ne puis
cependant me dispenser de répéter que le choix
de la nourriture est le moyen le plus certain
pour opérer la guérison des bêtes malades. Le
usage d'ane ou tussilage , par exemple , est très-
utile contre les maladies de la poitrine , au
nombre desquelles est la toux. On doit faire
usage de cette plante pour les brebis atteintes
de ce mal ; je laisse à des hommes plus versés
que moi dans la science vétérinaire le soin de
donner de plus grands détails sur ce qui fait
le sujet de cet article.

Poisons. C'est ici le lieu de dire un mot
des espèces de plantes qui sont , ou qui passent
pour être des poisons pour les bêtes à laine.

GRASSETTE. Les anglois nomment *Whitroed*, c'est-à-dire *tue brebis*, la plante que nous nommons grassette, et que les botanistes Suédois appellent *pinguicula*, je ne dirai rien autre chose de cette plante, sinon qu'on la rencontre très-rarement dans ce pays, elle préfère les climats froids.

NUMMULAIRE OU HERBES AUX ÉCUS. Les allemands nomment cette plante *Pfennig kraut*, et voici comment les botanistes les caractérisent.

Lysymachia humifusa, folio rotundiore floribus luteo. Tournefort. *Lysymachia nummularia* Linnée.

Cette plante est fort aisée à connoître, et elle est très-commune; quelques paysans la disent nuisible aux brebis, Bomare prétend que c'est une erreur, mais il ne donne aucune raison pour ni contre, il ne cite aucune expérience, aucun fait, ainsi jusqu'au moment où l'on aura quelque chose de positif sur ce point, le plus sûr est de s'abstenir absolument d'en donner aux brebis.

RENONCULE. Mais le poison le plus commun et le plus dangereux pour les brebis, est cette espèce de renoncule qu'on nomme vulgairement douve, c'est le *ranunculus palustris apii folio levis*, de Bauhin.

Le renunculus sceleratus, de Linnée.

Cette

Cette plante est malheureusement trop multipliée dans nos prairies, parce qu'elle aime les lieux bas, humides et marécageux. Ce n'est pas aux brebis seules qu'elle est nuisible, c'est à toutes les espèces d'animaux; c'est un poison très-âcre, très-caustique, l'un des plus dangereux qui soit dans la nature végétale, et voilà la plante que nous laissons multiplier si étrangement; voilà la nourriture que nous donnons aux animaux les plus utiles, les plus nécessaires, et nous nous étonnons qu'ils soient attaqués de tant de maladies, étonnons-nous plutôt de ce qu'il en reste encore un seul.

Je ne dirai rien du laurier rose, ni du laurier cerise, dont les graines et les fleurs sont vraiment des poisons très-actifs pour les bêtes à laine; ces arbustes sont trop rares, trop éloignés des lieux fréquentés par les brebis, pour être dangereux.

Je n'ai nommé que trois plantes comme poisons, parce que ce sont celles dont l'effet est le plus prompt, le plus dangereux, mais combien ne pouvois-je pas ajouter à ce petit nombre, ou plutôt ne pouvois-je pas me borner à ce que j'ai dit tant de fois, que tout notre fourrage est un poison.

Voilà à peu-près ce que j'avois à dire sur les moyens de conserver les bêtes à laine, bon soin, bonne nourriture, voilà tout le secret.

SECTION SECONDE.

De la Multiplication des bêtes à laine.

Le nombre des bêtes à laine doit être d'autant plus considérable que les pâturages sont plus abondans ; là où la pâture manque , l'animal disparaît bientôt ; mais augmentez les pâturages piquez , aiguillonnez la vanité , l'intérêt des gens de campagne , et bientôt vous verrez les moutons se multiplier chez vous , vos pâturages en seront couverts ; voilà vraiment le seul , l'unique moyen d'avoir des troupeaux nombreux. Mais comment multiplier les pâturages ? Revenons encore sur cette matière bien importante.

Nous n'avons dans ce pays que deux espèces de pâturages , les terres en repos et les pâquis communaux ; il faut donc tirer de cette ressource tout le parti possible.

J'ai prouvé que c'est une pratique inutile , un usage pernicieux de laisser des terres en repos , j'en ai donné les raisons , et j'ai pour garans de ce que j'ai avancé , les écrivains les plus sages et les plus éclairés.

J'ai précédemment exposé les principes qui démontrent cette vérité , et je dois redire que si l'on pensoit qu'il faut conserver des jachères , on doit pour les rendre aussi utiles qu'il est possible , les couvrir d'une herbe qui procure

et animaux qu'on doit y conduire, une nourriture saine et abondante. J'ai parlé de l'usage introduit en Angleterre par Townsend de semer une herbe fine et salubre avec l'avoine (93), laquelle herbe ne croît que quand l'avoine est recueillie. Le gouvernement ne peut faire trop d'efforts pour naturaliser cet usage parmi nous, et enrichir ainsi la France en faisant le bien de l'humanité, précieuse conquête bien au-dessus de celles qui ne s'achètent que par des flots de sang.

Il est bien important d'étudier la nature du terrain, les propriétés du sol.

Ainsi avant de se déterminer pour aucune espèce de culture, il faut s'assurer si cette culture convient au pays; c'est-à-dire, avant de semer des denrées destinées à nourrir des brebis, par exemple, il faut savoir si les brebis réussissent dans le lieu, il faut bien étudier les productions, leurs propriétés, la position des lieux, les qualités des eaux; si on ne prend pas toutes ces précautions, il faut s'attendre à échouer dans les entreprises de ce genre, et à prodiguer en pure perte des sommes immenses.

Quand donc on s'occupera fortement du projet de multiplier parmi nous les bêtes à laine,

93) Voyez article *Avoine*.

il faudra savoir dans quels villages elles peuvent prospérer, dans lesquels elles ne pourront réussir ; il faudra s'abstenir absolument de placer dans les villages aquatiques, dont les pâturages sont bas, noyés, etc. Il faudra au contraire en mettre un grand nombre sur les pâturages élevés, secs, où le serpolet croît en abondance ; il faudra encore chercher soigneusement si dans ces différens lieux telle ou telle espèce de plante peut réussir, quelle culture lui convient, etc. Toutes ces observations doivent être faites très en détail sur les lieux qui seront destinés à servir en quelque façon d'entrepreneur général pour le commerce des laines.

Ce seroit une entreprise vraiment utile que celle de la carte de *Lorraine* faite dans cette intention ; il ne seroit pas difficile de donner à ce travail une grande perfection : l'administration du département pourroit l'effectuer si elle étoit secondée dans ses efforts civiques par les directoires de district. Il seroit bien temps que les administrateurs populaires s'élevassent à la hauteur des circonstances et songeassent qu'en quittant leurs places ils auront à répondre à cette question : *quel bien durable ont-ils fait ?*

Il faut bien se garder de donner trop d'étendue aux projets qu'on pourroit avoir sur l'élevage d'animaux dont je parle, il ne faut pas

llement s'en occuper, tellement multiplier les
 turages qui leur conviennent, qu'on néglige
 chevaux, les bœufs, qui sont aussi nécessaires
 le les bêtes à laine; c'est à un gouvernement
 ge et éclairé à tenir un milieu qui réunisse
 us les avantages; ou plutôt c'est au gouver-
 ement à laisser agir l'intérêt privé, à dé-
 uire les obstacles qu'il rencontre. *Otez les*
stacles, dit Filangieri (94), *et ne vous embar-*
ssez point de toutes ces amorces et de ces
couragemens.

Il est temps de revenir aux communes.

Il y a dans la *Lorraine* un bien petit nombre
 endroits où il n'y ait point de pâquis com-
 unaux très-étendus, presque toujours ces pâ-
 is sont situés dans un lieu sec, couvert d'une
 erbe fine et tendre qui convient parfaitement
 x brebis. On les a privé de cette nourriture
 ns la remplacer par une autre ou plus saine
 i plus abondante; et je n'exagérerai pas en
 sant que depuis le partage des communes,
 agriculture a considérablement diminué, les
 urrages sont devenus plus rares, les chevaux
 lus difficiles à nourrir, plus chers par consé-
 ent; mais les facultés des laboureurs n'aug-
 entant pas en proportion, ils n'ont pu s'en

(94) Science de la législation, t. 2, p. 34.

procurer, ils ont négligé leurs terres qui n'ont cessé de dépérir depuis peu de temps. Nous avons tous eu le spectacle fréquent de laboureurs ruinés depuis quelques années, et je ne serois pas éloigné de regarder le partage des communes comme une des causes de cette ruine (95).

Mais ce mal eût été bien moindre si l'on eût connu dans ce pays l'usage des prairies artificielles ; il n'y a qu'un très-petit nombre de propriétaires qui en possèdent. Cependant rien

(95) Tout ceci est applicable à l'ancien ordre de chose ainsi que je l'ai dit plus haut ; il ne m'est pas permis de douter que le partage des communes n'ait porté, dans l'ancien régime, un coup mortel à l'agriculture ; il est aisé de se rappeler que ce partage étoit vivement désiré, sollicité, protégé, commandé par les intendants, *donc il n'étoit pas un bien* ; chacun a vu et peut voir le mal qui en a résulté.

Ainsi, quand je dis que ce partage a ruiné l'agriculture je ne veux pas qu'on en conclue qu'il sera nuisible dans les circonstances présentes : la suppression seule du droit qu'avoient les seigneurs de prendre le tiers, change tout-à-fait la question.

Il est une autre observation sur laquelle je crois devoir insister. Les propriétaires vont être forcés à résider dans leurs champs, il n'est pas une autre route pour arriver à la gloire et aux places, comme jamais il n'en a été une autre pour arriver au bonheur et à la paix, tous les moyens factices d'existence sont détruits, il ne reste que ceux qui sont fondés sur la nature et sur le travail, cela changera

général n'est plus utile à l'agriculture, nul moyen assuré de subsistance pour les troupeaux, nulle richesse plus certaine pour le maître. Ce sont-là des faits de la vérité desquels il n'est

plus ou moins rapidement, mais très-certainement, la face de l'agriculture ; la propriété acquérera une plus grande valeur, celui qui cultivera son champ voudra en retirer tout le profit possible, on augmentera donc les prairies artificielles, alors le partage des communes pourra se faire sans inconvénients.

Je reviens souvent sur cette question, parce qu'elle est d'une grande importance, et qu'elle n'a pas encore été examinée d'après les circonstances où nous nous trouvons.

Il en est de même des clôtures. L'édit de 1764 qui permet à tout propriétaire de clore son héritage, est fondé sur les premiers principes de la propriété ; eh bien ! cette loi provoquée par les grands terriens, par les intendants, les seigneurs de cour, a été très-funeste à l'agriculture ; un seigneur qui faisoit clore la meilleure partie des terres d'une commune, et qui privoit les habitans du droit de faire vaine-pâturer cette immense propriété, ne renonçoit pas au droit d'envoyer son bétail sur les héritages de ses vassaux ; ainsi, en cela comme en beaucoup d'autres choses, le seigneur vivoit aux dépens d'autrui, il recevoit beaucoup et ne renvoyoit rien en échange ; il avoit raison, puisque nous étions assez stupides pour le souffrir.

Aujourd'hui que la suppression du droit de parcours est réparée par le code rural, aujourd'hui que les *paysans* devenus des hommes, auront un vœu, une opinion, des connoissances, cet inconvénient n'est presque plus à craindre, il va au moins diminuer rapidement.

Mais un des plus grands biens que la révolution ait fait

pas permis de douter, quand on sait observer et qu'on jette les yeux sur l'état actuel de Suisse et de l'Angleterre.

Je vais encore dire un mot de cet intéressant objet.

Il paroît que si l'on considère seulement les plantes qui conviennent aux brebis, on n'a rien à choisir pour en faire des prairies qu'entre les

à l'agriculture, c'est la division des propriétés, en ce sens seulement que nul ne pourra plus posséder héréditairement un village entier; la vente des domaines nationaux, la suppression de ces ridicules et funestes corporations ecclésiastiques, la défense de substituer à perpétuité, l'égalité des partages, de bonnes loix sur la manière de tester, voilà ce qui vivifie l'agriculture, ce qui crée, s'il est permis de le dire, des citoyens, en augmentant les propriétaires qui s'attachent au sol qui les a vu naître.

Je n'ignore pas qu'un des plus grands obstacles au progrès de l'agriculture en *Lorraine*, et notamment à l'éducation des bêtes à laine, c'est l'extrême morcellement des propriétés; un homme qui a cent jours de terre, les possède épars sur tout un ban, sur plusieurs bans entrecoupés par un grand nombre d'héritages; mais les échanges devenus plus faciles donneront à chacun le desir et le besoin d'arrondir sa propriété, mais on ne sait pas assez, on ne peut savoir encore quelle est sur l'agriculture l'influence rapide et prodigieuse de la liberté et de la régénération des mœurs; tout est-là.

Les plus importantes questions restent encore entières à traiter pour nous, parce qu'on les a discutées dans un temps qui est déjà bien loin de nous.

terne, les turneps, le treffle, les vesces, la
mprenelle, la sulla et le sain-foin.

La *luzerne* demande un terrain gras de beau-
up de fonds, et avec cela bien léger, bien
éparé par les engrais et les labours, il faut
me porter l'attention jusqu'à la débarasser
toutes les autres herbes si l'on veut qu'elle
bfit; elle craint assez les grandes gelées, elle
oute les terrains secs et arides, par consé-
ent elle n'est pas propre pour les côteaux
la plupart des pâquis; donc la luzerne ne
vient pas pour nous, à moins qu'on ne
ille la substituer aux mauvaises herbes dont
orgent nos prairies; mais d'autres plantes
ent encore mieux comme je le dirai dans
stant.

Quant au rapport, elle ne produit bien que
troisième année; elle se plaît mieux dans les
vinces méridionales que dans la nôtre; la
e de ses racines longues, pivotantes, démon-
qu'elle a besoin d'une forte nourriture; elle
lure que sept à huit ans, et détériore beau-
p le terrain; elle donne des tiges trop for-
elle est dès-lors d'un moindre produit: on
t bien la couper en vert pour du foin,
s le foin ainsi fait ne vaut pas à beaucoup
celui fait de plantes mûries en partie sur
, enfin les feuilles de la luzerne tombent

aisément pour peu que la plante soit trop mûre.

J'ai dit ailleurs pourquoi cette plante ne convient pas aux brebis, il ne faut donc pas en faire des prairies dans les lieux où l'on ne proposera d'élever ces animaux..

Le *treffle* comme la luzerne demande un terrain gras et humide; il ne peut être coupé qu'à fleur. Un semis de treffle ne dure que trois ans; il faut beaucoup d'adresse pour le recueillir au bon temps : trop sec, il déchoit prodigieusement; trop vert, il se gâte; sa culture a bien d'autres inconvéniens; il ne convient pas plus aux brebis que la luzerne. Il faut répéter d'une plante ce que j'ai dit de l'autre.

J'ai dit précédemment que les *vesces* ne donnent pas un fourrage bien abondant, vu la multitude de leurs côtes très-dures; j'ai observé que ces mêmes côtes les rendent trop difficiles à mâcher pour les brebis, auxquelles d'ailleurs elles ne conviennent pas, parce qu'elles les engraisent trop; j'ajoute ici que les sinuosités prodigieuses de cette plante lui faisant occuper un très-grand volume, il faut un vaste fennel pour en contenir une certaine quantité; elle veut d'ailleurs un bon terrain pour être d'un certain rapport. Ce terrain exige de

main-d'œuvre. Cette plante trop multipliée seroit encore nuisible en ce qu'elle occuperoit un terrain beaucoup mieux employé en blé, car ce sont les terres à blé qu'elle affectionne; enfin pour comble d'inconvenient, le semis des vesces ne dure qu'un an, et on ne peut en mettre deux fois de suite au même endroit.

Il est bien vrai que le *ray-grass* n'exige ni bœufs, ni engrais, ni labours, il ne lui faut que peu de nourriture; on le coupe souvent, mais il dépérit dès la troisième ou quatrième année; il est coupé mûr, il a beaucoup de côtes, dès-lors il ne donne que peu de fourrage; s'il est coupé vert, il déchoit des deux tiers, suivant M. Bomare qui atteste ce fait d'après M. le bourgeois; d'ailleurs il faut le faire venir d'Angleterre, mais il est dangereux d'être trompé, j'en ai cité des exemples; on sait combien les Anglais sont jaloux de conserver des avantages exclusifs; peut-être même cette plante ne vient-elle bien que dans ce pays: il faudroit tout l'art des Anglais pour la faire réussir comme chez eux. Le gouvernement seul peut vaincre une partie de ces obstacles en faisant venir d'Irlande du *ray-grass* véritable, et en prenant toutes les précautions nécessaires pour n'être pas trompé, s'adressant même directement au gouvernement Anglais. Lorsque des expériences réité-

rées auront donné un résultat uniforme bien certain et bien constaté, alors il faudra s'en tenir à ce résultat et se conformer à ce qu'il prescrira.

Au reste s'il est vrai, comme il me le paroît et comme le pensent les économes Anglais, que le ray-grass n'est qu'un froment dégénéré, les terres à froment sont donc celles qui lui conviennent le plus, elle a donc pour ce pays les mêmes inconvéniens que celles dont nous venons de parler.

Le *turneps* vient bien dans les terres arides, légères, dès-lors il réussiroit sur nos côteaux, nos pâquis; je n'ajouterai rien à ce qu'on trouvera à l'article *navets*.

La *pimprenelle* qui réussit dans les terrains secs, a aussi un avantage très-précieux, c'est qu'elle est toujours verte, et qu'elle fournit une très-bonne nourriture aux moutons pendant l'hiver.

Le *fromental* qui croît spontanément dans nos prairies, fournit, étant cultivé, un pâturage également sain et *abondant*.

La *sulla* est une espèce de sain-foin qui ne doit sa force qu'aux climats chauds de l'Italie et de l'isle de Malthe.

Mais de toutes les plantes, la meilleure pour

en former des prairies artificielles est le *sain-foin* ; il est d'expérience qu'il réussit dans toutes sortes de terrains , pourvu qu'ils ne soient pas humides. Quels avantages si nos côteaux et nos pâturages en étoient ensemencés ! Les laboureurs pourroient nourrir leurs chevaux , et on ne verroit pas dépérir l'agriculture par la disette de fourrage.

C'est donc de *sain-foin* sur-tout qu'il faut couvrir nos côteaux secs et bien exposés , c'est de cette plante précieuse qu'il nous faut attendre le rétablissement de l'agriculture parmi nous.

Mais il ne faut pas se borner là , il faut aussi rétablir nos prés , il faut les forcer à produire un fourrage plus sain que celui qu'on y recueille ; il faut faire des saignées à tous les prés noyés une partie de l'hiver , il faut contenir les ruisseaux , les rivières dans un lit si profond que les eaux ne puissent en sortir , il faut détruire toutes les mauvaises herbes et en substituer de bonnes. Cette réforme ne peut-être l'ouvrage d'un moment ; le temps seul peut la rendre générale. L'instruction , des lois sages , l'exemple des grands propriétaires , voilà les moyens de succès , ils opéreront lentement peut-être , mais plus certainement qu'aucun autre.

Plusieurs terrains de vignes ne sont pas propres à cette culture , et ils pourroient être mieux employés. En effet de quelle utilité peut être

un vin âcre, sans saveur, sans force, sans liqueurs ? quelle espèce de vins peuvent produire des terrains exposés au nord, absolument plats, sans aucune pente ? le vin y est détestable, il y est même dangereux, en ce qu'il est froid, lourd, et d'une difficile digestion. En tous cas son prix modique prouve que le peuple le dédaigne, et n'en use que forcément.

Dans plusieurs de ces terrains le blé réussiroit très-bien, et presque tous convertis en prairies artificielles, seroient d'un rapport immense.

Il n'est pas de mon sujet de déterminer qu'elle est la situation qui convient le mieux à la vigne, quels sont les villages où il seroit le plus utile d'en planter ; je me bornerai à dire que partout où le blé peut réussir, il ne faut point de vigne, que même avant de planter des vignes dans des lieux qui ne conviennent pas au blé, il faut examiner si le vin y sera bon, et si le terrain qu'on y destine ne pourroit pas être mieux employé : voilà une règle générale dont il ne faut pas s'écarter ; ajoutons - y encore qu'il faut absolument s'abstenir de cultiver la vigne par-tout où le vin n'est pas de bonne qualité, ou s'il n'est pas au moins passable. Ainsi combien de terrains sont employés contre l'indication de la nature et d'une manière opposée à la saine politique.

Mais quel est le remède à ce mal ? peut-on trouver dans des lois coactives ? peut-on forcer le propriétaire à arracher des vignes ou défendre d'en planter ? Non , cette législation étoit digne des temps d'ignorance et de barbarie ; nulle puissance sur la terre n'a le droit de fixer l'emploi de ma propriété, *sans quoi, comme dit Filangiéri, je ne suis plus le maître, je ne suis qu'un simple administrateur dépendant de la volonté d'autrui* (96).

C'est donc par l'instruction seule, par des moyens bien dirigés d'encouragement, et surtout par de bons exemples, qu'on peut régler l'emploi utile de la propriété.

Voulez-vous qu'on arrache les vignes et qu'on les remplace par du blé ou par d'autres productions ? prouvez aux propriétaires qu'ils y gagneront. L'intérêt, voilà le mobile, l'unique mobile que vous puissiez faire agir, et soyez certain que si les propriétaires gagnent, l'état gagne aussi ; car nul ne retire pour lui-même le bénéfice de son champ.

C'est ce moyen qu'il faut employer pour engager à multiplier les bêtes à laine.

Le gouvernement qui tient en mains la corne

96) Science de la législation, liv. II, chap. XII, t. II. p.

d'où découlent les graces, les bienfaits, pe plus avec de bonnes loix, que tous les spéculateurs avec les ouvrages les mieux pensés les mieux écrits; le philosophe du fond de son cabinet, ne peut que montrer du doigt le chemin du bien; le gouvernement montre la récompense attachée à ce bien, il parle plus efficacement que le philosophe (97).

(97) A la séance du 26 juillet, M. Rouyer Labergerie au nom du comité d'agriculture, a fait, à l'Assemblée nationale, un rapport sur l'amélioration des bêtes à laine.

Ce rapport, tel qu'il est rapporté dans le n°. 299 du *gographe*, présente, dans un cadre fort resserré, les idées plus justes et les plus saines. Je n'ai pu voir le projet de décret qui l'accompagne, mais sans doute il est rédigé dans le même esprit.

Il est bien à désirer que la Convention nationale s'occupe de cet important objet, et que *ses membres*, comme le M. Rouyer Labergerie, *se montrent dignes d'être les législateurs d'un peuple agricole*. Mais je crains bien que nous ne soyons encore loin du moment où nous verrons nos représentants s'occuper sérieusement et efficacement de l'agriculture; dans notre extrême mobilité française, nous saisissons avidement toutes les nouveautés, et nous sommes toujours pressés de jouer. Ce défaut se fait sentir dans toutes nos actions, dans toutes nos démarches; l'arbre n'est pas plutôt planté que nous voulons en cueillir le fruit.

Le Français n'a jamais su rien attendre du temps, et pourtant agit mieux et plus sûrement que les hommes; du temps qui répare toutes leurs fautes; du temps, élément nécessaire et trop peu compté de toutes les choses humaines.

Mais quels sont les encouragemens qu'il convient de donner ici ? En général tous ceux qui sont très-avantageux au particulier, ne conviennent ni l'état ni la communauté dont il est membre.

Mais cette mobilité tenoit beaucoup à la nature de notre gouvernement mobile, tout changeant sans cesse autour de nous ; nous devions changer sans cesse.

Aussi, rarement a-t-on vu la nation Française suivre long-temps un plan difficile ; le plus léger obstacle la détournoit de sa route ; ce n'est que depuis 1789, qu'elle a persévéré avec une opiniâtre constance dans la volonté d'être libre. Elle le sera, car elle le veut ; et la Convention nationale trace le chemin qui doit la conduire à ce premier des biens. Elle combat avec courage le plus redoutable de tous les despotismes, celui du crime ; elle cherche à rallier les Français aux principes de morale éternelle, de franchise générale, qui ont été trop négligés, trop méprisés, trop violés : elle est l'unique espoir de tout ce qu'il y a en Europe d'amis de la liberté : *l'UNIQUE ESPOIR !* le sien n'est pas trop fort.

Si elle succombe dans ses glorieux travaux, ce n'est pas le despotisme qui sera à craindre, mais la hideuse anarchie qui promènera par-tout l'univers la désolation et la honte. En un instant elle oublie que sans vertus, sans mœurs, il n'y a pas de liberté, tout est perdu ; tout est perdu encore, si elle néglige d'honorer l'agriculture, fondement des mœurs et des vertus.

Si je me livre à ces pensées, je m'abandonne à cet espoir ; bientôt ma patrie va jouir de tout le bien que peuvent lui vouloir faire ses représentans.

Pourquoi les administrations ne seroient-elles pas autorisées à accorder une gratification par communauté de tant de feux, à raison du

Il ne reste plus aujourd'hui aucun motif raisonnable d'agitations intestines ; la résistance de la cour, ses intrigues, ne sont plus à craindre ; l'ennemi extérieur a fui, et les armes victorieuses de la République forcent les autres puissances à la respecter. Nous pouvons donc jouir du succès de nos travaux dans un temps prochain ; il le sera d'autant plus que nous mettrons plus d'ordre, de constance, de suite, dans nos efforts, que nous dédaignerons plus les petits moyens. Ce n'est plus celui-ci ou celui-là qu'il faut combattre, c'est l'anarchie qu'il faut prendre corps à corps et terrasser ; ce ne sont pas des haines individuelles qu'il faut exciter, ce sont les principes qu'il faut proclamer ; ce ne sont pas des partis qu'il faut détruire, c'est du bien qu'il faut faire ; ce ne sont pas des complots qu'il faut dévoiler, c'est l'instruction qu'il faut répandre ; ce n'est pas l'amour-propre et l'ambition qu'il faut satisfaire, c'est son pays qu'il faut servir. Français, entre la *RÉPUBLIQUE* solidement établie, et l'anarchie, il n'est plus de milieu pour nous ; songez-y bien, et secondez franchement les efforts de la Convention nationale pour le bien.

Mais tant que le crime sera impuni, tant qu'une force publique bien organisée, n'assurera pas à tous également liberté et sûreté, tant que *la force turbulente de la multitude l'emportera sur la force calme de la Loi* ; tant qu'il sera possible qu'un acte de violence empêche l'exécution d'un acte légal, des inquiétudes graves tourmenteront ceux que les succès n'enyvrent pas, ceux qui voyent dans l'avenir.

Ce que les hommes veulent par-dessus tout, c'est un bon gouvernement, ce sont des loix tutélaires et protectrices du

nombre des bêtes à laine qu'on y élèveroit, au-
dessus de celui de l'année précédente ?

Cette idée bien dirigée peut devenir très-
productive, mais je le répète, c'est l'exemple sur-
tout qui déterminera. Si on entoure d'honneurs,
de témoignages d'estime et de confiance, tout
propriétaire industriel, bientôt tous les pro-
priétaires dirigeront leurs soins vers l'améliora-
tion de leurs champs, et ceux qui seroient né-
gligens ou peu éclairés, ceux qui seroient inca-
pables de former d'eux-mêmes des spéculations
industrielles, de concevoir des idées nouvelles,
seroient entraînés par l'exemple des autres, par
l'envie de leur prospérité.

Toute l'amélioration de l'agriculture est dans
ici : *la résidence des propriétaires sur leurs héri-
tages* ; or voilà ce que nous promet la révolu-
tion, voilà ce que doivent nous faire espérer les

le contre le fort ; le gouvernement républicain bien
lois, garantit plus qu'aucun autre, ces précieux avanta-
ges, mais il faut l'établir ; la Convention nationale ne laisse à
aucun homme de bonne foi des doutes sur son intention. Il
est bien évident qu'elle veut uniquement le règne des loix,
il est bien évident qu'elle veut attacher les Français à son
service, par le sentiment du bien qu'elle leur fera. Aucun
homme bien intentionné ne peut lui reprocher encore une
faute, mais elle a besoin du concours de tous les gens de
bien ; qu'ils la secondent loyalement et la France jouira dans
un d'un inaltérable bonheur.

progrès de la raison , la direction de l'opinion publique , et l'intérêt bien entendu des propriétaires.

Il est aisé d'ailleurs de sentir que rien ne peut encourager à augmenter les bêtes à laine comme la certitude de vendre à bon prix leur toison ; or cette certitude on la trouve dans l'augmentation de nos manufactures , dans la nécessité où nous met le changement des fortunes , à n'employer que des draps du cru ; on la trouve encore dans un tarif bien calculé des droits à percevoir à l'entrée et à la sortie du royaume tant qu'on croira utile de laisser subsister des douanes.

Tout se tient dans le monde politique comme dans le monde physique , et le plus petit ressort de cette immense machine ne peut être dérangé sans risquer la désorganisation toute entière.

SECTION III.

De la perfection des bêtes à laine.

En se conformant très-scrupuleusement à ce que j'ai prescrit pour la construction des bergeries , en donnant les plus grands soins au choix de la nourriture des brebis , en ne négligeant rien pour prévenir les maladies qui les affaiblissent , en les entretenant dans la plus grande

opreté, en ne les tondant qu'une fois l'année, on sera étonné du point de perfection où parviendront les brebis que nous avons sous les yeux, et dont nous voyons l'extrême dégradation.

Mais si allant encore au-delà, on adopte les idées que je vais proposer, on verra ces mêmes animaux égaler au moins ceux qu'on trouve le plus dans les pays étrangers (98).

En effet nous avons sous la main, nous pouvons agir les mêmes causes qui donnent à ces

b) Il s'est élevé une discussion entre M. Daubenton et M. de Lormoy sur la question de savoir s'il est nécessaire d'importer en France des béliers de race étrangère. M. Daubenton paroît croire qu'on peut perfectionner nos bêtes sans l'introduction d'une autre race; il cite ses propres expériences et celles de MM. de Cretot, Van-Robais et Oger, en faveur de cette opinion; M. de Lormoy est d'un avis opposé, et cite pareillement des expériences. Je ne hazarderai certainement pas de prononcer entre mes maîtres; mais je crois que M. de Lormoy reconnoît qu'on peut beaucoup améliorer la race indigène sans l'introduction d'une race étrangère, et M. Daubenton ne nie pas qu'on n'améliore plus encore rapidement la race indigène en introduisant une race étrangère. C'est l'opinion que j'établis dans cette section; au lieu de dire comme Montaigne, *ce que j'opine est plus pour la portée de ma vue que celle des choses.*

Je renvoie le mémoire de M. de Lormoy, déjà cité, et ceux de M. Daubenton, du 16 novembre 1785 et du 29 mars

animaux la supériorité que nous leur voyons avec tant d'envie.

Quelles sont donc ces causes ? Pourquoi par exemple les laines d'Angleterre surpassent-elles les nôtres en douceur, en finesse, en blancheur ? C'est que les brebis d'Angleterre sont de bonne race, c'est qu'on fait parquer ces brebis, c'est qu'on leur donne une nourriture saine et abondante, adaptée à leur tempérament et au climat, c'est qu'on les soigne beaucoup (99).

Mais en *Lorraine* il est facile d'avoir des brebis

(99) Je vais copier un passage de M. Hume, singulièrement applicable à la question.

» Nous voyons dans les commentaires de César (Liv. I.
 » que de son temps les chevaux gaulois étoient excellents
 » ceux de la Germanie très-mauvais, et si mauvais qu'
 » fut obligé de se servir des premiers pour remonter la cavalerie
 » germanique (Liv. VII) ; aujourd'hui les chevaux de
 » France sont les plus méchants de toute l'Europe, et l'Allemagne
 » en produit d'excellents. Cela peut faire soupçonner
 » que les animaux mêmes ne dépendent pas tant du climat
 » que du soin que l'on prend de les décorer et d'en cultiver
 » les races. L'Angleterre septentrionale produit tout ce qu'il
 » y a de mieux en fait de chevaux. Si vous passez la
 » Tweed (1), en tirant vers le nord, vous n'en trouverez
 » pas une espèce passable «.

(*Essais moraux et politique*, 2^e. essai ; *œuvres de Hume*, t. VI, p. 343, à la note.)

(1) Rivière qui sépare l'Angleterre et l'Ecosse.

la bonne race, il est possible de les faire paquer, de les bien nourrir, de les bien soigner.

Je me suis déjà fort étendu sur les deux derniers objets, je ne parlerai que des deux autres.

On sait que le meilleur moyen de perfectionner une race quelconque d'animaux, est de la croiser avec un autre; l'expérience la plus constante, la plus uniforme, dépose en faveur de cet usage, il semble pour parler le langage du peintre de la nature (100), que le modèle du bon et du beau soit dispersé par toute la terre, et que dans chaque climat il n'en réside qu'une portion qui dégénère toujours, à moins qu'on ne la réunisse avec un autre portion prise au loin, ensorte que pour avoir de bons grains, de belles fleurs, il faut en échanger les graines, et ne jamais les semer dans le même

On pourroit citer un très-grand nombre de faits à l'appui de ceux-là; mais en donnant au climat toute l'influence possible, je demande comment il se fait que l'Espagne et l'Angleterre aient des laines si parfaites tandis que la France qui occupe l'espace intermédiaire, & qui, dans ses diverses parties, a beaucoup de rapports avec le climat de l'Espagne et de l'Angleterre, n'a pas même des laines passables, et qu'elle s'épuise pour en acheter au-dehors?

(100) Histoire naturelle, t. IV, p. 216, édit. in-4°.

terrein qui les a produites, et de même pour avoir de bons chevaux, de bons chiens, il faut donner aux femelles des mâles étrangers, et réciproquement, sans cela, les animaux, les grains, les fleurs régénèrent ou prennent une si forte teinte du climat, que la matière domine et semble l'abâtardir, l'empreinte reste, mais défigurée dans tous les traits qui ne lui sont pas essentiels; en mêlant au contraire les races, et sur-tout en les renouvelant souvent par des races étrangères, la forme semble se perfectionner, l'animal semble adopter ce qu'il y a de beau et de bon dans chaque climat, la nature se relève et produit ce qu'elle a de meilleur.

Ce ne sont pas là de vaines théories, des spéculations vagues, ce sont des faits, et des faits biens certains, qu'il n'est pas possible de révoquer en doute; ils prouvent évidemment la nécessité de donner à nos brebis des beliers étrangers, pour relever la race de ces animaux parmi nous, et faire cesser la dégradation, l'abâtardissement où nous les voyons vivre; je n'ajouterai rien sur la nécessité d'employer ce remède, examinons seulement qu'elle race est plus propre à relever l'autre.

Il n'est pas douteux qu'en général il faut choisir la plus belle race, la plus approchante du prototype primitif sur lequel la nature a travaillé;

les simples lumières du bon sens démontrent cette vérité; or qu'elle est cette race? Est-elle de *Flandres*, d'*Allemagne*, du *Roussillon* (101)? Non, sans doute, les animaux de ces trois pays quoique supérieurs aux nôtres, sous tous égards, ne sont pas cependant les plus parfaits de l'Europe, il s'en faut beaucoup, la laine d'Allemagne par exemple est dure, elle n'est pas bien blanche.

Deux pays seulement en Europe peuvent se disputer la supériorité pour ces animaux; l'Angleterre et l'Espagne; à laquelle des deux races donnera-t-on la préférence? Ce que M. Buffon nous apprend sur le croisement des races, est très-propre à répandre du jour sur cette ques-

(101) Je cite ces trois espèces, parce que le gouvernement occupé d'améliorer la race des bêtes à laine; avoit songé à en faire venir de ces trois pays. Ce sont ces vues du gouvernement qui m'ont donné occasion de me livrer au travail qui fait l'objet de ce mémoire; j'ai remis quelques notes à ce sujet, à M. de la Porte, alors intendant de la *laine*, à qui j'aime à rendre la justice que souvent il faisoit le bien, qu'il s'en occupoit; mais on sait ce qu'étoient les fonctions des intendants dont les ministres faisoient des instrumens d'oppression, au lieu d'en faire des instrumens de bienfaisance, on s'en servoit pour rendre encore plus odieux un gouvernement qu'on n'auroit pu maintenir si on le faisoit aimer.

tion : il faut , dit ce naturaliste , opposer autant qu'il est possible les climats , donner par exemple à une jument d'Espagne un étalon né des pays froids , j'en ai déjà fait sentir la raison , c'est que les défauts de l'un corrigent les excès de l'autre , et que l'être qui résulte de cette union est le plus parfait qu'il soit possible.

En appliquant ce principe , il est clair que la race des beliers d'Espagne est plus propre que celle d'Angleterre à améliorer l'espèce de nos brebis ; il y a entre la *Lorraine* et l'Espagne une plus grande différence de climat qu'entre la *Lorraine* et l'Angleterre ; d'ailleurs un belier tiré d'un pays plus chaud , a bien plus d'ardeur et de force , d'où il suit qu'il en faudroit beaucoup moins que d'autres tirés d'un climat plus froid ou plus différent du nôtre , ce seroit dès-lors accorder tout à-la-fois l'économie avec la nécessité de renouveler nos races.

Une autre raison pour tirer les beliers d'un pays chaud , est que les moutons souffrent beaucoup moins d'altération en passant d'un climat plus chaud à un plus froid , qu'en passant de celui-ci dans le premier , c'est là une expérience constante.

Le fait suivant rapporté par Bomare (102), es

(102) Dictionnaire d'histoire naturelle , p. 488.

décisif; les Hollandois convaincus par l'exemple des pigeons, poules d'inde, etc. que les espèces des indes orientales une fois accoutumées au climat d'Europe, y multiplient et prospèrent à souhait, transportèrent de ce pays dans le leur une espèce de beliers hauts, allongés, et dont la laine égaloit presque à celle d'Angleterre ou d'Espagne; tout arriva conformément aux principes que nous établissons; la race de ces beliers accouplés avec les brebis hollandoises prospéra à merveille, et donna des moutons de la plus grande beauté.

Les Suédois qui occupent un des pays les plus froids de l'Europe, ont transporté des chevaux, des brebis d'Espagne, et par les soins qu'ils ont pris, ils recueillent maintenant des laines aussi belles que dans ce dernier pays (103).

Peut-être seroit-il encore plus utile de faire venir les beliers de Barbarie que d'Espagne; en effet les brebis d'Espagne viennent elles-même de Barbarie.

Marc Columelle, oncle de l'auteur du livre

(103) Discours sur la race des brebis à laine fine, prononcé à l'académie de Stockholm le 25 avril 1770, par M. Alstroemer.

précieux de *Re-Rustica*, Marc Columelle étoit un riche métayer d'Espagne, sous le règne de l'empereur Claude; cet homme, bon observateur, bon économe, vit avec étonnement la blancheur éclatante des moutons que des marchands amenoient pour décorer les spectacles, il sentit de quelle utilité il pourroit être pour lui de communiquer ces précieuses qualités à ses troupeaux, il essaya d'appriivoiser les beliers de Barbarie, il y parvint, il les accoupla avec ses brebis: il en vint des moutons, qui, avec la délicatesse de leur mere, avoient la blancheur du pere.

Treize siècles s'écoulèrent avant qu'on répéta cette ingénieuse expérience, les guerres qui désolèrent continuellement l'Espagne, l'ignorance profonde des règles de commerce et de toute espece de principes, furent les obstacles qui s'opposèrent à ce qu'on suivit l'idée de Columelle.

Dom Pedre IV, qui commença à régner en 1350, fut le premier qui fit venir des brebis de Barbarie; c'étoit un prince éclairé et judicieux, et qui n'employoit que des moyens honnêtes pour se maintenir sur un trône qu'on lui disputoit.

Le cardinal Ximenès, qui gouverna l'Espagne au commencement du seizieme siècle, s'apercevant que la race des moutons de Dom Pedre

dégénérerait, en fit venir de nouveau de barbarie.

Ainsi les moutons de Castille, dont nous admirons et dont nous achetons si cher la laine, sont originaires de barbarie. Depuis le treizième siècle que s'est fait le transport de ces animaux d'Afrique, ceux d'Espagne n'ont pu manquer de dégénérer plus ou moins; à la fin le climat l'emporte.

Il seroit bien utile de fixer au juste l'espace de tems nécessaire pour cette dégénération, si l'on avoit sur ce point des lumières suffisantes, on pourroit facilement prendre des mesures pour prévenir le moment où elle arriveroit à son dernier période, mais on ne trouve rien de certain, ni dans les ouvrages d'histoire naturelle, ni dans ceux d'économie rustique; l'observation ne peut pas beaucoup nous servir non plus, voici le seul fait qui puisse nous guider.

Dom Pedre transporta des beliers et des brebis en Espagne à la fin du treizième siècle; au commencement du seizième ces animaux dégénéroient déjà notablement, deux siècles sont donc en Espagne un tems suffisant pour opérer une dégradation sensible dans une race transportée; au reste nous savons qu'on ne donna pas beaucoup de soins à ces brebis, le climat travailla seul à cette dégradation, qu'on n'arrêta par aucun effort; il est bien vrai que l'attention

aidée de la théorie et de l'expérience, auroit pu la prévenir ou la reculer.

Revenons à la préférence qu'il convient de donner aux beliers de Castille sur ceux d'Angleterre.

Personne n'ignore que les brebis de ce dernier pays sont venus originairement d'Espagne, personne n'ignore qu'au quinzième siècle Edouard IV fit venir trois mille bêtes blanches, la reine Elisabeth s'apercevant qu'elles dégénéroient, eut l'attention d'en faire venir de nouvelles. Ce seroit donc tenir les beliers de la seconde main, que de les faire venir d'Angleterre, ce ne seroit pas remonter à la source.

Il est vrai que la proximité donneroit un grand avantage pour le transport, mais aussi on pourroit les faire venir d'Espagne par mer, et alors le trajet seroit moins long et moins coûteux, d'ailleurs les anglois sont très-jaloux de leurs avantages exclusifs, leurs chevaux en sont la preuve, tout doit donc porter à faire venir des beliers d'Espagne, ou plutôt des côtes de Barbarie.

J'ai dit que ces deux races étoient les seules entre lesquelles il fut permis de balancer, plusieurs raisons le prouvent.

Je ne répéterai pas que ces deux espèces l'emportent sur toutes les autres, mais j'observerai que les brebis de Flandres, appelées

communément *flandrines*, réussissent assez mal en Lorraine. La *Flandres* est toute composée de vastes plaines presque sans aucun coteau. En Lorraine au contraire tout est coteau ; cette différence devroit nécessairement influencer sur les brebis. En *Flandres* il y a très-peu de serpolet, beaucoup de sperjule ou espargoule, herbe qui engraisse promptement les animaux qui en mangent. Il est reconnu que les herbes qui engraisent si promptement produisent un très-mauvais effet dans ce pays-ci : le serpolet d'ailleurs n'est assez commun. Il y a entre la taille des brebis *flandrines* et les nôtres une différence trop considérable. L'expérience a appris que les brebis de Lorraine couvertes par des beliers *flandrins*, ne mettent pas qu'avec la plus grande peine, et souvent meurent sans pouvoir parvenir à mettre leurs fruits au jour. J'ai eu occasion de m'assurer de ce fait.

Enfin la laine de *Flandres* est belle ; mais combien inférieure à celle d'Espagne.

La laine d'Allemagne est assez grossière, et ne pourroit nullement servir à perfectionner la nôtre.

Le Roussillon n'a pas non plus des moutons qui aient sur les nôtres une telle supériorité qu'on puisse la choisir.

Faut-il des preuves plus décisives ? en voici, l'expérience a déjà été faite.

J'ai vu la race des bœliers de *Flandres* ; n'y a nulle différence entre ces animaux et ceux originaires de ce pays ; il est vrai qu'ils ont été négligés , qu'on ne les a pas séparé du reste du troupeau , mais la dégénération a été très prompte.

Il existe encore aujourd'hui dans quelques villages des moutons de *Flandres* , ils sont supérieurs à ceux des villages voisins ; la laine en est plus belle , mais la supériorité est si peu de chose qu'on ne la vendoit en 1786 que deux sous de plus par livre.

Si l'on veut s'en rapporter aux descriptions des voyageurs , des agronomes et des poètes , l'Angleterre est de tous les pays celui auquel la *Lorraine* ressemble le plus. Les brebis d'Espagne prospèrent très-bien en Angleterre ; il y a parité de raison parmi nous.

Peut-être ne faudroit-il pas se borner à faire venir des bœliers , il faudroit y joindre des brebis ; la réforme seroit bien plus rapide et plus sûre. C'est ce que dom Pèdre et le cardinal Ximenès ont fait en Espagne , Edouard et Elizabeth en Angleterre.

Voici une idée à ce sujet : ce seroit de faire venir les femelles d'Angleterre et les mâles de Castille ou de Barbarie , alors le croisement seroit parfait , il en résulteroit probablement ou plutôt très-certainement une race d'animaux

aux bien supérieurs à ceux dont ils tireroient
leur origine.

Quoiqu'il en soit, le gouvernement est seul
en état de faire cette entreprise; et elle est
digne de ses soins. Les rois d'Espagne, d'An-
leterre, de Suède, la Hollande ne l'ont pas
médaigné, et l'ont fait à plusieurs reprises. Les
représentans d'un peuple libre et dont l'agri-
culture fait la force, peuvent-ils croire qu'un
objet soit au-dessous d'eux? On sent assez
que nul particulier n'est en état de faire un
chat de tant de milliers d'animaux à la fois,
de les faire venir de si loin; on auroit peine à
se réunir pour une entreprise de cette nature,
non seulement nouvelle pour ce pays, quand bien
même des associations se formeroient à cet effet,
on ne seroit jamais avec ce concert qui donne
tant de force aux entreprises et en assure le
succès.

Supposons pour un instant la réunion de tant
de circonstances heureuses et rares, sera-t-il
possible aux particuliers de faire tout ce qui
sera nécessaire pour la réussite de leurs essais?
Seront-ils assez riches, assez zélés ou assez ha-
biles pour se procurer un très-bon berger,
pour faire parquer leurs brebis, pour les laver
très-fréquemment, ne les tondre qu'une fois
l'année, enfin leur procurer une nourriture bien
choisie? des particuliers pourront-ils tout ce

qui est nécessaire ? Non, sans doute ; c'est donc en grand qu'il faut faire cette entreprise, c'est l'exemple des rois d'Espagne et d'Angleterre qu'il faut suivre.

Il n'est besoin d'expérience ni d'essais particuliers ; une théorie bien certaine, appuyée sur des raisonnemens et sur des faits, en apprend plus que des essais souvent mal conduits ou mal observés. Si ces essais particuliers ne réussissent pas, le découragement se répandra parmi les cultivateurs, et il ne sera plus possible de les engager à de nouvelles tentatives. Or il est à craindre que ces essais de détail n'aient pas de succès dans ce pays. Les bêtes à laine y sont mal nourries, mal logées, mal soignées, etc. etc. Quelle induction peut-on tirer d'expérience faite dans de telles circonstances ? et comment ces mêmes circonstances n'empêcheroient-elles pas le succès des expériences.

Tout cela prouve qu'après avoir acheté et transporté à grands frais des beliers, des brebis même dans ce pays, on n'aura encore rien fait si on se borne là, si on ne pratique pas ce que j'ai indiqué, ou si on n'adopte pas toute autre méthode qui ait le même objet. Il faut tout entreprendre au même moment, réformer ensemble toutes les parties de l'éducation des bêtes à laine, ou il ne faut espérer aucun succès.

Le temps qu'il faudroit pour créer parmi nous une race nouvelle, dépend de plusieurs circonstances; d'abord de la durée de la vie de chaque individu, car moins leur vie sera longue, plutôt la race sera renouvelée.

2°. De la longueur du transport et des précautions avec lesquelles il se fera; moins le trajet des beliers étrangers sera long, moins ils perdront de leur force, plus ils seront en état de renouveler promptement la race.

On ne peut dissimuler que le trajet d'Espagne ou de Barbarie paroît long, mais la voie maritime en raccourceroit la durée; les soins qu'on y emploieroit, la précaution de le faire dans un temps convenable, l'attention de charger les vaisseaux de plantes originaires au pays d'où viendroient les brebis, en diminueroient beaucoup les fatigues.

3°. Du choix des beliers. Il faut considérer leur âge, leur force, et les autres qualités qu'on trouve détaillées dans une foule d'ouvrages, et particulièrement dans celui de l'immortel Buffon.

4°. Du choix des brebis qu'on associera à ces beliers étrangers. Tous deux concourent au renouvellement de la race; il est important de choisir des brebis comme des beliers convenables. Si l'on n'en fait pas venir d'étrangères, il faut que celles qu'on prendra

dans le pays soient saines, bien vigoureuses, point trop jeunes ni trop âgées etc. etc.

A ces conditions nécessaires, j'en ajouterai de non moins essentielles à la promptitude du renouvellement et à sa stabilité; ce sera une espèce de résumé de tout ce que j'ai dit sur cette matière.

Vainement encore une fois croiera-t-on la race de nos brebis avec une race plus parfaite, si on ne leur donne une éducation plus soignée, plus appuyée sur la théorie et l'expérience que celle qu'on a coutume de leur donner dans la plus grande partie du royaume, et sur-tout dans nos cantons. J'ai dit beaucoup sur cette matière, et je n'ai pas tout dit; je me bornerai à inviter les propriétaires à mieux proportionner le nombre des brebis à celui des beliers: si on donne trop de femelles, la race ne se renouvellera pas, elle ne se renouvellera pas non plus si l'on pêche par le défaut contraire. On voit une si grande variété la-dessus et dans un si petit espace, qu'il est impossible que la théorie ait guidé nos propriétaires. On n'en trouvera pas qui connoissent seulement le nom de cette foule d'auteurs de mémoires excellens qui ont paru depuis quelques années sur cette matière; ce qu'ils ont toujours fait, ils le croient excellent; ils confient leurs bêtes à des malheureux sans talent, sans expérience, sans théo-

ie, sans probité, et plus capables eux seuls de faire du mal que toutes les autres causes de dégradations qui affligent cette espèce d'animaux.

Il seroit donc nécessaire d'établir parmi nous des écoles de bergers ; nous en avons bien pourant de connoissances inutiles. Il faudroit engager ceux de nos écrivains qui ont consacré leurs veilles à cette science, à composer un cours où la théorie et l'expérience se tinssent par la main. Les bergers seroient tirés de cette école, ils auroient des encouragemens, des prix, une existence plus honnête ; il ne faudroit confier des troupeaux qu'à de pareils sujets ; il faudroit que les maîtres fussent éclairés comme eux-mêmes, ou qu'ils renonçassent à avoir des troupeaux.

Il faudroit qu'à l'exemple des Espagnols ils missent leur plaisir à soigner, à multiplier leurs bergeries, plaisir si utile, si pur, et qui réaliseroit en partie la chimère agréable du siècle d'or. Nos bergers deviendroient ceux de Théocrette, de Virgile, de Gesner, de Thompson, dont les chants harmonieux vont à l'oreille et au cœur.... Ah ! pourquoi faut-il que tout cela ne soit qu'un songe ?

A mesure que la race se renouvelleroit, il faudroit avoir le plus grand soin de détruire les vieilles, les laides, les foibles, celles qui

pêchent par quelque difformité, quelque vice, soit dans une partie du corps, soit dans la couleur ou la qualité de la laine. On sent assez qu'un tel alliage nuiroit au renouvellement des animaux et seroit capable de le retarder, de perpétuer les vices. La lecture attentive des Géorgiques ne permet pas de douter que les anciens n'eussent cette méthode. Tout cela exige des précautions, mais elles sont nécessaires et prouvent la nécessité d'une école de bergers. Les Anglais, nos rivaux en toute espèce de gloire, en ont chez eux; leurs rois n'ont pas dédaigné ces soins, ils sont de même que ceux d'Espagne, entré dans une multitude de détails qui ne paroissent minutieux qu'aux esprits minutieux.

Ces soins, ces renouvellemens de race sont d'autant plus nécessaires dans ces cantons, que jamais on ne les a connus. Depuis des siècles les brebis ont dégénéré sans cesse tant par la nature de la chose que par le défaut de soins, et surtout l'ignorance où l'on a toujours été des vrais principes. Ce renouvellement, ces soins sont nécessaires pour ranimer des hommes sans travail, sans industrie quelconque. L'engourdissement étoit inconcevable en *Lorraine* au moment de la révolution, il gagnoit toutes les classes de la société, il se seroit accru sans cette secousse qui a donné de l'énergie à toute la France; il recommencera bientôt si le commerce des

aines plus actif et plus facile ne vient faire sur nous ce que les charmes de Médée firent sur ce vieillard de la fable, ils le renouvellent; mais le premier pas pour ce commerce est l'accomplissement de tout ce que j'ai dit dans le mémoire.

En voilà assez sur le croisement des races; passons au parcage, objet non moins important.

Dans le premier chapitre de cet ouvrage, j'ai fait sentir la nécessité de donner beaucoup d'air aux brebis; j'ai prouvé qu'il est étonnant qu'elles ne périssent pas toutes dans nos bergeries basses, étroites, exactement fermées, et qu'elles ne respirent qu'un air corrompu; j'ai cherché un remède à cet inconvénient, en indiquant une construction de bergerie plus adaptée au naturel de ces animaux et aux vues de la nature; j'ai ajouté, et j'avois pour guide une théorie fondée sur des raisonnemens et des faits incontestables, qu'en faisant usage de ces bergeries, on obviroit à beaucoup de maux qui accablent les brebis parmi nous, qu'on rendroit à la race entière une force, une beauté qu'elle semble avoir perdues pour jamais.

Si l'on veut obtenir un succès plus rapide et plus certain, il faudra même se passer de bergeries. Je l'ai fait pressentir, il faudra que les brebis n'aient d'autre logement qu'en plein air, d'autres toits que le ciel, d'autre lit que la terre;

il faudra, à l'exemple et suivant les conseils de meilleurs agronomes, les faire parquer en plein champ été et hiver (104).

Qu'on ne conclue pas delà que ce que j'ai dit de la construction des bergeries soit inutile; d'abord, il est douteux qu'on se détermine par – tout à faire parquer les brebis, et les bergeries construites suivant de bons principes, suppléeront un peu aux effets salutaires de la méthode qu'on n'adoptera pas; en second lieu, on ne peut faire parquer tout à coup les brebis; je ne dissimulerai pas qu'il y ait du danger pour elles à passer brusquement de leurs bergeries trop chaudes dans un parc en plein air; les bergeries dont j'ai parlé serviront d'acheminement.

Tout ce que j'ai dit des vices de nos bergeries actuelles, du danger d'y enfermer les brebis, démontre l'utilité, la nécessité du parcage, puisque les inconvéniens innombrables que j'ai

(104) M. de Lormoy, dans le mémoire cité plus haut, pense qu'il est impossible, ou au moins très-dangereux, de ne pas préparer des abris aux brebis que l'on fait parquer; M. Daubenton diffère encore en ceci d'avec lui. Mais tous deux se réunissent dans un point, la nécessité de beaucoup d'air. Je ne puis croire que les abris soient nuisibles, et l'on verra dans le texte, que je conseille de n'arriver que par degré au parcage absolu et sans aucun abri.

taillés n'ont pas lieu dans cette méthode. L'expérience fait voir que les bêtes s'en trouvent en mieux, leur laine est plus fine et leur chair plus savoureuse. Les Anglais, les Ecossais, les Irlandais ne retirent jamais leurs bêtes à la bergerie, même dans les plus grands froids. Cependant ces pays sont plus rudes que nos climats, sur-tout l'Ecosse qui est fort élevée dans le nord, montagneuse, venteuse, et où l'hiver dure long-temps. Ces peuples ont des troupeaux très-nombreux, des laines très-abondantes, très-fines, qui ne le cèdent point à celles d'Espagne, où l'on suit la même méthode. La France étant au milieu, la *Lorraine* étant moins froide que l'Angleterre, on pourroit certainement y faire parquer les moutons été et hiver.

J'ai déjà dit que M. Daubenton a fait parquer un troupeau pendant tout l'hiver de 1768. Ce troupeau étoit placé au nord, dans l'endroit le plus froid du canton; il y a éprouvé des gélées qui ont fait baisser le thermomètre de Réaumur jusqu'à quatorze degrés et demi au-dessous de la congélation; il a essuyé des vents très-froids, des pluies, le brouillard, le givre, la neige, et d'en être incommodé, il étoit plus fort que ceux enfermés en même-tems dans les bergeries.

J'ai dit d'après M. Daubenton lui-même, que

les meres ont mis bas dans ces circonstances que ni elles ni leurs petits n'ont souffert de froid.

Au reste, il seroit peu étonnant que nos brebis ne pussent parquer l'hiver, car leur éducation les a tellement éloignées des voies de la nature, qu'il sera difficile de les y faire rentrer.

De leur nature les brebis peuvent parquer été et hiver; le fait de Montbard en est la preuve. L'observation la plus simple suffit pour en convaincre; elles sont couvertes d'une laine chaude et épaisse, cette laine est grasse, huileuse, impénétrable dès-lors à l'eau et au froid (105). D'ailleurs, selon M. Buffon, le mouflon est la souche de nos brebis, et le mouflon se trouve fréquemment en Sibérie; il y est sauvage, et vit fort bien à l'air, sous ce ciel de neige et de glace, où la terre est gélée jusqu'à sept ou huit pieds de profondeur, où l'été ne dure qu'un moment, où l'esprit de vin est la seule liqueur qui ne se glace pas, où la respiration se change en neige, où enfin le froid fait baisser le thermomètre à 30, 37, 53, 70 degrés au-dessous de la congellation.

Quelques économes de ce canton sont donc tombés dans une erreur manifeste en disant qu'il est bien possible de faire parquer les bre-

en Angleterre, parce que des brouillards épais diminuent beaucoup le froid, mais nous qui sommes privés de cet avantage nous ne pouvons absolument faire parquer l'herbe.

L'Irlande, et sur-tout l'Ecosse, n'ont point de brouillards, les bêtes à laine y parquent cependant l'hiver, et cette méthode a le plus grand succès. La *Bourgogne* n'a pas plus de brouillards que la *Lorraine*, et les bêtes à laine y sont parquées.

On objecte encore que les loups seront toujours un obstacle au parcage des brebis.

Mais il est facile de les écarter avec de bons chiens, forts, vigoureux, et en assez grand nombre pour défendre le troupeau.

*Nec tibi cura canum fuerit postrema sed unâ
 Veloces spartæ catulos acrem que molossum
 Pasce sero pingui; numquàm eustodibus illis
 Nocturnum stabulis furem incursusque luporum
 Nec impacatos à tergo horrebis hiberos (106) «.*

Ce moyen n'est pas le seul, on peut faire du

106) Georg. liv. III, v. 404-408.

Il faut savoir aussi dresser des chiens fidèles :

D'un pain pétri de lait nourris ces sentinelles,

Tu braves avec eux et les loups affamés,

Et le voleur nocturne et les brigands armés «.

Traduct. de Delille.

feu dans le voisinage du parc. Les voyageurs qui parcourent des pays infestés de bêtes féroces emploient ce moyen pour les écarter d'ailleurs un bon fusil entre les mains du bûcheron les éloignera.

Je ne dirai rien de la construction des parcs peu importe quelle soit leur forme; j'observe seulement qu'il faut un bois très-léger par la raison qu'il faut le transporter fréquemment. L'aune sert souvent à cet usage, d'où il suit que si on adopte cette méthode, il faut en planter sur tous les bords des ruisseaux, en résultera deux avantages, ils soutiendront les terres des prairies voisines, et ménageront le bois dont le prix devient si excessif (107).

Rien ne s'oppose à ce qu'on fasse parcquer les brebis été et hiver, il ne faut que vouloir.

Je ne conseillerai pas cependant d'adopter brusquement cette méthode; il faut les ramener vers leur nature primitive presque aussi les

(107) Cette manière de suppléer à la disette du bois est beaucoup trop négligée; les avantages que produiroit cette pratique sont immenses, les difficultés foibles et les inconvénients nuls. Dans un ouvrage que j'espère bientôt rendre public sur l'aménagement des forêts, j'entrerai dans plus de détails sur cet objet, mais en attendant je ne puis trop recommander à la sollicitude des amis de la chose publique, et de ceux qui connoissent les travaux champêtres.

ent que leur éducation les en a écarté ; il
droit d'abord leur donner des bergeries telles
je les ai décrites, ensuite de moins fermées.
commenceroit à les faire parquer l'été sans
, puis l'hiver avec de bons abris, ensuite
c une simple couverture de claies, mais sans
ouvertures. Ce parti est le plus sûr, et n'es
bien lent ; quelques années suffiroient : bien-
es brebis augmenteroient au prodige, la
e seroit plus longue, plus soyeuse, elle vau-
t celle d'Angleterre et d'Espagne. La France,
un orateur bon citoyen, a été en posses-
pendant six cents ans de pareilles laines ;
es les nations s'en fournissoient. Qu'on ré-
uisse que le commerce des laines a contri-
sur-tout à la grandeur de l'Angleterre,
préserve l'Espagne de l'anéantissement où
éminent tant de causes. Le trésor royal de ce
tire plus de trente millions du commerce
laines (108).

8) Je vais citer ici un témoignage qu'on ne recusera pas.
On pourra juger, dit Dom Geronimo de Ustaritz, du
nd nombre de personnes qui sont employées en Espagne
à garde des troupeaux, par ce que j'ai vu dans un mé-
ire que me communiqua, il y a quelques années, un
istre distingué et digne de foi..... Il avance qu'il sort
que hiver, de la montagne, pour passer dans l'Estra-
dure, quatre millions de têtes de moutons..... Plusieurs

Mais pour parvenir à ce point de splendeur il faudroit à la pratique dont j'ai parlé , à méthodes que j'ai prescrites , joindre encore bien d'autres soins , il faudroit que les riches propriétaires Français , à l'exemple des pères de famille les plus qualifiés de l'Espagne , à l'exemple des seigneurs Anglais , se fissent un honneur de présider aux travaux de la campagne , visiter , de soigner , ou de faire soigner leurs yeux , les troupeaux de bêtes à laine. Voilà la vraie grandeur , la vraie gloire , la seule dignité d'une ame élevée. Un soin si noble vaudroit bien l'ennui du jeu , le désœuvrement de la débauche et de la galanterie , le ridicule des modes , et mille autres travers qui déshonorent et avilissent les grands ; ils vaudroient bien

» personnes au fait assurent que le nombre des moutons
 » reste est plus considérable encore que celui qui descend de
 » l'Estramadure. (*Théorie-pratique du commerce* , p. 3
 in 4°.)

Cet homme habile se plaint dans son ouvrage de l'insouciance criminelle du gouvernement , qui laisse emporter d'Espagne une si grande quantité de laine qu'en Angleterre seulement on en fabrique trente mille pièces de drap , qui étoit alors (en 1742) un objet de trois millions de piastres.
 Pag. 57.

Aussi observe-t-il que cette exportation est l'arme avec laquelle les puissances étrangères combattent et ruinent l'Espagne. Pag. 73 , part. 2.

de stériles déclamations dans des lieux publics ;
 ou des gémissemens feints sur les maux de
 la patrie. Vous croyez sa situation périlleuse,
 eh bien, aidez à la sauver en tenant d'une
 main le soc de la charrue, d'une autre l'épée
 qui doit combattre tous les ennemis de la liberté
 et des lois.

Il me reste à examiner quels sont les
 lieux les plus propres pour faire parquer les
 brebis.

Voici quelques règles qu'il me paroît qu'on
 doit suivre.

Les côteaux élevés, peu escarpés, le pen-
 tant des collines, des pentes tournées au nord,
 les plaines où les eaux ne séjournent pas sont
 les plus favorables expositions pour les parcs.

Il ne faut jamais trop les exposer au midi, il
 faut au moins que le vent du nord y ait quel-
 que accès, et si l'exposition est trop chaude,
 on aura soin d'y mettre des abris et de planter
 des arbres dans le voisinage. Les brebis crai-
 gnent beaucoup la chaleur ; on les voit souvent
 dans l'ardeur de l'été se ranger dans une vaste
 conférence les têtes inclinées l'une contre
 l'autre, et se mettre ainsi à l'abri des rayons
 du soleil qui leur donnent une maladie
 connue sous le nom d'avertin ou vertige, et
 dont j'ai parlé dans la première section de ce
 chapitre.

Les expositions que j'ai désignées les premières sont les plus favorables à la circulation de l'air et les plus analogues à la nature des bêtes à laine ; ce n'est pas qu'on ne puisse aussi les faire parquer dans d'autres endroits , mais il ne faut pas les y laisser long-temps. L'hiver , par exemple , on peut les mettre dans un vallon ou dans un lieu méridional.

Il faut en général avoir égard au temps , aux circonstances , un coup d'œil sur le local et un peu d'usage instruisent mieux que des milliers de volumes.

Il faut éviter les endroits tumultueux , le voisinage des grandes villes ; le bruit , le canon effraient ces animaux timides et les font quelquefois avorter ; il faut éviter les lieux qui contiennent certains minéraux , tels que le plomb , le soufre , etc. ; il faut éviter ceux où il y a des buissons , des chardons , etc. etc.

Il faut avoir autant qu'il est possible le voisinage d'une petite rivière ou au moins d'une fontaine ; cela est facile dans presque toutes les parties de la *Lorraine* , on est plus à même de laver les brebis , on les lave plus souvent , la laine en acquiert plus de blancheur , plus de douceur.

Ces lieux doivent être couverts de serpolet et autres herbes aromatiques , non pas qu'elles fournissent une nourriture bien substantielle

mais parce qu'elles embaument l'air, le purifient, et gaient les animaux par leurs sucs spiritueux : cette herbe est très-commune en *Lorraine*.

Quant à la nature du terrain où l'on veut étaler un parc, il faut savoir si le fumier des brebis lui convient. Ce fumier est fort chaud, et contient plus de sels que les autres ; il seroit dès-lors très-utile de faire parquer sur les terres stériles et maigres ; ces terrains se referoient en peu de temps. M. Buffon assure que cent moutons peuvent en un été améliorer huit arpens de terre pour plusieurs années (109)

Plusieurs personnes font parquer leurs moutons seulement l'été ; cet usage est bon, mais ne suffit pas.

En général on doit poser le parc au commencement d'un canton pendant une nuit, la nuit suivante on le place dans le lieu immédiatement avant du même canton, et ainsi de proche en proche, on le parcourt en entier, le jour on laboure le lieu où les brebis ont passé la nuit. Peut-être vaudroit-il mieux par un léger labour préparer la terre à recevoir les sels que contient le fumier.

On peut aussi faire parquer les brebis dans les terres auxquelles le fumier convient moins,

(109) T. v, p. 20.

mais on ne les y laisse pas si long-temps , en met un plus petit nombre sur un plus grand espace.

On met après le parcage dans chaque terre des plantes convenables au sol et à l'engrais qu'il a reçu ; il est aisé de faire la-dessus des observations qui , étant bien constatées et répétées plusieurs fois , peuvent conduire à une théorie certaine et lumineuse.

Je ne dirai rien de plus sur le parcage et le croisement des races ; mais je répéterai que deux moyens ne sont pas suffisans pour donner à nos laines toute la perfection dont elles sont susceptibles , si on n'y ajoute les soins dont j'ai parlé , si on ne lave fréquemment les brebis , si on ne leur donne une nourriture saine , si les bergers ne s'abstiennent absolument de les maltraiter , enfin si on ne renonce à l'usage pernicieux de les tondre deux fois l'année ; observant exactement tout ce que j'ai prescrit on parviendra à donner à nos laines une perfection dont on sera étonné ; je ne craindrai pas d'assurer qu'elles égaleront ou peut-être qu'elles surpasseront celles d'Espagne et d'Angleterre.

M. Jaucourt (110) paroît très-persuadé

(110) Encyclopéd. art. lainage , t. XIX , p. 438 et suiv.

ce cela n'est pas possible, et que les causes qui procurent aux Espagnols et aux Anglais les laines supérieures en qualité, sont particulières à leur pays et exclusives pour tout autre. Pour fonder ce sentiment, l'auteur de l'article cité dit que trois choses concourent à procurer à ces peuples des laines d'une beauté vainement désirée ailleurs, la race, les pâturages et le climat.

Mais 1°. nous pouvons avoir la même race, nous pouvons employer les mêmes moyens que les Anglais pour nous les procurer.

2°. Nous pouvons avoir d'aussi bons pâturages, du faux seigle, des turneps, du sainfoin, etc. etc. Rien en *Lorraine* ne s'oppose à la multiplication de ces plantes, au contraire tout la favorise. Les côteaux de ce pays égalent ceux d'Angleterre par l'abondance de serpolet dont ils sont couverts; s'il n'y en a pas assez, qu'on le multiplie, j'en ai dit les moyens.

3°. Notre climat n'est certainement pas plus mauvais que celui d'Angleterre; ce ne seroit pas être téméraire que d'avancer qu'il vaut mieux. Il ne manque à la France que la volonté pour s'élever en tout genre à un degré où l'Angleterre ne pourra jamais atteindre; mais les Anglais, il faut en convenir, ont été long-tems d'autres hommes que nous; ou pour mieux dire ils ont eu avant nous un gouvernement

libre et bien affermi ; voilà les causes de leur supériorité. A quoi bon en chercher d'autres et accuser mal-à-propos la nature ? Voilà pour-quoi en *Angleterre l'agriculture a atteint les deux tiers de sa perfection, tandis qu'en France elle est à peine parvenue à moitié de ce qu'elle pouvoit être* (111).

Sans doute on ne peut faire croître le thym et le romarin sur les côteaux de la Laponie ; mais où la nature l'a planté, il faut en jouir, et où elle ne l'a pas assez multiplié, il faut l'y faire croître par art s'il est possible, et cela est possible parmi nous.

La grande Bretagne, baignée de la mer de toutes parts, jouit d'un air très-favorable aux brebis. Pourquoi ? en ce que cet air est très-tempéré, qu'on n'y éprouve ni chaleurs excessives, ni froids rigoureux : nous jouissons des mêmes avantages ; l'air de la *Lorraine* est très-sain ; en *Angleterre* on respire un air empoisonné par un brouillard infect et mal-sain.

Les loups ne font pas un obstacle au parcage,

(111) De la balance du commerce et des relations commerciales extérieures de la France, etc. par M. Arnoud, p. 106, t. 1, M. Kersaint dit avec raison dans la chronique du mois (juillet 1792), que cet ouvrage ne peut être trop médité par les hommes qui se destinent aux grandes places.

nous l'avons vu ; le froid n'en est pas un plus puissant pour nous que pour les Anglais. Les eaux en Angleterre sont très-favorables aux prebis que l'on baigne et qu'on lave souvent ; ces eaux en *Lorraine* ont les mêmes propriétés.

Que nous manque-t-il donc pour égaler les Anglais ? Rien encore une fois que la volonté.

Sortons donc, il en est temps, de l'indolence où nous végétons, du découragement qui nous opprime (112), éveillons-nous, sentons les avantages que nous a prodigué la nature, et ne nous couvrons plus d'opprobre en achetant de l'étranger ce que nous avons sous la main.

Me voilà parvenu à la fin de ma tâche, puissé-je avoir atteint le but que je me suis proposé, celui d'être utile ; puissé-je avoir répandu quelques lumières sur des vérités qu'il importe tant de connoître !

AD. DUQUESNOY.

(112) Je m'attends bien qu'on me reprochera d'avoir tant répété d'une part que l'agriculture a dé péri en *Lorraine*, d'une autre, de n'avoir pas parlé de l'accroissement du commerce, & l'on citera ces nombreux défrichemens faits depuis quelques années, et ces fabriques nouvelles qui se sont successivement élevées.

Mais c'est une erreur grave de citer les défrichemens comme une preuve des progrès de l'agriculture. Il n'en est qu'une bonne ;

le paysan est-il plus heureux qu'autrefois ? Le métier de laboureur assure-t-il une meilleure existence ?

Personne, je pense, n'auroit osé répondre affirmativement cette question en 1789 ; qu'importe donc qu'on ait péniblement arraché quelques légumes d'une terre dont on écorche la superficie, et que peu de mois après on abandonne ? C'est une chose incontestable que jamais l'oppression et la misère du *paysan* n'ont été plus grandes que dans les années qui ont précédées immédiatement 1789, jamais plus de laboureurs n'ont été ruinés, jamais les payemens des fermages ne se sont faits avec plus de peine, jamais la vente des propriétés foncières n'a été plus difficile. Est-il des preuves plus fortes de la dégradation de l'agriculture ? Et que peut-on répondre à ces preuves ? Quant aux manufactures, il est vrai qu'elles ont pris de l'accroissement dans quelques parties de la *Lorraine*, et particulièrement à Nancy ; mais ont-elles détruit la mendicité ? Ont-elles empêché l'oisiveté qui nous ronge ? Non ; nous n'étions pas en 1789 moins infectés de cette lèpre horrible qu'en 1770 ; les fabriques ont donc été beaucoup moins utiles qu'on ne le pense, ou qu'on ne le dit.

J'ai plusieurs fois établi dans le cours de ce mémoire que la révolution amélioreroit l'agriculture et le commerce, et je crois que pour peu qu'on veuille observer, on en sera convaincu.

» A présent il va naître un nouvel ordre de choses. On
 » doit espérer que le peuple représenté dans chaque district,
 » et dans les assemblées générales par ceux qu'il aura jugés
 » dignes de sa confiance, ne croira plus que ce qu'on veut faire
 » pour lui cache un projet secret de l'opprimer. Le cultivateur
 » ne sera plus obligé de cacher les ressources de son industrie,
 » par la crainte que son aveu ne fasse augmenter sa cote
 » aux impositions. Le peuple ne regardera plus les sages bien-
 » faisans qui voudront l'aider de leurs lumières comme des
 » émissaires secrets d'une administration qu'il étoit accoutumé
 » à craindre «.

(*Mémoire sur les moyens d'accélérer les progrès de l'éco-*

mie rurale en France , lu à la société d'agriculture , par M. Moignon de Malesherbes , 1790 , page 84).

Il y a beaucoup de choses dans cette phrase d'un homme de bien , qui juge sainement , et dont la vie publique et privée a été le cours d'actions utiles.

C'est aux législateurs à donner l'exemple du sacrifice généreux de leurs passions personnelles , et de leurs affections particulières ;

France est très-disposée à suivre cet exemple , car , quoiqu'on puisse dire , aucun sentiment bon et honnête n'est devenu étranger au peuple françois ; la révolution , a mis en dessus beaucoup d'éléments impurs , mais ils rentreront dans le néant , le caractère national se montrera avec plus de force , et bien amélioré par un gouvernement meilleur que l'ancien.

Je n'ignore pas toutes les objections qu'on peut faire contre le gouvernement républicain qui s'établit : eh bien je le déclare , j'en en connois qu'une fondée , c'est que la révolution est encore trop forte pour nous , elle n'a pas assez changé nos mœurs , nos habitudes , le fond de nos âmes. Nous ne sommes pas devenus plus graves , nous n'avons pas plus de vertus domestiques , seul et unique fondement des vertus publiques , l'il et unique soutien de la liberté ; toutes les maximes républicaines sont incontestables , toute la théorie de ce gouvernement est admirable , mais on peut en dire ce que le respectable Bernardin de Saint-Pierre dit de la vérité : *elle est comme la rosée du ciel ; pour la conserver pure , il faut la recueillir dans un vase pur* (1). Or le vase dans lequel ont été recueillies nos libertés constitutionnelles , n'étoit pas pur , il n'est donc pas étonnant qu'elles s'alterent et se corrompent si promptement.

Mais il se purifiera , nos mœurs s'amélioreront , le germe d'une grande perfectibilité est jetté au milieu de nous ; il se développera , et se développera très-promptement , si les législateurs le veulent , en cultivant avec soin les mœurs pu-

(1) Chaumière indienne.

bliques et privées , en aimant , en honorant l'agriculture si les administrateurs veulent aussi s'en occuper.

Tout est donc là , l'*AMÉLIORATION DE NOS MŒURS* ; ce n'est pas à de vaines simagrées , à des cheveux gras et plats , à une malpropreté cinique , que le philosophe juge que les mœurs sont améliorées : c'est au dévouement à chose publique , c'est au respect pour les loix , à l'abnégation de tout esprit de parti , c'est à l'amour de ses devoirs à la pratique des vertus simples et obscures , voilà les signes caractéristiques auxquels seuls on ne peut se tromper. Je pourrais citer en exemple la ville que j'habite , Nancy , où très-certainement les hommes valent mieux qu'ils ne valoient avant la révolution , où il y a plus de bienfaisance , plus de cet amour du genre humain (2) , dont parle Cicéron , plus de vertus domestiques , moins de débauche , moins de délits de police ; et je ne parle pas des grands actes de dévouement civique dont les preuves se multiplient chaque jour ; et bien ! ce grand avantage est dû à la révolution , et si nous en jouissons plutôt qu'ailleurs , c'est que les déplorables événemens du mois d'août 1790 nous ont muri , nous ont fait sentir tout le malheur de l'anarchie , tout le malheur de n'avoir pas un centre d'autorité légale , libre dans tous ses mouvemens , et surveillée , éclairée , guidée par l'opinion publique , mais jamais entravée.

Ce qui est arrivé à Nancy , arrivera bientôt à toute la France. *Quel est , dit Bernardin de Saint-Pierre , le docteur qui osera instruire les hommes ? Celui qui persécute lui-même les hommes pour leur apprendre la vérité. LE MALHEUR* (3). C'est-là le docteur qui nous a instruit , c'est lui qui instruira , s'il est nécessaire , toute la France , et l'attachera plus fortement aux principes d'un gouvernement ré-

(2) *Charitas generis humani.*

(3) Chaumière indienne.

mentatif, parce qu'elle verra qu'il n'y a de salut possible là ; c'est-là le docteur qui réformera nos mœurs, et ramenera aux véritables institutions de la nature qui ne trompe jamais, et qui ne trompe jamais ; mais c'est aux législateurs, c'est aux écrivains philosophes à abréger le temps d'expérience, en prêchant sans cesse la vérité, laissant de côté les hommes et les circonstances pour se porter courageusement dans l'avenir, *ne s'occupant ni des louanges ni même des vertus du peuple, mais de ses travaux* (4), *en cherchant dans la nature la subsistance du peuple, et dans la liberté le canal par où elle doit couler* (5).

DANS LA NATURE ! Entendez-vous, législateurs ? C'est à qu'il faut en revenir. Songez aux champs, c'est-là, c'est par eux seuls que vous existez, c'est pour eux seuls qu'il faut agir ; récoltent-ils ? recueille-t-on en paix d'abondantes moissons ? en vend-on librement le produit à qui et à quel prix l'on veut ? tout ira bien ; les mœurs se perfectionneront bientôt ; mais sans l'exemple, *AIMEZ, HONOREZ L'AGRICULTURE*, ou vous retarderez beaucoup le bien que nous sommes en droit d'attendre de vous.

Je voudrais que l'on présentât à la Convention nationale une esquisse de ce qu'elle peut, de ce qu'elle doit faire en agriculture, et que ce magnifique tableau exposé dans la salle des séances, lui rappellât sans cesse ses devoirs et son objet ; je voudrais qu'en finissant chaque séance elle entendît un cloix qui lui crierait : *législateurs, qu'avez-vous fait pour les champs ?*

On verroit combien il est instant d'ouvrir des canaux navigables pour diminuer le poids accablant de l'entretien des routes : car l'ancien gouvernement avoit travaillé au reboisement de la nature, et avoit commencé par les routes

de terre, qui ne doivent être que le supplément des routes d'eau, mais sans doute il trouvoit plus facile de faire travailler à corvée qu'à prix d'argent, parce qu'il étoit plus commode de forcer les malheureux à construire ou réparer les routes que de percevoir des impôts d'un peuple épuisé de tant de manières.

On verroit combien il est nécessaire de donner de l'activité de la facilité au commerce intérieur, seul véritablement utile. *Quelque branche de commerce extérieur*, dit M. d'Argenson, *n répond guère qu'une fausse utilité pour un royaume en général elle peut enrichir quelques particuliers, même quelques villes mais la nation entière n'y gagne rien, et le peuple n'est pas mieux.* La Chine ne doit son heureuse existence qu'à son commerce intérieur; c'est peut-être cette ressource qui répare en Angleterre le mal que ne peut manquer de lui faire la possession de ces lointaines conquêtes, plus brillante qu'utiles, qui n'ajoutent rien au bonheur du peuple, et qui sont si nuisibles à celui de l'humanité.

On verroit combien nous avons besoin de recréer parmi nous la race des chevaux, des bœufs, des bêtes à laine.

Combien il faut s'occuper sans délai, de nos forêts, de nos prairies.

C'est en dirigeant toutes leurs conceptions vers des idées utiles que les législateurs imposeront silence à toutes les factions, et opéreront le bien; et pour finir cette note, peut-être déjà trop longue, par des maximes d'une éternelle vérité; j'in vite à lire ce beau passage de Fénelon.

» Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires
» et qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont
» toujours comme à tâtons; c'est un hazard quand ils ne se
» trompent pas; ils ne savent pas même précisément ce qu'ils
» cherchent, ni à quoi ils doivent tendre, ils ne savent qu'ils
» se défient, et se défient plutôt des honnêtes gens qui les
» contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire

ceux qui ont des principes pour le gouvernement et qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent rechercher en eux, et les moyens d'y parvenir; ils connoissent assez, du moins en gros, si les gens dont ils se servent sont des instrumens propres à leurs desseins, et s'ils entrent dans leurs vues, pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans des détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, et pour observer s'il s'avance vers la fin principale: s'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. Ils sont au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné et une âme basse; ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompés dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres; les grandes ne laissent pas de s'acheminer, et c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine «.

(*Télémaque*, Liv. XXII.)

Ce malheureux esprit mesquin s'est trop fait remarquer dans les administrations placées si près de nous, qui n'ont laissé de leur existence aucun monument durable, parce qu'elles n'ont pas vu l'avenir; oh! si quelque partie de la République a besoin d'administrateurs hommes d'état courageux et dévoués, c'est celle-ci où les premiers de tous les arts sont dans l'enfance; où la meunerie, la boulangerie sont inconnues, où la théorie du commerce sur les subsistances est ignorée; où l'instruction publique n'existe pas; nulle part, il ne reste autant de bien à faire, nulle part peut-être il ne seroit plus facile; on peut sans grands frais, sans grands efforts, ouvrir, dans ce pays, bien des branches d'industrie nouvelle; on peut l'enrichir de tous les genres de

commerce et de fabrication qui existent dans les pays voisins ; on peut établir des communications entre les rivières ; le seul moyen d'un courier direct de Nancy à Lyon , on peut changer la face de nos relations avec cette ville , et avec midi ;..... que sai-je ? Tout reste à faire , tout reste à créer. Mais la science de l'administration ne s'acquiert pas sans étude et sans travaux ; et la détestable éducation que nous avons tous reçue principalement en cette *province* ; les entraves de tout genre que nous ont enchaîné , l'ignorance profonde où nous avons végété s'opposeront long-temps encore à ce que nous ayons une bonne administration ; nos enfans seuls en jouiront , car j'espère qu'ils se préserveront de ce ridicule orgueil , qui fait que chacun de nous se croit également propre à tout , à être juge , administrateur , etc. etc. Une bonne éducation , l'instruction plus répandue sont un grand remède à ces maux.

Nancy , 29 novembre 1792 , l'an premier de la
République.



